

Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

Antiquités de l'Alsace ou châteaux, églises et autres monumens des départemens du Haut- et du Bas-Rhin

Dépt. du Haut-Rhin

Golbéry, Marie Philippe Aimé

Mulhouse, 1828

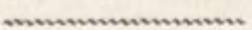
Monumens de l'Alsace. Haut-Rhin

[urn:nbn:de:bsz:31-341674](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-341674)

MONUMENS DE L'ALSACE.



Haut-Rhin.



RIBEAUVILLÉ.

AU pied des Vosges, à trois lieues nord-ouest de Colmar, Ribeauvillé ferme l'entrée d'une vallée pittoresque qui s'enfonce vers la Lorraine. Les trois châteaux de Ribeaupierre dominant la ville, et se présentent majestueusement aux regards. Le plus élevé semble placé au milieu des deux autres : derrière lui et sur le sommet des montagnes est un pic, que ses noirs sapins ont fait nommer *Tännichel*. Là sont les débris d'une longue muraille; ils s'étendent jusqu'au-dessus du val de Lièpvre : aussi Schœpflin et l'abbé Grandidier les ont-ils fait entrer dans cette immense ligne de défense dont leur imagination garnit la cime des Vosges du Hohnack à Bergzabern. Nous pensons avec moins d'ambition retrouver ici les traces d'une limite celtique. Dans tous les cas, ce mur n'a aucun des caractères des constructions romaines; il est sans fondations, sans ciment, et rien dans les accessoires n'indique les travaux du grand peuple.

Pour se rendre au château supérieur par un chemin moins escarpé, on monte d'abord sur les collines qui s'élèvent au nord de la ville, et l'on aperçoit non loin du chemin une roche de forme bizarre. Rarement on se refuse à un léger détour pour l'examiner de plus près. On l'appelle *Schlüsselstein* ou *Roche de la clef*, parce qu'une de ses masses est jetée sur les deux pointes les plus élevées, de manière à présenter la forme d'une clef. Le *Schlüsselstein* a vers le nord plus de 60 pieds de haut; il est presque en entier d'agate, et, sous ce rapport, c'est un des monumens les plus intéressans de la nature. Quoiqu'il s'élève sur un territoire druidique, quoique le quartier de roc qui en fait la clef, ait l'air d'être posé sur les aspérités de cette masse sans presque les toucher, nous n'oserions dire que la main de l'homme y soit pour quelque chose.

La vue est ici des plus étendues et des plus riantes. Les champs offrent dans la plaine diverses nuances de culture, on aperçoit un grand nombre d'habitations : Strasbourg, Schlestadt, Colmar montrent au loin leurs clochers, et les côteaux voisins sont couverts de vignes qui produisent les meilleurs vins de l'Alsace. Du *Schlüsselstein* au château supérieur la distance est encore assez grande; le plateau sur lequel est bâti celui-ci, est beaucoup plus haut, et de là cette plaine si variée, si animée, ne paraît plus qu'un vaste plan géographique dans lequel se confondent les collines sur lesquelles l'on s'était d'abord arrêté.

Plusieurs écrivains traitent de pure invention tout ce que les généalogistes ont dit sur l'origine de la maison de Ribeaupierre, et ne la font commencer que vers la fin du 12.^e siècle. Toutefois les faits qu'ils rejettent, n'ont rien d'absolument impossible. C'est un Ortolphe de Ribeaupierre, qui se distingue dans un tournoi à Rothembourg en 942; c'est un Wipold de la même maison, qui, à Trèves en 1019, se signale par sa vaillance dans ce genre de combat; enfin, c'est un Anselme de Ribémont, qui se couvre de gloire dans la croisade de Godefroy de Bouillon, et meurt en attaquant Archas dont il pressait vivement le siège. Pantaléon, Henninges et les manuscrits de Specklin expliquent la présence d'un Sarrazin dans les armoiries de Ribeaupierre, en attribuant à un Conrad de ce nom tout l'honneur d'une action qui, du consentement des historiens, appartient à l'empereur Conrad III. Au siège de Damas, un Musulman d'une taille gigantesque vient défier les chrétiens; Conrad accepte aussitôt le combat, et d'un vigoureux coup d'épée partage en deux le corps de son adversaire. En général nous n'apercevons ces faits anciens qu'à travers une lueur vacillante et trompeuse; nous ne les rapportons même que pour prouver la haute opinion que l'on avait de l'origine des Ribeaupierre. Au 13.^e siècle un incendie consuma leurs archives, et cet événement a laissé peu de ressources à la critique des faits. On a dit que, dans le cours du 11.^e siècle, Roch Ursini, exilé de la famille des ducs de Spolète, était venu en Alsace, où il avait construit le château supérieur, qui de son nom aurait été appelé en latin *Rochi Spoletum*; le vulgaire ensuite aurait, par un vice de prononciation, amené peu à peu le nom actuel, qui est en allemand *Rapoltstein*. Mais, outre qu'il y a loin de l'un à l'autre, des chartes antérieures sont là pour démentir cette tradition. Ces chartes, parmi lesquelles il y en a une de Pepin, nous montrent mieux la racine de ce mot. Un homme noble et riche, appelé *Rapoltus*, établit dès le 8.^e siècle une habitation à Ribeuillé. Son nom est plus près de *Rapoltstein* que *Rochi Spoletum*. En 768, Sigefroy fait une donation à son fils Altmannus, et parmi les biens dont elle se compose, on trouve *Ratbaldo villare*, d'où quelques auteurs sont partis pour mettre Sigefroy à la tête de la dynastie de Ribeaupierre. Dans la suite, nous voyons Saint-Henri donner *Rapoltstein* à l'Église de Bâle, et Henri III le reprendre. Après les différens qui agitèrent l'Empire, Henri IV, voulant récompenser la fidélité de Burcard, évêque de Bâle, l'enrichit de son *prædium de*

Rapoltstein ; et, d'après les termes du diplôme, Schœpflin pense que Ribeaupierre faisait partie du patrimoine des empereurs saliques, auxquels il serait advenu par Adelaïde d'Egisheim, mère de Conrad II, aïeul de Henri IV. Quoi qu'il en soit, Rodolphe, successeur de Burcard, l'échangea de nouveau avec l'empereur Henri V contre l'avocatie de l'abbaye de *Pfeffers* ; mais, le Pape ayant mis opposition à cet échange, les empereurs n'en demeurèrent pas moins en possession de Ribeaupierre jusqu'à Frédéric I.^{er}, qui le rendit enfin aux prières réitérées d'Ortlieb, évêque de Bâle, avec la moitié de Ribeaupierre. Ce diplôme de Frédéric I.^{er} paraît être en opposition avec celui de Henri IV, en ce qu'il rappelle uniquement la donation de Saint-Henri et la reprise exercée par Henri III, comme si rien depuis lors n'avait été changé ; au surplus, il est mutilé et manque de date. L'abbé Grandidier croit qu'il est de l'année 1162, ce qui confirmerait pleinement la chronologie de Schœpflin, selon laquelle un Égénolfe d'Urselingen serait l'auteur de cette dynastie, et aurait reçu de l'Église de Bâle l'investiture du château et des domaines de Ribeaupierre quelques années après ; mais, dans cette supposition même, la tradition n'abandonne point les ducs de Spolette : car elle les donne aussi pour auteurs à ces Urselingen venus de Souabe. C'est à dater de cette époque que l'incertitude cesse, et nous allons indiquer la succession des Ribeaupierre et les faits les plus marquans de leurs annales.

En 1178 Égénolfe d'Urselingen figure déjà parmi les bienfaiteurs de l'abbaye de Pairis ; on le voit dans la même année faire la guerre à Cunon de Horbourg. En 1226, Anselme, fils d'Égénolfe, vend, de concert avec son neveu Ulric II, les droits qu'ils ont sur Kaisersberg à Henri, roi des Romains, fils de Frédéric II. Ce même Ulric épousa une héritière de la famille de Castres, parente des ducs de Lorraine. Parmi ses petits-fils l'histoire distingue Anselme *le téméraire*, qui refusa d'entrer en partage avec ses frères et ses neveux. Ses violences lui ayant attiré la colère de l'empereur, il soutint, en 1287, un siège entrepris par Hermann de Baldeck avec les habitans de Colmar et de Kaisersberg, mais qu'au bout de trois jours on fut obligé d'abandonner. Baldeck, en se retirant, mit le feu à Bergheim. Anselme n'était pas homme à demeurer tranquille ; il fondit sur les terres de ceux qui avaient pris parti contre lui, et dans l'une de ses expéditions brûla l'église de Saint-Hippolyte. Les manuscrits que j'ai sous les yeux, ajoutent que le curé, voyant son église dévorée par les flammes, se mit à danser et mourut subitement. S'il en faut croire les mêmes documens, le seigneur de Ribeaupierre aurait, dans le cours de cette expédition, incendié plus de 150 villages de Lorraine. Rodolphe de Habsbourg, ne pouvant tolérer tant de désordres, résolut de venir lui-même l'assiéger ; mais il ne fut pas plus heureux que ne l'avait été Baldeck : une sédition parmi ses troupes le contraignit à la retraite. Néanmoins il laissa cinquante cavaliers dans le château de Zellenberg, fit construire un château à Guémar, et parvint enfin à soumettre Anselme et à rétablir la paix dans la famille de Ribeaupierre (1288).

Quand Adolphe de Nassau fut élu empereur au préjudice d'Albert d'Autriche, fils de Rodolphe, Anselme se déclara pour Albert. Tout aussitôt Adolphe ravagea ses terres et assiégea Ribeauvillé (1293), brûlant les maisons et coupant les vignes; mais, au bout de dix jours il fut obligé de lever le siège. Ainsi cette illustre maison, sur laquelle le siècle précédent ne nous offrait encore que de l'incertitude, était dès-lors parvenue à ce point de splendeur, que l'un de ses seigneurs soutint à lui seul les efforts réitérés de deux empereurs : ainsi cette tour, que le crayon de l'artiste ne montre à nos regards que dans un lointain vaporeux, s'embellit pour l'imagination de tout l'éclat des noms de Rodolphe de Habsbourg et d'Adolphe de Nassau, et ce plateau, où la ronce aujourd'hui croît au milieu des décombres, a vu trois fois les armées impériales déployer leurs bannières. Cependant Anselme paya cher son audace. Cunon de Berckheim, qui était du parti d'Adolphe, ayant réuni 500 hommes, lui prit Guémar; de son côté l'empereur se rendit maître de Colmar, où Anselme avait été reçu avec sa troupe par le magistrat Rösselmann. Devenu prisonnier, ce seigneur fut emmené captif en Souabe. Mais sa carrière ne devait point finir dans les fers : en 1296 il rentra dans ses domaines, et, deux ans après, fit relever le château de Guémar, qui de suite fut consumé par un nouvel incendie.

En 1302 on le voit déjà se livrer à de nouvelles expéditions. Des dissensions avaient troublé la famille de Girsperg, dont le château était situé sur la montagne appelée *Staufenberg*, près de Sulzbach. Anselme voulut en profiter pour l'occuper; mais les Girsperg firent un échange avec Henri de Ribeaupierre : il leur donna celui des trois châteaux que jusqu'alors on appelait *der Stein* (la roche), et qui depuis prit le nom de ses nouveaux possesseurs. Les archives de Ribeauvillé font foi que cet échange, conclu en 1303, ne fut consommé qu'en 1316. L'acte qui l'établit réservait aux Ribeaupierre le droit de rachat. Outre Henri, Anselme avait deux frères, Ulric V et Hermann, sur lequel nous donnerons plus de détails quand nous parlerons du château de Hohenack.

Il paraît qu'Anselme mourut avant l'année 1314. Ce seigneur avait de hautes qualités guerrières; il y joignait un caractère turbulent et inquiet. Ce fut lui qui éleva l'une des chapelles de Dusenbach, en reconnaissance de ce qu'à la chasse il avait échappé au plus grand danger. Poursuivant un cerf avec son ardeur ordinaire, il arrive, sans s'y attendre, à l'extrémité d'un rocher coupé à pic, le cerf franchit l'abîme, le chevalier ne peut retenir sa course, et saute, sans se blesser, sur le chemin, qui est à plus de quarante pieds de profondeur. La tradition a donné le nom de *Hirtzsprung* (saut du cerf) à cette roche, au pied de laquelle la route de Sainte-Marie traverse un étroit défilé. Anselme avait épousé en 1269 Elsa, fille d'un landgrave de Werd; mais sa postérité ne s'étendit pas au-delà de ses petits-fils, et la seigneurie revint en entier à Jean IV, fils de son frère Henri II. D'abord il n'avait eu que la ville supérieure, tandis que l'inférieure était échue aux descendans d'Anselme. Ces partages, et ceux qui se firent dans la suite, divisèrent Ribeauvillé en quatre parties. La ville haute est moins

ancienne que la ville basse. Peu avant que la seigneurie advint en entier à Jean, l'empereur Louis V engagea pour quatre cents marcs d'argent tous les juifs qu'il avait à Ribeauvillé. En 1337 on les accusa d'avoir voulu empoisonner les puits et les fontaines, et on en égorga impitoyablement un grand nombre.

En 1386 Brunon, fils de Jean IV, conclut avec le roi de France Charles VI un traité contre le roi d'Angleterre. Le roi l'y appelle *très-cher et bien aimé Brun de Ribeaupierre, chevalier, seigneur de Guyrspar*. Deux ans après, Brunon se fit recevoir bourgeois de Strasbourg, et cette ville paya cher l'honneur de le compter parmi ses citoyens. Un chevalier anglais, nommé Harleston, avait commis des désordres sur les terres de Brunon, et l'avait offensé d'une manière grave. Brunon parvint à le prendre et le retint prisonnier, exigeant une rançon de 100,000 florins. En vain le roi Richard II, en vain l'empereur Wenceslas, beau-frère de Richard, voulurent-ils venir au secours de Harleston; le Pape Urbain VI échoua de même. Strasbourg, sollicité à son tour, soutint avec fermeté son nouveau bourgeois, et la ville fut mise au ban de l'Empire. Pour prix de tant de constance Brunon abandonna ses alliés dans la position difficile où ils s'étaient placés pour lui; et même il se ligua contre eux avec leurs ennemis. Les manuscrits de Specklin parlent encore d'un autre manque de foi. En 1395 Brunon avait engagé Guémar à Henri de Mullenheim, qui appartenait à la ville de Strasbourg par le droit de cité: tout à coup il reprit ce château; mais bientôt les Strasbourgeois vengèrent Henri de Mullenheim; ils assiégèrent Guémar; et l'archiduc Léopold vint à Bergheim, où il apaisa ce différend. Brunon mourut en 1398; il avait épousé Jeanne de Blamont.

Maximin, son fils, ayant accueilli dans son château de Guémar plusieurs nobles qui exerçaient des brigandages sur les terres voisines, Strasbourg, Bâle et leurs évêques, les villes de Colmar et de Schlestadt s'en emparèrent, et il ne dut qu'à l'empereur Robert sa rentrée en possession. Il fut néanmoins obligé à conclure avec le margrave de Baden une paix *castrale*, par laquelle il lui concédait le droit d'ouverture sur le château et sur la ville. Ce même Maximin de Ribeaupierre était depuis 1399 grand-échanson de Philippe le hardi, duc de Bourgogne, et Catherine, fille de ce duc, lui avait promis de l'épouser, à raison des services qu'il lui avait rendus dans l'administration de ses domaines. Maximin fut fait *landvogt* de l'Autriche antérieure; il accrut ses possessions du château de Plixbourg et d'autres fiefs impériaux du val de Saint-Grégoire: enfin, en 1436, il fut fait protecteur du concile de Bâle par le choix du concile même et de l'empereur Sigismond. Il mourut en 1450.

De trois fils qu'il laissa, l'un demeura sans célébrité, le second porta le nom de Guillaume le grand et continua sa race, tandis que son frère Maximin, qui avait été chambellan de Charles le téméraire, parcourut en 1483 la Terre-sainte et l'Égypte avec Gaspard Zorn de Boulach. Guillaume fut nommé *landvogt* des provinces de l'Autriche antérieure; il obtint le droit de chasser dans toute

l'Alsace, et joignit à ses possessions la seigneurie de *Lutzstein* (de la Petite-Pierre), qui appartenait aux Geroldseck. Après lui, Guillaume II, son fils, obtint la faveur de trois empereurs, Maximilien, Charles-Quint et Ferdinand I.^{er} Il reçut du premier le titre de *cousin*, et fut par lui nommé grand-maître de sa cour et président de l'Autriche antérieure; le second lui conféra l'ordre de la toison d'or. Guillaume de Ribeaupierre s'était couvert de gloire au siège de Padoue, et se montra digne de sa réputation de valeur militaire, quand il fallut, en 1525, comprimer la sédition des paysans. Il se fit sous lui, et de l'approbation de l'empereur, un pacte de famille, qui admettait les femmes à défaut d'héritiers mâles. Le fils de Guillaume étant mort avant lui, il eut pour successeur son petit-fils Égénolfe III. Ce fut le premier qui se déclara pour la doctrine de Luther. Selon l'abbé Grandidier, son père Ulric l'avait secrètement embrassée. Les Autrichiens contestèrent aux Ribeaupierre le droit de changer la religion de leurs domaines, et la seigneurie ne suivit point ce mouvement.

Égénolfe eut pour fils et pour successeur Éberhard, qui fut chargé par les empereurs Mathias et Ferdinand II de fréquentes ambassades. La race masculine des Ribeaupierre s'éteignit dans ses fils George-Frédéric et Jean-Jacques. Ce dernier prit le titre de comte, et mourut en 1673, ne laissant que des filles. Alors s'élevèrent de grandes contestations. Jean-Jacques jouissait de son vivant de toute la faveur de Louis XIV : dès 1668 il avait fait assurer à son gendre, le comte palatin de Birckenfeld, l'éventualité des fiefs de l'Empire et de la maison d'Autriche. Le comte palatin sut aussi conserver les autres fiefs et les allodiaux, bien que le comte de Waldeck, qui avait épousé la fille de Jean-George, vit appuyer sa réclamation par le Pape Innocent XI. C'est ainsi que la seigneurie de Ribeaupierre advint aux ancêtres du prince Maximilien de Deux-ponts, ancien colonel du régiment d'Alsace. Ce prince appartient maintenant à une nation heureuse de l'avoir pour roi; mais sur le trône encore, il a conservé cette affection qu'il portait aux habitans de la patrie adoptée par sa jeunesse, et cette simplicité de mœurs, cette bonté de caractère qui dans tous les cœurs a laissé de si profonds souvenirs.

On peut voir la liste des fiefs possédés par les Ribeaupierre dans l'*Alsatia illustrata* de Schœpflin.

Accordons maintenant un regard à ces ruines dont nous avons retracé l'histoire. Le château supérieur n'offre rien de remarquable, et nous ne l'avons point fait représenter séparément; souvent il cache sa vieille tour au milieu de nuages, qui dérobent à nos yeux le berceau des Ribeaupierre, comme l'obscurité des siècles nous voile leur origine. Le Girsperg semble réservé pour les impressions fortes et terribles : ce n'était point assez que l'audace de l'homme l'eût identifié avec le sommet d'une roche dont la pose bizarre est reproduite par notre dessin avec autant de bonheur que de hardiesse : ignoré jusqu'à la fin du 13.^e siècle, il fallait qu'en le frappant, la foudre inscrivit ce château dans nos annales (1288); il fallait que la tradition vint mêler des scènes d'horreur à ce que la nature

a d'imposant. Elle nous montre dans cette tour un seigneur passionné pour la chasse. Chaque matin, du haut du château voisin, son frère, pour le réveiller, lançait une flèche contre son volet : un jour le signal se fait attendre, l'impatient chevalier se précipite vers la croisée et reçoit la flèche dans le sein. Les récits de l'histoire ne sont pas moins sanglants : dans le silence d'une nuit obscure, Maximin de Ribeaupierre et le comte de Lupfen gravissent, avec leur troupe, les roches du Girsperg, et, se précipitant sur l'ennemi qu'ils viennent de surprendre, le tuent avant qu'il puisse songer à la résistance (1422). C'était Jean-Guillaume de Girsperg : il avait précédemment engagé à Maximin ce même château qui, depuis lors, fut rejoint aux domaines des Ribeaupierre. On dirait que l'approche en est interdite autant par la nature que par ces sinistres souvenirs ; il n'est pas cependant tout-à-fait inaccessible ; mais si quelquefois il est visité par l'antiquaire que l'amour de la science instruit à ne rien redouter, le plus souvent on l'abandonne aux oiseaux de proie, dont il rappelle le nom. Ainsi que le château supérieur, il a cessé d'être habité à la fin du 16.^e siècle.

Deux de nos dessins représentent le château de Saint-Ulrich. Les chartes qui en font mention ne remontent pas au-delà du 14.^e siècle ; mais il y a lieu de croire qu'il fut construit dès le 13.^e Tantôt il est appelé *castrum inferius*, à cause de sa position, tantôt *castrum majus*, à cause de son étendue : il tient le nom de Saint-Ulrich d'une chapelle dédiée à ce saint. La principale habitation paraît avoir été au sud-ouest, au-dessus de la route de Ribeauvillé à Sainte-Marie, que l'on aperçoit à travers une brèche à une effrayante profondeur. Au nord-est se trouve l'entrée, à côté de laquelle s'élève une haute tour carrée. En avant du château, et plus bas vers l'est, on voit un grand bastion qui servait d'ouvrage avancé. Ce château fut habité jusqu'à la guerre des Suédois.

Ribeauvillé renferme plusieurs églises : sous le rapport de l'art, elles n'ont rien de remarquable : le chœur de la paroisse a été bâti en 1254 ; il s'y trouve un caveau qui servait de sépulture à la famille de Ribeaupierre. Il y a dans la ville un château moderne qui a été celui des princes de Deux-Ponts.

On parle beaucoup d'une source d'eaux thermales autrefois très-salutaires, et aujourd'hui perdues. Ce qui est d'autant plus étonnant, que l'abbé Grandidier, qui écrivait en 1785, indique le canton de vignes d'où elles sortaient et jusqu'à la cuve qui les recevait, ajoutant que les habitans s'en servaient encore pour les bains. Un document, cité par Schœpflin, dit que les eaux étaient tellement chaudes qu'on pouvait y cuire une poule ; enfin, dans une description de la Germanie, écrite en 1518, François Irenicus vante beaucoup cette source.

Nous devons notre attention à quelques lieux voisins. Déjà nous avons parlé de Guémar et de son château ; celui-ci fut démoli en 1783. Le village de Guémar est plus ancien. Widdon le donna à Fulrade, abbé de Saint-Denys, et celui-ci au monastère de Lièpvre : dans la suite il releva du landgraviat de la basse Alsace. Le village inférieur et le droit de patronage de l'église étaient

un arrière-fief de l'abbaye de Murbach. Vers le milieu du 14.^e siècle, Guémar fut entouré de murs. Non loin de là, il y a une chapelle à l'invocation de Saint-Maximin, évêque de Trèves. Maximin de Ribeaupierre la combla de bienfaits; elle attire encore un grand nombre de pèlerins le 29 Mai de chaque année.

L'existence de Bergheim est fort ancienne; il en est fait mention dans les chartes du 8.^e siècle. Il y avait une maison de l'ordre des Templiers, dite *Tempelhof*. Anselme le téméraire est nommé parmi ses bienfaiteurs. Au-dessus de Bergheim est un vieux château, nommé Reichenberg. On ne connaît ni l'époque de sa construction, ni celle de sa chute: néanmoins une charte de 1401 l'appelle *den alten Thurn* (la vieille tour). Nous ne pouvons suivre les détails de l'histoire du château et de la ville. Celle-ci appartient d'abord à l'abbaye de Moyen-Moutier, et on lit dans Belhomme, historien de cette abbaye, qu'un abbé mourut de chagrin d'en avoir été dépossédé au profit des évêques de Toul. Au 13.^e siècle l'Église de Toul donna Bergheim en fief au duc Mathieu de Lorraine; de là il vint, on ne sait comment, aux comtes de la Petite-Pierre, et de ceux-ci aux Ribeaupierre, qui le possédaient dès la fin du 13.^e siècle. Il fut cédé ensuite à l'empereur Albert par Anselme: Henri de Ribeaupierre le reprit et l'offrit à l'empereur Henri VII, dont il le reçut en fief. Mais bientôt les Ribeaupierre le vendirent à la maison d'Autriche, qui, à son tour, le revendit à l'évêché de Strasbourg; elle exerça, sans doute, peu après le droit de rachat, puisqu'on l'en retrouve en possession dès le milieu du 14.^e siècle. A la fin de ce siècle, le duc d'Autriche ayant engagé Bergheim aux seigneurs de Hadstadt, le duc de Lorraine voulut en vain s'en emparer. En 1376 les habitans, qui tenaient beaucoup à la domination autrichienne, se cotisèrent pour opérer le rachat, en y mettant la condition que leur ville ne pourrait plus être aliénée, ce qui n'empêcha pas que dans le cours du 15.^e siècle elle ne le fût au margrave Jacques de Baden, et par le fils de celui-ci à Henri Beger de Geispolsheim. L'engagement passa encore à Oswald de Thierstein, qui le transmit de nouveau à la maison de Baden. Enfin, l'empereur Sigismond, rentré dans ses droits sur cette ville, l'engagea aux Ribeaupierre; mais l'empereur Maximilien la racheta avec les deniers des habitans. Dans la guerre des paysans, Bergheim fut occupé par eux, et dans le siècle suivant il reçut successivement et les Suédois et les Français, et changea plusieurs fois de maîtres jusqu'à ce qu'en 1716 une transaction soumit cette ville à la seigneurie de Ribeaupierre.

Des châteaux de Ribeaupierre on aperçoit au sud-ouest, et par-delà la vallée, des ruines qui portent le nom de *Bilstein*; elles sont peu éloignées du village d'Aubure. Un titre allemand, conservé dans les archives de Montbéliard, promet aux habitans de Richenwibr qu'ils n'y seront pas enfermés: Schœpflin en conclut, peut-être mal à propos, que ce château était une prison. Thiebaut de Lorraine le reçut en dot de sa femme, qui était de la famille de Dagsbourg. Belhomme, dans son Histoire de Moyen-Moutier, rapporte un fait que nous ne retraçons ici qu'à regret. Maher, que le sang liait aux ducs de Lorraine,

et même aux empereurs, était devenu évêque de Toul : la sainteté de ses fonctions n'avait pu mettre un frein à ses désordres. Cet homme pervers fut justement déposé ; mais il donna de nouveaux scandales. Il revint se mettre à la tête du chapitre de Saint-Dié, et là, il poussa la dépravation jusqu'à vivre avec une fille d'une rare beauté, qui elle-même était le fruit de ses débauches avec une religieuse. Le duc Frédéric, frère de Maher, la saisit et la fit renfermer dans le château de *Bilstein*, et dans la suite l'infame Maher périt de la main de son neveu. Ce château fut compris dans la vente que les seigneurs de Horbourg firent de leurs domaines aux comtes de Wurtemberg. Enfin, en 1636, le comte de Schlick, commandant des troupes autrichiennes, l'assiégea, et le prit. Ce fut l'époque de sa destruction.

La route qui s'enfonce dans la vallée de Ribeauvillé et rejoint Sainte-Marie, situé dans la vallée de Lièpvre, nous rappelle encore que nous avons à dire quelques mots sur cette ville et sur le château d'Échery. Déjà nous avons parlé du monastère de Lièpvre, fondé par Fulrade : les ducs de Lorraine, ayant obtenu l'avocatie de ce monastère sur la fin du 11.^e siècle, devinrent peu à peu seigneurs de la vallée. C'est aussi dans une charte de ce siècle que l'on trouve la première mention de Sainte-Marie. Les mines nombreuses dont ses environs sont enrichis, l'ont fait appeler en latin *Sancta Maria ad fodinas* (Sainte-Marie-aux-mines). L'industrie a porté cette commune à un haut degré de prospérité ; elle est aujourd'hui l'une des villes les plus considérables du département du Haut-Rhin.

Le château d'Échery est loin du village de ce nom, et pour s'y rendre, on prend, en sortant de Sainte-Marie, une route différente. Il est sur un pic qui se présente isolé au milieu d'un bassin de montagnes ; le petit Rombach est à ses pieds. De ce côté le château offre un aspect bizarre ; six contreforts adossés au mur principal, ressemblent à des cannelures, et font un effet assez agréable. Il fut bâti, à ce qu'il paraît, au 13.^e siècle par les nobles d'Échery, seigneurs du village où Saint-Acheric fonda un monastère au 9.^e siècle. C'est au 13.^e qu'il est pour la première fois parlé d'eux dans les chartes. Les annales de Colmar portent, sous l'année 1284, que le seigneur de Hohenstein, avocat d'Alsace, prit le château d'Échery. L'abbé Grandidier donne pour raison de cette hostilité, un attentat commis sur Jean d'Échery par ses cousins, qui l'assassinèrent. En cela il copie les annales de Colmar ; mais les manuscrits de Specklin donnent une tout autre version. Selon ce qu'ils rapportent, Walter de Hohenstein aurait soutenu l'évêque de Strasbourg dans une querelle contre le seigneur d'Ochsenstein. Jean d'Échery servait ce seigneur, il tua le frère de Walter de Hohenstein, et ce serait pour se venger de Jean d'Échery, et non pour punir ses assassins, que Walter de Hohenstein aurait pris le château. Une branche de la famille portait le nom de Waffeler. Otton d'Ochsenstein était neveu de Rodolphe de Habsbourg. L'année suivante il figure dans une transaction entre Conrad, évêque de Strasbourg, et Frédéric, duc de Lorraine ; transaction en

vertu de laquelle il paraît avoir été investi de ce fief de Lorraine avec Conrad. Quelques années après, Frédéric conféra ce fief à Henri de Blamont; cependant les nobles d'Échery en reprirent possession. En 1336 un Jean d'Échery, et plusieurs autres seigneurs d'Alsace, conclurent un traité de paix avec Marie, duchesse de Lorraine. La famille s'éteignit, en 1381, dans la personne de Jean. Depuis lors, les Ribeaupierre eurent la moitié de ce fief, et les ducs de Lorraine, auxquels était revenue l'autre, en investirent les Hadstadt. Les Ribeaupierre offrirent leur moitié à l'abbaye de Murbach en 1507, et depuis la tinrent en fief du chapitre de Guebwiller, qui remplaça cette abbaye.

La région que nous venons de parcourir, réclame plusieurs hommes célèbres. Bergheim a donné le jour au peintre Drolling, dont la perte est encore récente. La même ville avait produit, au 15.^e siècle, Jean Fabricius Montanus (Jean Schmidt), à qui l'on doit une élégie sur Guillaume Tell, un poème des forêts et des ouvrages de théologie. Schmidt était petit-fils de Jean Jud, curé de Guémar, dont les désordres firent aussi naître Léon Jud, célèbre théologien de la doctrine de Zwingle, auteur de plusieurs bons ouvrages. Sainte-Marie, dans le siècle dernier, a fourni à la science deux minéralogistes, les frères Saur, et un machiniste, François Thomas, qui se distingua surtout, en 1707, au siège de Lérida. Enfin, Ribeauvillé réclame la réputation de Spener, illustre théologien, fondateur de la secte des piétistes, et auteur de plusieurs ouvrages historiques. Spener a écrit sur le blason: né dans le 17.^e siècle, il mourut au commencement du 18.^e Mais les habitans de cette ville ont de plus beaux titres à la gloire nationale; c'est à la tête du bataillon de Ribeauvillé que Kléber a fait ses premiers exploits. En combattant avec lui à Mayence, en contribuant à l'héroïque défense de cette place, ils se sont approprié une partie de sa renommée, et ce mérite est plus grand que celui que donne le hasard de la naissance dans les mêmes murs. Néanmoins, sous ce rapport, Ribeauvillé a des droits à l'illustration militaire: le lieutenant-général Sigismond de Berckheim y est né le 6 Mai 1775. Descendant de ce Cunon de Berckheim, qui prit Guémar sur Anselme de Ribeaupierre, il rendit à ses nobles aïeux autant de gloire qu'il en avait reçu d'eux, et sa valeur, sa loyauté, en firent l'un des guerriers que l'Alsace s'honore le plus d'avoir fourni à la France.

DUSENBACH.

La vallée qui s'ouvre derrière Ribeauvillé est l'une des plus pittoresques des Vosges; elle offre des sites que la Suisse pourrait envier à l'Alsace. Ici, de noires forêts descendent des montagnes jusqu'à la route de Sainte-Marie, et les rochers donnent à peine un étroit passage au torrent qui se précipite à ses côtés. Là, ce torrent ralentit sa course au milieu des prairies, et les montagnes se séparent pour se rejoindre encore. Plus loin est le saut du cerf : c'est une roche imposante dont le sommet semble menacer la route, qu'elle resserre contre la côte opposée. Nous avons dit comment Anselme de Ribeaupierre, emporté par l'ardeur de la chasse, sauta, sans se blesser, de toute la hauteur de cette masse énorme, et lui laissa le nom de *Hirtzprung*. Enfin, la route gravit les flancs escarpés de cette vallée, et, se repliant à chaque instant sur elle-même, elle conduit de détours en détours sur une crête, où la forêt, s'ouvrant tout à coup, laisse apercevoir, à une immense profondeur, la vallée de Lièpvre, qu'embellissent de riantes prairies et les nombreuses habitations de Lièpvre, de Sainte-Croix, de Sainte-Marie : on les voit, dans le fond de ce vaste précipice, appuyées au pied des montagnes septentrionales, et par-delà ces montagnes, des cimes dépouillées dont les ondulations se prolongent au loin et forment un contraste sévère avec ce riche tableau, et avec la solitude qu'on vient de quitter. Dans la vallée de Ribeauvillé et non loin de cette ville, une sombre avenue de marronniers et de peupliers s'avance vers la route; un ruisseau coule en murmurant sous leur épais feuillage, et au premier détour d'un rapide sentier, on découvre sur un rocher les ruines d'un pèlerinage, que le doux bruissement de l'onde a fait nommer *Dusenbach*. Lieu plein de charmes, où les souvenirs de la destruction sont adoucis par les beautés de la nature, où l'âme se remplit d'une douce mélancolie. La pensée se concentrerait tout entière dans ce sauvage vallon, si la vue ne s'échappait à l'orient vers la plaine d'Alsace et vers les monts de la Souabe; si la demeure crénelée des sires de Ribeaupierre ne se présentait au-dessus des sommets voisins comme le premier plan de ce magique tableau.

Égénolfe de Ribeaupierre est le fondateur de la première chapelle de Dusenbach, de celle qui s'avance sur le roc et que distingue une tourelle de structure bizarre : elle est composée de deux carrés dont l'un repose sur l'autre, de manière à ce que les angles se croisent, tandis que les côtés se coupent. Il ne reste de la chapelle que ses murailles; encore ne s'élèvent-elles qu'à la naissance des fenêtres. La tombe d'Égénolfe est cachée sous les décombres. Ce chevalier avait combattu vaillamment à la croisade qu'illustrèrent Baudouin, le marquis de Montferrat et le Vénitien Dandolo. Quand l'étendard des Latins flotta sur les tours de Constantinople, un saint zèle précipita les croisés vers les reliques : Égénolfe s'empara d'une petite statue de la Vierge, qu'il apporta lui-même de Constantinople jusque dans ce vallon, où déjà un pieux hermite avait construit

un calvaire. En 1260, Ulric II et Henri I.^{er}, fils d'Égénolfe, bâtirent une seconde chapelle à côté de la première (notre planche 5 en fait voir les ogives) : adossée au roc, elle laissait cependant un étroit passage pour monter au calvaire ; mais, en 1760, il fut comblé et fermé d'une grille. Ce passage est contre la montagne des oliviers qu'à son retour de la Terre-sainte, en 1498, Maximin II fit orner de sculptures, qui sont maintenant conservées près de l'église paroissiale de Ribeauvillé, avec un Christ au tombeau d'une très-belle exécution. Anselme le téméraire fit élever une troisième chapelle, séparée des deux autres par une cour et par des bâtimens d'habitation : elle présente aujourd'hui des débris d'architecture moderne, parce qu'en 1760 elle avait été rebâtie en pierres de taille, et quoiqu'à cette époque les autres chapelles n'aient été que simplement réparées, les ruines que nous voyons ne sont pas non plus celles de l'édifice primitif. Dès le 14.^e siècle, après la bataille de Poitiers, où le roi Jean devint prisonnier d'Édouard le noir, les soldats que ce roi d'Angleterre avait licenciés se répandirent sur toute la France. Après une vaine tentative sur Trèves, ils fondirent sur l'Alsace au nombre de quarante mille. Pendant plus d'un mois l'insouciance de l'empereur Charles IV leur permit de ravager la province et d'y commettre des brigandages inouis. Le vénérable Jean de Lichtenberg, évêque de Strasbourg, en mourut de chagrin. La famine et la peste marchèrent à la suite de cette troupe d'aventuriers, dont l'impiété n'épargna point Dusenbach. Ulric IX et Brunon I.^{er} relevèrent alors les chapelles, qui furent de nouveau renversées en 1632 par les Suédois. Depuis lors, jusqu'en 1656, l'image miraculeuse demeura cachée dans le creux d'un rocher, d'où la retira une femme pieuse, qui employa tous ses biens à reconstruire les édifices et à ramener la religion dans cette solitude. La révolution a détruit son ouvrage et la belle église construite en 1760 ; elle a confondu dans le lit du ruisseau les sculptures modernes, et la pierre de Brunon et celle d'Anselme. Mais devant ces antiques débris l'imagination devient contemporaine de tout ce que lui ont appris nos annales : la vieille tour d'Égénolfe s'anime pour elle de la présence du chevalier qui repose auprès de ses fondations : Constantinople, l'empire des Latins et les grandes images de l'histoire s'unissent à celles de la nature au bord de l'humble ruisseau dont le murmure se faisait entendre avant les croisades, avant même que le Druide parcourût ces forêts mystérieuses, et dont le doux bruissement remplira d'émotion le cœur de l'homme, alors que ces débris eux-mêmes auront disparu devant de nouvelles générations.

La Vierge de Dusenbach était la patronne des musiciens d'Alsace ; ceux-ci appartenaient tous de droit aux seigneurs de Ribeaupierre, qui avaient reçu ce fief de l'empereur. Une charte de 1400, par laquelle Maximin de Ribeaupierre nomme un roi des musiciens, prouve, par ses expressions, que cela se pratiquait ainsi de temps immémorial ; et ce droit ne se restreignait pas aux seuls musiciens ; ces seigneurs l'exerçaient sur les baladins de toute espèce. Néanmoins l'association à laquelle il donna lieu ne comprit pas les histrions, parce qu'ils étaient regardés comme infames, et les musiciens eux-mêmes n'obtinrent qu'en

1480 la permission de communier une fois l'an. Le cardinal Julien, nonce du Pape, les appelle dans cet acte *dilectos in Christo fistulatores*. Dès qu'en Alsace un homme se vouait à la profession de musicien, il était tenu de se faire inscrire comme tel. Les seigneurs territoriaux devaient veiller à l'exécution de cette condition et punir ceux qui négligeaient de l'accomplir. Ce n'est point le seul exemple d'un droit de ce genre donné en fief : l'électeur de Saxe en avait un pareil sur les timballes et les trompettes; le comte palatin transmit à la famille de Rathsamhausen des droits que lui-même tenait en fief sur les chaudronniers, et la famille de Hohenlohe en exerçait un sur les ouvriers de la même profession; enfin, en Alsace, à Hirtzfelden, les seigneurs de Ribeaupierre avaient une association de bergers qui leur était soumise au même titre et qui se réunissait le jour de la Saint-Michel pour célébrer des jeux annuels, sous le nom de *Schäfertanz* (danse des pâtres). Les prérogatives du seigneur, quant aux musiciens, étaient de leur nommer un roi, *Pfeifferkœnig*, ou plutôt un vice-roi, qui avait l'administration du royaume des hommes ambulans, *das Ambacht des Kunigrichs varender Lute*. L'association, dans laquelle n'étaient admis que des enfans légitimes, élisait des assesseurs, dont la nomination devait être confirmée par le seigneur. Ils avaient voix consultative; mais le roi décidait seul des contestations, qui étaient jugées à une assemblée annuelle, tenue à un jour indiqué spécialement pour chacune. L'usage ensuite divisa en trois confréries les musiciens d'Alsace. Les chefs-lieux des deux premières étaient Thann et Efig; la troisième se réunissait d'abord soit à Mutzig, soit à Rosheim, et dans la suite à Bischwiller.

A Ribeauvillé, le jour de la célébration de la fête annuelle, chaque musicien portait une médaille d'argent : le cortège se rassemblait à une auberge, et de là se rendait avec tambours et drapeaux à une messe solennelle. Les musiciens montaient ensuite au château situé dans la ville, où ils recevaient des distributions de vin et jouaient des symphonies. Un repas précédait la séance du tribunal, qui condamnait les délinquans ou ceux qui avaient, sans excuse légitime, manqué de se rendre à l'appel, à payer une livre de cire pour la Vierge de Dusenbach, et à une amende pécuniaire au profit du seigneur. Celui-ci, à la mort de chaque musicien, recueillait aussi sa médaille d'argent et son meilleur instrument. Quand les juifs voulaient danser à leurs noces, ils étaient obligés de payer au seigneur un florin d'or. Ces privilèges des seigneurs de Ribeaupierre sont fort anciens; il en est question aussi dans un diplôme par lequel, en 1481, l'empereur Frédéric III investit Guillaume et Maximin II de plusieurs autres fiefs. Celui-ci a passé au roi de France; il est expressément compris dans l'investiture donnée par ce monarque au comte palatin de Birkenfeld; et même le dernier seigneur de Ribeaupierre, aujourd'hui roi de Bavière, fit renouveler les statuts de l'association par le conseil souverain d'Alsace, en 1785.

La petite statue de la Vierge de Dusenbach est maintenant placée dans l'église de Ribeauvillé : on a pratiqué, pour la recevoir, une chapelle au nord de l'édifice.

KAISERSBERG.

Kaisersberg ferme l'entrée de la seconde vallée du département du Haut-Rhin; il forme avec la vieille tour de son château le fond d'un vaste bassin qui se dessine en amphithéâtre de vignes, de villages et de forêts. Au nord, les collines qui des Vosges descendent vers la plaine, garantissent cette heureuse contrée du souffle de l'aquilon; la flèche pointue de l'église de Sigolsheim, les murs et le château de Kientzheim, semblent adossés à ces côteaux, dont la géographie de Hubner a vanté les vins généreux. Au sud, et contre l'enceinte circulaire des montagnes, se montrent Ingersheim, Katzenthal, Ammerschwihl. De l'un à l'autre côté de cet amphithéâtre s'étendent des prairies que fertilise le torrent de la vallée. Du château, que la tradition se plaît à donner à Frédéric Barberousse, on voit la route se perdre à l'ouest entre les sommets qui la dominent, tandis qu'à l'est les regards se portent au-delà du Rhin sur le *Mons Brisiacus* des Romains, rocher isolé, derrière lequel se retirent en demi-cercle les montagnes qui suivent le cours du fleuve, parce que le fleuve autrefois l'en séparait et le donnait à la Gaule. Une route militaire, dont les traces ont disparu dans la plaine, mais dont les vestiges sont nombreux entre Freland et le Bonhomme, ouvrait, sans doute, des communications avec *Tullum*, *Nasium* et *Scarpona*. J'en ai reconnu des fragmens près du hameau de Ribeaugoutte; mais cette voie reparait avec plus de suite dans le département des Vosges, où elle rejoint la Meurthe près de Sainte-Marguerite.

L'existence d'une route romaine à travers la vallée et l'étroit défilé par lequel elle aboutit à la plaine, suffiront, sans doute, pour convaincre qu'à aucune époque de l'histoire on n'a négligé la garde de cette position. Les Romains auraient-ils laissé sans défense un poste aussi important pour arrêter les incursions des barbares? Lorsque l'Alsace fut démembrée du royaume de Lorraine, pouvait-on méconnaître les avantages de cette place? Il ne faut donc pas s'étonner si la tradition donne le nom de Barberousse aux travaux ordonnés par Frédéric II à Wœlfelin, avocat d'Alsace: il est plus surprenant qu'elle ne soit pas remontée plus haut, et se soit arrêtée au 12.^e siècle. A cette époque le sol sur lequel s'élève aujourd'hui Kaisersberg appartenait à la famille de Ribeaupierre et aux comtes de Horbourg, et dès-lors il y avait un fort pouvant contenir environ quarante soldats. Henri VII, roi des Romains, fils de Frédéric II, fit, en 1226, l'acquisition du sol et des droits de ces seigneurs sur le château. On stipule expressément dans la charte qui nous est restée de cette négociation, qu'il ne sera point établi de ville impériale en ce lieu. Frédéric II faisait alors la guerre au duc de Lorraine. Cet empereur ayant été frappé des foudres du Vatican, Kaisersberg fut occupé, en 1248, par le duc Mathieu pour le Pape Innocent IV et pour l'anti-césar Guillaume. L'année précédente, Henri de Stahleck, évêque de Strasbourg, avait été moins heureux dans une expédition

entreprise sur Kaisersberg ; mais le Pape excommunia tous ceux dont le secours était venu protéger cette ville contre lui. Conrad IV, dans une charte, loue l'abbaye de Pairis d'avoir annuellement fourni quarante chariots de pierres à la construction de ses villes : or, Kaisersberg, qui est la plus voisine de Pairis, a dû nécessairement profiter plus qu'aucune autre de ces prestations, et l'on peut en conclure que Frédéric II et Wœlfelin n'avaient point entièrement achevé leurs travaux. En 1261, dans la guerre que fit Rodolphe de Habsbourg avant de parvenir à la dignité impériale, il occupa Kaisersberg. La place était alors en la possession de Walther de Geroldseck, évêque de Strasbourg, et l'illustre guerrier que nous venons de nommer, combattait contre lui pour la ville de Strasbourg, avec laquelle il était en guerre. Il revint à Kaisersberg quand il fut monté sur le trône, et y signa, en 1285, l'engagement de la seigneurie de Balbronn à la famille de Linange : mais nul privilège ne fut accordé par lui aux habitans ; car il se souvenait de la condition imposée à ses prédécesseurs. Adolphe de Nassau se montra moins scrupuleux : il leur conféra tous les privilèges dont jouissait Colmar. Dans le quatorzième siècle, Kaisersberg ayant été engagé à Jean de Luxembourg, roi de Bohême, par Louis de Bavière, cet empereur résolut de reprendre cette partie de ses domaines. Il fit donc assiéger la ville et le château, où commandait le chevalier Steinung : il fut alors stipulé que si, dans un délai donné, le roi de Bohême ne portait du secours à son gouverneur, le comte de Hohenberg reprendrait possession de Kaisersberg pour l'empereur et en qualité d'avocat de la province. Le secours que devait envoyer le roi de Bohême n'étant point arrivé, Louis de Bavière rentra dans ses droits. En 1354, Charles IV, à son retour de Suisse et d'Italie, passa tout le mois de Mai dans le château, et y convoqua les députés des villes libres de l'Alsace, pour aviser aux moyens de maintenir la paix publique.

Nous ne rapporterons pas ici toutes les chartes qui étendent les privilèges de Kaisersberg, car leurs détails offrent peu d'intérêt ; seulement nous rappellerons que cette ville eut différentes contestations avec les seigneurs de Ribeaupierre et le comte de Lupfen, pour avoir avancé ses murs et ses fossés vers Kientzheim. L'empereur Sigismond décida en faveur de Kaisersberg, et en 1429 il défendit aux habitans de Kientzheim d'élever des ouvrages pour barrer la route.

Charles-Quint s'occupa de Kaisersberg dans plusieurs occasions : il défendit aux juifs d'y entrer sans la permission des magistrats, régla plusieurs points de procédure et institua quelques nouveaux privilèges, permettant à la ville des accroissemens, que toutefois il fit dépendre de stipulations à passer avec ses voisins. Sous son règne, la place fut assiégée par les paysans, qui s'y étaient ménagé des intelligences et qui la prirent après quelques heures de résistance. Kientzheim et Ammerschwihl furent également obligés de se ranger du parti de ces bandes armées ; c'était le 18 Mai 1525 : mais le lendemain, dans le moment même où ces rustiques conquérans créaient et installaient des magistrats de leur choix, ils apprirent que le duc Antoine de Lorraine et son frère Claude

de Guise venaient de faire à Saverne une horrible boucherie de plusieurs milliers de paysans, qui s'étaient rendus sous condition d'avoir la vie sauve. Après la première stupeur causée par cette accablante nouvelle, on résolut de marcher à la rencontre de l'ennemi, qui s'avancait le long des montagnes de la basse Alsace : le choc fut terrible, et les ossemens de six mille paysans, entassés près de Scherwiller, disent assez quelle fut l'issue du combat.

Le château de Kaisersberg fut réparé en 1580, et demeura jusqu'à la guerre de trente ans la résidence de l'avocat qui administrait pour le souverain. Schœpflin dit qu'il fut abandonné pendant cette guerre, sans que rien contraignît à le quitter; cependant on voit au sud, sur le sommet de la montagne opposée, une double redoute, que la tradition attribue aux Suédois. Il y a de fortes raisons de croire que l'établissement de cette redoute rendit la défense du château impossible; une fois au pouvoir de Louis XIV, il n'a plus été question de le réparer. (Notre planche 6 le montre tel qu'on le voit aujourd'hui.)

L'advocatie de Kaisersberg comprenait aussi celle des villes impériales de Türkheim et de Munster; elle avait des subordonnés dans ces villes, et à chaque mutation de l'avocat il leur fallait de nouveaux pouvoirs : il en était de même de celui-ci, quand l'avocat de la province venait à changer, et à son tour l'avocat de la province ne devait gouverner qu'après avoir été confirmé dans sa charge, lorsqu'il se faisait un changement dans la personne du souverain. Néanmoins les engagements de l'advocatie durent modifier souvent ces règles et même diviser la possession de celle de Kaisersberg d'avec l'advocatie de la province. Lorsque cette dernière appartenait aux comtes palatins, ils instituèrent à Kaisersberg les plus illustres familles de l'Alsace, soit par nomination, soit à titre d'engagement. On y voit successivement les Beger, les Rathsamhausen, les Hadstadt, les Ribeau-pierre. Dans le 16.^e siècle l'advocatie ayant été définitivement rachetée par la maison d'Autriche, elle fut distraite de celle de la province : au lieu d'être portés à la préfecture impériale de Haguenau, les appels furent soumis au landvogt autrichien qui présidait la régence d'Ensisheim, et qu'il ne faut pas confondre avec le landvogt impérial ou avocat d'Alsace. La maison d'Autriche disposa de l'advocatie de Kaisersberg en faveur de Lazare de Schwendi, qui déjà possédait la seigneurie de Haut-Landsperg, et ces domaines se trouvèrent réunis, après avoir été longtemps séparés. De Lazare de Schwendi elle passa dans les mains de son fils et des gendres de son fils; après quoi, l'engagement consenti pour cent ans étant révolu, Louis XIV disposa de cette charge.

La juridiction de l'avocat s'exerçait principalement sur les causes criminelles; il était obligé d'entretenir le château des revenus de sa place : en cas de danger, les bourgeois impériaux d'Ammerschwih, de Niedermorschwih et de Wintzenheim devaient se joindre à la garnison et aux habitans de la ville.

Kaisersberg renfermait plusieurs établissemens religieux : il y avait une préceptorie de l'ordre teutonique et un couvent de récollets, qui, jusqu'en 1483, était dans la vallée de Saint-Jean, près du couvent d'Alspach. L'église paroissiale

mérite notre attention; elle porte, à l'extérieur du bas côté méridional : *A. D. MCCCCXXVIII inceptum est istud ædificium*. Les arcs pointus de cette partie de l'édifice, les nervures et les tiercerons des voûtes semblent confirmer cette date, en ce qu'ils présentent le développement complet du système appelé gothique; mais la nef est séparée des bas côtés par des colonnes simples qui semblent tenir d'un système plus ancien. Le portail occidental présente aussi les caractères d'une autre architecture : il est composé d'arceaux à plein cintre et de colonnes simples à chapiteaux d'un très-bon goût : la corniche et le dessus de porte ont des ornemens d'un genre assez antique. On pourrait donc restreindre la date inscrite sur l'un des bas côtés à la portion de l'église où elle est tracée, et reconnaître deux siècles de plus à celle dont nous venons de parler. Ce qui serait d'autant plus plausible que, par ce moyen, on se rapprocherait de l'époque où Frédéric II fit entourer Kaisersberg de murailles.

A côté de l'église est une chapelle séparée que la tradition fait plus ancienne, ce que l'on ne peut néanmoins admettre qu'en supposant une reconstruction : outre que cette chapelle porte tous les signes de l'architecture du 15.^e siècle, on y lit sur une nervure au haut des voûtes la date de 1469. Un Christ d'une taille gigantesque et fait en bois creux y est aujourd'hui renfermé; on a été obligé de le retirer de l'église, où sa vue avait occasioné plusieurs malheurs par l'effroi qu'il inspirait aux femmes enceintes.

Le maître-autel est orné de sculptures et de tableaux qui présentent au revers d'autres sujets : ils se rapportent tous à l'invention de la croix. On prétend que ces objets furent achetés à la ville de Bâle, quand elle embrassa la réformation de Luther; mais il paraît que les peintures sont plus récentes, et cette observation est appuyée du millésime 1671, qu'on lit avec le nom de *Michel Ergothing* sur l'une des figures qui surmontent cet autel.

Kaisersberg a eu plusieurs hommes marquans : à leur tête se trouve un orateur célèbre, Jean Geiler. A la vérité, il était né à Schaffhouse en 1445; mais il fut élevé à Kaisersberg par son bisaïeul, qui était citoyen de cette ville, dont Geiler prit le nom. D'abord professeur à Fribourg, il vint ensuite à Strasbourg, où il occupa une chaire de prédicateur séculier, jusqu'à sa mort, arrivée en 1510. Il fut aussi recommandable par ses courageuses vertus que par la vivacité de son éloquence : ses sermons sont de véritables peintures de mœurs; il y attaque sans ménagement les vices de toutes les classes de la société et joint au zèle le plus religieux toute l'énergie de l'expression.

Mathias Zell, né à Kaisersberg en 1477, fut l'un des hommes qui contribua le plus à changer la religion de Strasbourg. Curé de la paroisse de S. Laurent en 1517, il fut l'un des propagateurs les plus ardens de la doctrine de Luther. La foule de ses auditeurs allant toujours en augmentant, il prêcha dans la grande nef de la cathédrale, et lorsque, par ordre du chapitre, la chaire lui eut été fermée, les menuisiers d'une rue voisine en firent une en bois, que l'on introduisait dans l'église pour chacun de ses sermons, et qu'on plaçait vis-à-vis de celle dont

l'accès lui était interdit. En 1523 le magistrat lui ouvrit la chaire dont l'avait exclu le grand chapitre. L'excommunication fulminée contre Zell par l'évêque, au lieu d'arrêter ses progrès, acheva son ouvrage, et Strasbourg se déclara hautement pour la réformation.

Dans la même année où Zell triomphait de tous les obstacles, sa patrie donnait l'exemple d'une haine implacable pour les doctrines nouvelles. Samson Hillner, curé de Kaisersberg, fut saisi par ordre des magistrats au moment où il descendait de la chaire. Conduit à la maison de ville et jugé sur-le-champ, il paya de sa tête la tentative qu'il venait de faire. Telle est la tradition locale, qui ne se borne point à accuser ce prêtre de conspiration secrète, mais qui parle d'une défection publique et d'un prompt châtement. Elle ajoute que Hillner fut enterré dans un lieu écarté, et peut-être ce fut son corps que l'on trouva, en 1815, au-dessus d'Alspach, lorsqu'on y établit une redoute : du moins la tête, séparée du tronc et jointe aux parties inférieures, donne-t-elle lieu de le penser.

Nous devons quelques souvenirs à des lieux voisins. L'origine de Hunnawihl appartient au 7.^e siècle. S. Déodat, quittant pour la retraite la splendeur de l'épiscopat de Nevers, vint à Ebersheim, où il contribua à la fondation du monastère d'Ebersmunster, non loin des épaisses forêts qui divisaient la province. Sa piété ne s'arrêta point là, il pénétra dans le val de Gallilée et bâtit dans ces déserts le monastère de Jointure, à l'endroit où est aujourd'hui Saint-Dié. Hunna, parente d'Étichon, habitait alors avec son mari Hunon le lieu qui de leur nom s'est appelé Hunnawihl. Elle partagea ses biens entre les deux monastères fondés par S. Déodat, et de là sont nés les droits du chapitre de Saint-Dié sur Hunnawihl, sur Mittelwihl et sur Sigolsheim, où dès-lors il y avait des vignes excellentes.

Nous avons parlé de Zellenberg à l'occasion de la guerre de Rodolphe de Habsbourg contre Anselme de Ribeaupierre; naguère ses vieilles tours formaient encore au haut de leur colline un agréable point de vue pour toute la contrée : elles ont disparu pour fournir des matériaux à des constructions modernes. Gunther de Horbourg offrit ce château aux évêques de Strasbourg avant même qu'il fût achevé (1252). Aussi, lorsque dans la suite les comtes de Wurtemberg acquirent ces terres des seigneurs de Horbourg, l'évêque Berthold vint avec une armée à Ostheim pour revendiquer ce domaine. Quelques années après, l'avoué de l'évêque à Rouffach prit de vive force le château de Zellenberg, dans lequel Jean de Ribeaupierre voulait maintenir Jean le tardif, issu du mariage de sa sœur avec Burcard de Horbourg. Engagé successivement à différens maîtres, parmi lesquels on cite les comtes de Linange, Zellenberg finit par être réuni à la seigneurie de Ribeaupierre.

Riquewihl est adossé à la montagne; on croit que son nom vient de Richilde, nièce de Léon IX, ou, selon d'autres, de S.^e Hunna. Derrière cette petite ville, au milieu des forêts, on voit la tour d'un château appelé Reichenstein, quoique étranger à la famille qui porte aujourd'hui ce nom. Les brigandages

exercés par les frères Giselin qui le possédaient en 1269, amenèrent sa destruction; car il fut pris la même année par les habitans de Colmar et de Strasbourg que commandait Rodolphe de Habsbourg. Riquewihr fut entouré de murailles en 1291; il appartenait aux comtes de Horbourg et fut compris dans la vente de leurs domaines. En 1525 les paysans insurgés forcèrent Riquewihr à leur fournir un contingent, et par là donnèrent, sans le savoir, un historien à leur malheureuse expédition. Eccard Wieggersheim, contraint de marcher sous leur bannière, et qui fut présent au massacre de Scherwiller, nous a laissé un journal de ces déplorables événemens.

Dans le bassin dont Kaisersberg occupe le fond, Sigolsheim, Ammerschwihr et Kientzheim attireront un instant nos regards. Il est fait mention de Sigolsheim ou Savamont dans plusieurs chartes : la plus ancienne est de ce Sigefroy que nous avons déjà nommé dans notre article sur Ribeauvillé; elle est datée de 768. Richer de Senones nous apprend qu'en 680 un riche admirateur de S. Déodat lui fit don de vignes considérables qu'il possédait à *Sigoltesem*. L'abbé Grandidier place ici le Champ du mensonge : il emprunte ses argumens, contre l'opinion commune, à l'historien Nithard, petit-fils de Charlemagne et neveu de Louis le débonnaire, et les aperçus qu'il fournit à cet égard, s'ils ne suffisent pour convaincre, sont du moins aussi savans qu'ingénieux. Ammerschwihr ou Maréville n'est, au 10.^e siècle, qu'un domaine royal, une *villa regia*, et, sans le courroux que Richer, dans sa Chronique de Senones, et Ruyr, dans ses Antiquités de la Vosge, manifestent contre les habitans de ce lieu, nous ne saurions pas qu'il a existé antérieurement. Ces auteurs prétendent que S. Déodat s'y était retiré; mais que, jaloux des libéralités qu'on lui faisait sans cesse, les habitans le chassèrent inhumainement. Le ciel les punit : selon Richer, tous les enfans naqurent avec des écrouelles. Ruyr est naïf dans ses expressions : « Ceux qui vindrent à naître paraissaient goitreux, en signe du méchef de leurs pères : toutefois n'en furent infectés ceux qui purent naître au-delà du ruisseau. Ce qu'ayant bien remarqué, les matrones prêtes d'enfanter, prirent résolution et coutume de passer et accoucher outre le dit torrent, et ainsi n'avaient leurs enfans la méséance des grosses gorges. » Ammerschwihr appartenait à trois maîtres, qui chacun y possédaient une porte. L'advocatie de Kaisersberg, la seigneurie de Haut-Landsperg et celle de Ribeaupierre y avaient des droits. Il paraît que ceux des Ribeaupierre étaient fondés sur la possession du château de Minneviller et du village de Meywihr, aujourd'hui détruit et réuni à Ammerschwihr, dans lequel se trouve aussi compris l'ancien village de Katzenviller ou Katzenbach.

Nous aurons occasion de parler encore d'Ammerschwihr, quand nous nous occuperons du Haut-Landsperg, et c'est par le même motif que nous restreindrons à fort peu de mots ce que nous avons à dire de Kientzheim, que, dans les chartes, on nomme *Cunonis villa*, *Consheim*, *Kænsheim*, etc. C'est le comte de Lupfen qui le fit entourer de murs au temps du concile de Bâle. On remarque dans l'église la sépulture des Schwendi, qui, en leur qualité de seigneurs de Haut-

Landsperg, possédaient aussi le château. La chapelle qui est à l'est, près de l'enceinte, sous l'invocation de S. Félix et de S.^e Régula, était autrefois remarquable en ce qu'on y voyait une *danse des morts* peinte par le célèbre Holbein. Léon IX la concéda aux Bénédictines de Zurich, qui, à la fin du 13.^e siècle, la vendirent à l'abbaye de Lucelles. Près du maître-autel on lit un titre imprimé, portant les noms de beaucoup d'illustres seigneurs qui ont signé l'original : il atteste qu'en 1466 le feu ayant consumé l'église de Sigolsheim, les images de la Vierge et de S. Jean l'évangéliste répandirent des larmes. Transportées à Kientzheim, elles y sont demeurées depuis, et le culte de la Vierge y attire toujours un grand nombre de processions. Frédéric III y vint avec une suite nombreuse en 1473; il y laissa en offrande son chapeau hongrois garni d'or et d'argent. A la fin de la même année, Charles le téméraire visita cette chapelle, et passa la nuit au château, parce qu'on lui avait refusé l'entrée de Colmar. Kientzheim a donné naissance à Bernardin Buchinger, qui fut d'abord abbé de Maulbronn et qui rétablit l'abbaye de Pairis : cette abbaye avait été donnée par le général suédois Gustave Horn à Wetzel de Marsilly. Buchinger fut ensuite élu abbé de Lucelles et nommé par le Roi conseiller en son conseil souverain d'Alsace : il est auteur d'un abrégé de l'histoire diplomatique de Lucelles et d'une dissertation sur la chapelle de Kientzheim.

ALSPACH.

A une demi-lieue de Kaisersberg, en suivant la vallée de la Poutroye, on arrive près d'un vaste enclos dont les murs, traversant les prairies, rejoignent de l'un et de l'autre côté le pied de hautes montagnes chargées de pins et de sapins. Au nord, la sévère monotonie de ce tableau est variée par des vignes qui, de terrasse en terrasse, vont regagner la forêt. Mais ce beau site a perdu ce qu'il avait de plus pittoresque : la nef majestueuse du monastère d'Alspach a disparu du milieu de cet enclos. Élevé par les comtes d'Égisheim dans le siècle qui précéda les croisades, réparé, à la sollicitation de Léon IX, par Adelbert, son parent, ce couvent avait bravé les outrages du temps. La révolution dispersa les filles vouées à la prière; mais, il y a peu d'années, le vaisseau de l'église dominait encore les corridors obscurs du cloître; ses longues fenêtres dépourvues de vitraux, et ses voûtes désertes, conservaient quelque chose de leur antique splendeur; et quoique l'intérieur du temple fût encombré d'un chantier, on ne pouvait en approcher sans éprouver un sentiment religieux.

Pour voir maintenant ce que représente notre planche 7, il faut descendre de la route dans la propriété de M. Barthelemy, dont l'élégante habitation est construite au centre d'un vaste établissement d'industrie. On ne voit plus de l'église que le portail, les débris de la façade occidentale et une série d'arceaux à plein cintre qui, vers le nord, séparait de la nef les bas côtés, aujourd'hui démolis. Les ornemens du portail, ceux des arceaux et ceux que l'on remarque

au-dessus de ces arceaux, vers l'intérieur de la nef, sont tous sculptés avec talent, mais dans un goût bizarre : des guirlandes de fleurs et de feuilles s'échappent de la gueule d'un dragon ailé et vont à l'autre extrémité se perdre dans celle d'un taureau : entre les arceaux on voit des figures bizarres et fantastiques.

Fondé à la fin du 10.^e siècle ou, au plus tard, au commencement du 11.^e, Alspach reçut d'abord des religieux de la règle de S. Benoît, et fut soumis au monastère de Hirschau en Souabé. En 1282 il fut vendu aux religieuses de l'ordre de S.^e Claire de Kientzheim. Ce nouvel établissement se forma sous la protection de Rodolphe de Habsbourg, qui, la même année, recommanda aux hommes et aux soldats de Kaisersberg, de Kientzheim et de Sigolsheim, de le préserver de toute atteinte. Depuis, Alspach fut souvent l'objet de la sollicitude des souverains. Frédéric, rival de Louis de Bavière, renouvela la recommandation de Rodolphe, et l'étendit aux habitans de Colmar, chargeant de veiller à son exécution Otton d'Ochsenstein, son oncle, avocat d'Alsace. Charles IV accorda aux religieuses le droit de bourgeoisie à Kaisersberg. Les comtes palatins, lorsqu'ils furent en possession de l'advocatie, étendirent successivement leur puissance sur beaucoup de couvens ; celui d'Alspach fut de ce nombre. En 1525, lorsque les paysans s'emparèrent de Kaisersberg, ce couvent fut incendié. Il paraît que les religieuses eurent à souffrir de l'inimitié des habitans, et qu'à l'approche du danger elles avaient été engagées à quitter leur demeure par des hommes qui voulaient la piller plus librement.

Au nord-ouest d'Alspach, un hermitage, à l'invocation de S. Jean, est caché au fond d'un vallon qui n'est qu'une pelouse au milieu des bois. Unissant à la religion ce que l'amour a de plus tendre, les souvenirs qu'il rappelle remplissent l'ame d'une douce mélancolie. Un étranger d'une haute naissance éprouvait une violente passion pour une jeune Alsacienne dont le cœur répondait à ses vœux ; voulant s'unir à elle, il partit pour obtenir le consentement de son père. Dans les tristes adieux qui précédèrent ce voyage, il fixa l'époque de son retour ; s'il laissait passer ce délai sans revenir, ce serait, disait-il, la marque certaine d'un refus, qui ne lui permettrait plus de revoir son amie. Il s'éloigne, et lorsque, après une longue absence, elle voit s'approcher le terme fatal, le temps, d'abord si lent à s'écouler, lui semble précipiter sa course vers cet instant redouté : chaque jour ajoutait aux alarmes ce qu'il ôtait à l'espérance. Les cloîtres d'Alspach s'ouvrirent enfin pour l'infortunée, mais se refermèrent trop tôt sur elle : pendant que d'infidèles messages avaient négligé de l'instruire du succès de ses vœux, toute la durée du noviciat s'était jointe au délai indiqué pour le retour, et d'irrévocables sermens étaient prononcés, alors que, triomphant des obstacles qui l'avaient si long-temps arrêté, ivre d'un bonheur dont il ne devait pas jouir, le jeune étranger accourut en Alsace... Bientôt on le vit errer au milieu des bois, ou bien, assis sur la pointe d'un rocher, il fixait ses regards immobiles sur l'enceinte d'Alspach. Si près de son amie, son cœur ne concevait pas qu'une barrière en apparence si faible jetât entre elle et lui toute l'éternité. Enchaîné dans ce lieu

de douleur, il bâtit au fond du vallon une chapelle et une cabane, et lors même que le temps et la religion eurent adouci l'amertume de ses regrets, il en sortait chaque jour pour contempler le monastère, pour assister dans l'église aux prières des chrétiens; et quand le silence des nuits était interrompu par les chants sacrés, quand le vent apportait à travers la forêt les accens dont retentissait le sanctuaire, il croyait encore distinguer dans ce concert céleste la voix qu'il avait tant aimée. La tradition ajoute à ces faits que la clochette du solitaire répondait quand l'heure de la prière sonnait au couvent. Un jour on cessa d'entendre ce signal, et près de la chapelle une croix s'éleva sur la tombe de l'hermite.

HOHENACK.

Le Hohenack présente une tour au milieu d'une enceinte circulaire flanquée de bastions. C'est un mamelon que l'on voit sur le sommet de la première ligne des Vosges, en face de Colmar, et à la droite du val de Munster. Dans ses proportions gigantesques ce cône s'élève au-dessus des montagnes, comme s'élève dans la plaine la tombelle du Celte ou du Germain. Du haut des créneaux on voit au nord, à l'ouest, au sud, une immense étendue de cimes arides et dépouillées: elles semblent entassées et pressées les unes contre les autres. La vue ne pénètre point dans les profondeurs des vallées; mais par-delà les gouffres qui les indiquent et dont les bords sont tapissés de forêts ou jonchés de granit, on distingue les bassins de rochers qui renferment le lac Noir et le lac Blanc. Plus bas, entre ces pics sans culture était naguère l'antique abbaye de Pairis, qu'au 12.^e siècle le dernier des comtes d'Égisheim ouvrit à la prière, et qui bientôt jouit de toutes les richesses de la terre. Que de ces lieux sauvages on reporte ses regards vers l'est, le Hohenack semble dominer et l'Alsace, et le Rhin et les contrées que ce fleuve sépare de la France. Souvent aussi un spectacle digne d'admiration vient tromper les sens: tandis que ces régions élevées jouissent de la clarté d'un beau jour, d'épais nuages s'étendent sur la plaine et la dérobent à la vue, en s'appuyant sur le flanc des montagnes; leur vaste surface se montre alors comme une mer immense, dont le calme n'est interrompu par aucune tempête; l'œil s'égaré au loin sur ces flots imaginaires, et, cédant à la puissance de l'illusion, il cherche à l'horizon la voile du navigateur, sur un océan que va dissiper un rayon du soleil, ou que le vent bientôt emportera loin de ses rivages.

Le village de la Baroche étend ses dernières chaumières jusqu'au pied du tertre qui porte le château; il donne à ses alentours l'aspect d'une fertilité qui est toute dans l'industrie des habitans: c'est de l'enclos d'une de ces chaumières que l'on a dessiné le château représenté par notre planche 8.

Il paraît que de tout temps ces montagnes ont fourni au milieu de leurs aspérités une arène à l'ambition de l'homme, puisque l'architecte Specklin prétend y avoir vu une longue muraille, reste, selon lui, de vastes constructions romaines,

mais, peut-être, antique limite entre des peuples dont l'histoire anéantie laisse à peine ressaisir quelques souvenirs. Le moyen âge, dans ses sèches indications, nous montre dès le onzième siècle un château de Hohenack. Alors toute la vallée d'Orbey appartenait aux comtes d'Égisheim. L'assertion la plus probable est donc celle qui attribue la fondation du château à ces descendans d'Étichon que nous voyons en possession d'une grande partie de l'Alsace, et dont les titres, s'il était possible de dissiper la nuit qui s'est répandue sur ces époques, pourraient bien remonter aux vainqueurs de l'empire romain. Quoi qu'il en soit, après l'extinction des comtes d'Égisheim, le Hohenack et le val d'Orbey passèrent avec beaucoup d'autres domaines aux comtes de Ferrette; il y eut alors une famille de Hohenack et de Gutenberg. Un Théodoric de cette famille et Gertrude, sa fille, reposaient dans l'abbaye de Pairis. En 1251, Ulric de Ferrette reçut en fief de l'évêque de Strasbourg les châteaux de Hohenack et de Winecke : ce dernier est situé près de Katzenthal, à environ deux lieues de Hohenack. Henri, roi des Romains, fils de Frédéric II, avait acquis, par droit de confiscation, les terres de Louis le parricide, père d'Ulric de Ferrette, et en avait donné une partie à l'évêché de Strasbourg. On ne sait comment, en 1271, ces liens furent rompus; ce qu'il y a de certain, c'est qu'alors Ulric reconnut tenir le château de Hohenack de l'évêque de Bâle, et que, sept ans après, Théobald, son fils, renouvela ce pacte. Les renseignemens qui nous sont parvenus sur ce qui suit immédiatement, sont un peu contradictoires : il est dit qu'en 1279 un seigneur de Ribeaupierre s'empara de Hohenack, qu'il le prit à ses parens, *cognatis suis*, pour le donner à la ville de Colmar, dont le prévôt, Sigefroy de Gundolsheim, reconstruisit le château. Cette version est de Luck, tandis que, selon les Annales de Colmar, les châteaux de Hohenack et de Minneviller auraient été pris par le seigneur de Ribeaupierre après que le premier de ces châteaux aurait été reconstruit par Sigefroy, avec la permission de Rodolphe, roi des Romains. Neuf ans après, il y eut un ouragan si violent qu'il déracina un grand nombre d'arbres dans la forêt voisine du château; et la même année 1288 on voit Herrmann de Ribeaupierre le reprendre encore par *promissiones et fraudulenter* : ce sont les expressions des Annales de Colmar. De tout cela on peut conclure que, dans le temps même où les Ferrette offraient à l'Église de Bâle le domaine direct du Hohenack, les Ribeaupierre étaient déjà les maîtres du domaine utile. Le Hohenack est compris dans le partage de famille qui eut lieu entre les seigneurs de Ribeaupierre, en 1294; ses environs venaient d'être ravagés par Adolphe de Nassau, qui assiégeait Colmar et dévastait toute la vallée de Munster. Lorsqu'en 1317 Henri de Ribeaupierre céda à son neveu les châteaux de Hohenack et de Gutenberg, cet acte fut approuvé par le comte de Ferrette et par Albert, duc d'Autriche, dont il était arrière-fief. Le duc Rodolphe, fils d'Albert, investit de ce domaine et de toute la vallée Conrad, comte de Saarwerden, puis encore Jean de Lupfen, qui avaient successivement épousé Hertzlande de Ribeaupierre. En 1437 les Ribeaupierre rentrèrent en possession en vertu d'une transaction conclue à la mort d'Hertzlande, en 1400,

transaction par laquelle, sous l'approbation du duc Léopold, le comte de Lupfen et son fils aîné devaient seuls jouir de ce fief.

Depuis cette époque jusqu'à la guerre de Suède, les seigneurs de Ribeaupierre n'ont pas cessé d'être en possession du château, dans lequel ils entretenaient une garnison. En 1635, M. de Manicamp le fit occuper pour le roi de France, pendant que les seigneurs de Ribeaupierre étaient avec lui à Colmar; telle fut du moins l'excuse qu'ils donnèrent aux archiducs leurs seigneurs directs. Le traité de Munster le leur rendit; mais bientôt Louis XIV en ordonna la destruction, et il fut démantelé.

Deux hommes distingués sont nés dans ces montagnes : le premier, Pierre Blaise, chanoine de Saint-Dié, est auteur d'un poëme latin sur la bataille de Nancy, où périt Charles le téméraire; il avait reçu le jour en 1437, dans une cense voisine de Pairis. Le second est Mathias Ringmann, disciple de Wimpeling, qui établit à Saint-Dié la première imprimerie, et qui, mort à la fleur de l'âge, en 1511, fut inhumé à la commanderie de S. Jean à Schlestadt. Beatus Rhenanus composa son épitaphe.

Le château de Judenbourg, que plus anciennement on appelait Gudenbourg, est situé au-dessus du village du Bonhomme. Il a suivi le sort de celui de Hohenack, si ce n'est qu'en 1338 les seigneurs de Ribeaupierre le passèrent en fief à Albert Auwelin : ils le tenaient aussi de la maison d'Autriche. On ne sait pas comment il se fait qu'elle ait obtenu le domaine direct de ces châteaux et de cette vallée que d'abord nous avons vus entre les mains de l'évêque de Bâle. Judenbourg est détruit depuis fort long-temps; ce qui en reste a plutôt l'air d'une pointe de rocher que d'un château : ses faibles débris s'élèvent au-dessus de la route qui a remplacé celle des Romains. Au 7.^e siècle, S. Déodat s'arrêta quelque temps en cet endroit, et le nom que les Allemands donnent au village (*Diedelshoffen*) en rappelle encore le souvenir. A une demi-lieue de ce village et sur le sommet, est une redoute circulaire que l'on attribue tantôt au duc Antoine, tantôt aux Suédois; et, à quelques pas plus loin, se trouve une pierre qui marque la limite de l'Alsace et de la Lorraine, vers laquelle la route descend avec une grande rapidité, tandis qu'à l'orient on la voit suivre, au-dessus des précipices, les détours des montagnes.

LES TROIS ÉPIS, WINECKE.

Le prieuré des Trois épis est à une lieue environ de Hohenack, vers l'est; il domine au sud l'entrée de la vallée de Munster, d'où on l'aperçoit au milieu des forêts de la montagne. Sa blanche et vaste façade est composée de la réunion de l'église et du bâtiment d'habitation. Sous le rapport de l'architecture, il n'a rien de remarquable; mais quel lieu pour la méditation et pour les grandes impressions de la nature! La vallée qui se prolonge vers l'ouest entre les sommets des Vosges, et la plaine qu'on voit à l'orient, présentent tous les objets dans un lointain vaporeux; ils se confondent de plus en plus, à raison de leur distance, laissant à l'ame quelque chose de ce vague qui, dans des lieux élevés, dispose d'autant plus à la prière que les sens ne peuvent s'attacher aux objets de la terre. Tout à coup retentit le refrain périodique du rosaire, et parmi les arbres de la forêt on voit flotter les bannières d'une procession qui gravit péniblement un sentier rapide. Parvenu dans la chapelle, le pèlerin ramasse sur la pierre un peu de poussière, et, la mêlant aux semailles, il a déjà, par ses espérances, doublé le produit de son champ.

Un écriteau suspendu dans cette chapelle lui donne une origine miraculeuse. Un villageois se rendait au marché: du sein de la forêt, une voix lui crie d'avertir les hommes que le Ciel commande la construction d'une église..... Cependant, préoccupé de ses seuls intérêts, l'insouciant villageois oublie bientôt cette allocution surnaturelle: déjà il quitte le marché et veut placer sur son chariot les grains qu'il vient d'acheter; mais il ne peut soulever aucun sac; la difficulté s'accroît en raison de ses efforts. Il appelle à son aide; c'est en vain: plus grand est le nombre de ceux qui le secondent, et plus grande est la résistance. Alors il se souvient de son peu d'exactitude à remplir la mission céleste, et dès qu'il a fait le récit du prodige, ses grains sont emportés facilement et le prieuré est bâti sur le lieu même où la voix s'est fait entendre.

Telle est la tradition locale; mais Ichtersheim, dans sa Topographie, en a recueilli une autre, qui mérite d'autant plus notre attention, qu'elle porte en elle-même l'explication du nom donné au prieuré. Un impie avait retiré de sa bouche l'hostie de la sainte table: arrivé dans cette solitude et saisi d'une terreur religieuse, il la jette loin de lui; mais elle reste suspendue sur trois épis doucement balancés par les airs; un essaim d'abeilles vient l'entourer de cire, et la nuit une musique céleste se fait entendre. Bientôt la chapelle est construite, et pour punir le sacrilège, le Ciel ne commande que la confession et le repentir de son auteur.

On ne sait à quelle époque le prieuré des Trois épis a été fondé; ces traditions ne lui assignent point de date. En 1660 il fut réuni au couvent des Augustins d'Isenheim. Dans le cours de la révolution, il fut acheté par plusieurs habitans d'Ammerschwih, qui ont rendu l'église à l'exercice du culte.

Haut-Rhin.

Des Trois épis on descend à Niedermorschwihr, riche village, entièrement caché entre deux montagnes et cité dans une charte de 1179, où il est appelé Morswiller. Il appartenait pour moitié à la famille de Rathsamhausen, qui le tenait en fief de la maison d'Autriche, tandis que l'autre moitié faisait partie de l'advocatie impériale de Kaisersberg. Au nord-ouest est Katzenthal et derrière ce village se montre, au-dessus des vignes, un vieux château appelé *Winecke*, *Windecke* ou *Weineg*, que représente notre planche 9. On ignore la date de sa construction. Pour la première fois, en 1249, un René de Winneg est nommé au sujet d'une contestation qui s'élève entre lui et des moines, et dans laquelle Hartweg de Schauenbourg est choisi pour arbitre. Ce René est qualifié de *miles*, et sans doute il appartenait à ce château, qui, deux ans après, fut, avec celui de Hohenack, offert à l'église de Strasbourg par Ulric de Ferrette, et dans la suite à celle de Bâle. En 1361, les archiducs, successeurs des Ferrette, donnèrent le château de Winecke à la famille de Rathsamhausen. Des lettres d'investiture, datées de 1502, prouvent par leurs expressions qu'il était en ruines.

Au pied de ces collines on voit le beau village d'Ingersheim. Une bulle de Léon IX, de l'année 1050, l'appelle Ingemarsheim. Il est précédé de trois ponts; à l'époque de la fonte des neiges leurs arches suffisent à peine aux ondes de la Fecht, torrent dont les ravages ont créé une vaste grève de cailloux, parmi lesquels se montrent quelques îlots couverts de saules et de verdure.

A l'entrée du val de Munster se trouvent d'un côté Wintzenheim, de l'autre Türckheim. Wintzenheim, divisé autrefois entre l'advocatie de Kaisersberg et la seigneurie de Haut-Landsperg, renfermait un château appelé Dornebourg. Türckheim, que la Fecht presse contre la montagne, était la dernière des dix villes impériales. Ses habitans étaient partagés entre les mêmes maîtres qui exerçaient le pouvoir à Wintzenheim. Ce fut l'occasion de discordes funestes : en 1445, Jean de Lupfen, alors seigneur de Haut-Landsperg, surprit la ville et égorga les bourgeois impériaux. Avant Henri VII, Türckheim n'était qu'un village; cependant il figure déjà dans une charte de Zwentibold. Mais tous ces souvenirs antiques se sont effacés le 5 Janvier 1775. Les dragons de Turenne conduisaient péniblement leurs chevaux à travers les vignes qui s'élèvent derrière Wintzenheim; étrangers aux vastes conceptions de leur général, ils murmuraient de se voir engagés dans ces défilés; mais, en s'emparant de Türckheim par une attaque aussi hardie que savante, le génie de Turenne et la valeur de ses troupes ont à jamais illustré ce champ de bataille, et le lendemain, malgré ses fortes positions, l'armée impériale avait fui loin de la haute Alsace.

PLIXBOURG, WASSERBOURG.

Le château de Plixbourg a été dessiné de loin. Le monument y a perdu quelques détails; mais l'ensemble et le caractère général du pays en seront mieux connus. Souvent, sur la pente rapide de la montagne, le sol manque à l'artiste qui ne peut saisir de point de vue; souvent aussi ces masses de pierre ne

présentent au crayon rien d'attrayant. L'aspect riant et original de la vallée que nous avons à décrire nous a déterminés à représenter de même le château de Wasserbourg; mais, à moins de raisons graves, on sera très-sobre de ces excursions dans le domaine du paysage.

On ignore le fondateur du château de Plixbourg. Les annales de Colmar disent, à l'année 1276, que la femme de Werner de Hadstadt, avocat d'Alsace, y mourut : c'était la fille d'Ulric de Ferrette, possesseur de Hohenack et de Winecke. Ce château subit plusieurs aliénations. Adolphe de Nassau l'engagea à la famille d'Usenberg; il le fut ensuite au roi de Bohême Jean de Luxembourg, ainsi que Türckheim, Munster et Kaisersberg. Après qu'il eut été repris, il fut donné en fief à la famille de Hausen, et après l'extinction des Hausen, arrivée en 1433, à Gaspard de Schlick, chancelier de l'empereur Sigismond. Celui-ci le vendit aux Ribeaupierre, au grand déplaisir des Hadstadt, qui tentèrent en vain de le prendre à force ouverte. Le village de Hausen, qui est fort éloigné de ce château, en dépendait originairement; mais dès l'année 1315 il fut engagé aux seigneurs de Ribeaupierre, qui le retinrent, quoique l'empereur eût refusé d'approuver l'acte qui le leur conférait.

Sur l'un des sommets voisins de Plixbourg on voyait jadis le château de Girsperg, celui-là même dont le nom a passé sur la roche escarpée de Ribeaupillé, alors que ses maîtres consentirent, au 14.^e siècle, l'échange dont il a été parlé. Ces lieux sont limitrophes du Mundat de Rouffach. Les annales de Colmar disent qu'en 1281 les Girsperg bâtirent un château pour braver l'évêque de Strasbourg; mais qu'aussitôt celui-ci fit marcher ses troupes et le détruisit. Néanmoins, en 1284, Werner de Hadstadt, avocat d'Alsace, fut obligé de le raser de nouveau. Cinq ans après, les Girsperg furent mis au ban de l'Empire pour avoir tué Sigefroy de Gundolsheim, et brûlé Wihr et Türckheim : ils se défendirent vaillamment contre les Colmariens, dont Sigefroy était le prévôt; mais, voyant miner leurs remparts, ils furent obligés de se rendre et de consentir à la démolition du château, que cependant ils relevèrent de nouveau par les secours de l'évêque de Strasbourg. Nous avons dit à l'article Ribeaupierre quelle fut ensuite sa destinée.

En face de Wihr, qui, d'abord, portait le nom de *Bonifacii villare*, à l'entrée d'une vallée latérale qui s'allonge vers le sud l'espace de deux lieues, est le village de Soultzbach, relevant autrefois des ducs de Lorraine et connu par ses eaux minérales. Deux châteaux dominant ce village à l'est; l'un s'appelle Schrankenfels, et l'autre Haneck ou Hageneck. La tour du premier est de forme hexagone. Une autre tour s'élève entre les deux et porte le nom de Burgthalschloss. Un Jean de Schrankenfels est cité parmi les témoins de la protestation faite en 1261 par Gérard, abbé de Munster, contre la construction du château de Schwartzbourg. En 1601, après l'extinction des Hadstadt, l'évêque investit de Schrankenfels Thiébaud de Schauenbourg. Quant à Hageneck, les annales de Colmar, sous l'année 1300, disent qu'il a été vendu par un seigneur de ce

nom, qui le tenait de ses aïeux. Il paraît que ce fut à la famille de Lobegass; car, trois ans après, les mêmes annales disent que les seigneurs de Husen et de Hadstadt, faisant la guerre à cette famille, y appliquèrent des échelles pendant la nuit, le prirent et le rasèrent totalement. En 1543, l'abbé de Munster conféra ce fief aux Hadstadt, et de là il passa aux Schauenbourg. Les Lobegass, dont nous venons de parler, ont soutenu de fréquentes guerres contre les évêques de Strasbourg. Le château de Lobeck montre encore ses ruines au milieu des forêts et sur les limites du Mundat. Les annales de Colmar disent qu'en 1294 Cesto le prit à ses possesseurs. Dans la suite il devint fief de l'évêque, et en 1316, trois frères de Lobegass y furent pris et emmenés prisonniers, et ne purent recouvrer la liberté que sur la caution fournie par deux autres frères et au moyen d'une renonciation formelle à leur château.

Wasserbourg est au fond de cette longue vallée qui n'a point d'issue : un sentier rapide et escarpé conduit au château, qui est sur une haute montagne, entourée de montagnes plus hautes encore. Le sommet qui porte le château laisse peu de place aux constructions; aussi n'en reste-t-il qu'une tour et une épaisse muraille : une large brèche met à découvert les cailloux ronds qui ont servi à élever la tour. L'on ne voit point ici ces moellons réguliers ou taillés à diamans, que présente ordinairement ce genre d'édifices. A différentes hauteurs on remarque des trous qui n'ont de diamètre que la largeur de la main et qui pénètrent obliquement jusque dans l'intérieur.

On ignore l'époque à laquelle Wasserbourg fut bâti : on sait seulement qu'il avait été engagé aux Ribeaupierre par les Hausen, ses anciens possesseurs, à charge de mettre vingt florins par an à entretenir le château. Toutefois l'histoire du domaine dont il est le chef-lieu, remonte beaucoup plus haut. Rodolphe, duc de Bourgogne, le donna en 974 à l'abbaye de Payerne, du pays de Vaud, fondée en 966 par sa mère Berthe. Wasserbourg était alors compris dans les possessions de Colmar, qui, dans la charte confirmative, est seulement appelé *Churtis Cholumbra*. Telle fut l'origine du prieuré de Saint-Pierre; le domaine direct demeura constamment à l'abbé de Payerne, qui, au 15.^e siècle encore, en investit les Ribeaupierre. En 1454 ceux-ci le passèrent en sous-fief à Adam d'Andolsheim, et, sur sa demande, à la famille de Stoerr; mais bientôt il leur revint et fut soumis à la préfecture dont Wihr était le chef-lieu : c'était à la fin du 16.^e siècle. Berne, devenue protestante, s'empara de l'abbaye de Payerne; elle vendit à la ville de Colmar et le prieuré de Saint-Pierre et Wasserbourg : l'investiture fut encore donnée aux Ribeaupierre. Depuis, le domaine direct a passé au grand-chapitre de Strasbourg.

La chapelle de Saint-Gilles, qui est située non loin de l'entrée de la vallée de Saint-Grégoire, au pied de la montagne où est la tour de Plixbourg, a toujours suivi le sort de Wasserbourg, qui cependant en est éloigné de plus de deux lieues. Il y avait dans le hameau un autre château, nommé Stœrenbourg; il n'en reste rien, et celui de Strasbourg, que Schœpflin dit être connu des seuls habitans, est aujourd'hui tout-à-fait effacé de leur mémoire.

Wasserbourg est le dernier domaine des Ribeaupierre de ce côté de l'Alsace. Avant de nous éloigner de leurs terres, accordons encore un souvenir à une famille qui en a légué de si beaux à notre patrie. En 1504, Maximilien, roi des Romains, lui conféra le privilège de recueillir les bannis et les condamnés, n'exceptant de ce droit d'asyle que ceux que l'empereur, la chambre impériale ou la maison d'Autriche auraient elles-mêmes frappés d'une sentence.

SCHWARTZBOURG.

En quittant Soultzbach pour aller à Munster, on voit sur la gauche une montagne chargée des ruines d'un vieux château. Une route, se pliant et se repliant sur elle-même, conduit de détours en détours à un beau jardin dont cette vieille forteresse est entourée. Ces travaux extraordinaires ont été entrepris par M. Frédéric Hartmann. Les images du luxe et de la richesse ont pris la place de l'appareil militaire, comme, dans la vallée, celles de l'industrie et de l'activité ont succédé au silence et à la solitude.

Le château de Schwartzbourg fut construit par un Géroldseck de l'Ortenau, parent de celui qui occupait alors le siège épiscopal de Strasbourg. En vain l'abbé de Munster y opposa une protestation formelle, en vain il prétendit qu'il était le propriétaire du sol. Richard, roi des Romains, ayant, en 1262, abandonné à l'évêque de Bâle ses droits sur la vallée de Saint-Grégoire, le château de Schwartzbourg fut aussi compris dans le domaine direct de ce prélat. La même année, Henri, évêque de Bâle, traita avec Géroldseck pour se faire délivrer ce château. Néanmoins celui-ci conserva l'advocatie de l'abbaye, et en 1277, dans un partage qui eut lieu entre les membres de cette illustre famille, elle advint à Walther. Ce fut dans ce vieux donjon que fut enfermé un des plus célèbres magistrats de la ville de Colmar. Adolphe de Nassau réclamait vivement l'extradition de Rœsselmann au moment où cet empereur venait de prendre Colmar sur les partisans d'Albert d'Autriche. Rœsselmann, qui les y avait reçus, tomba au pouvoir des troupes de l'évêque de Bâle, et Schwartzbourg devint sa prison et son tombeau. Depuis, ce château a passé successivement à différens maîtres. En 1301 l'évêque y établit Jean de Wartenfels et le constitua gardien de la paix publique en Alsace. En 1396, l'empereur Wenceslas le conféra, mais sans effet, à quatre gentilshommes; il n'en demeura pas moins au pouvoir de l'évêque, qui, en 1402, le donna aux Beger de Geispolsheim. On voyait dans la chapelle la tombe de Jacques Beger, qui avait fait réparer le château. Après l'extinction des Beger, Schwartzbourg passa en des mains plébéiennes, jusqu'à ce qu'en 1725 le fils du procureur général Gauthier le vendit à l'abbaye de Munster, à laquelle il avait toujours fait ombrage.

La tour principale du château s'appelait *Pfaffenthurn*, parce que l'on y renfermait les religieux accusés de crimes. Il y a peu de temps que M. Lebert, auteur de la planche 10, a découvert dans l'embrasure d'une fenêtre trois figures peintes à fresque; elles représentent un roi, un ange et une sainte. Le style de ces figures paraît appartenir au 15.^e siècle; les couleurs en sont fort vives.

MUNSTER.

De la plaine jusqu'à Munster la vallée forme une longue pelouse de prairies, bordée de l'un et de l'autre côté de nombreux villages. Au fond de cette belle galerie et derrière la ville, une montagne appelée *Mönchberg*, rejoint par degrés les *hautes chaumes*, divisant en deux branches le reste de la vallée. Par-delà les cimes neigeuses qu'on voit dans le lointain, un ruisseau s'écoule vers la Lorraine sous le nom magique de Charlemagne : mais sur la première croupe du *Mönchberg*, immédiatement au-dessus de la ville, on jouit d'un spectacle enchanteur. Il est dans la nature des beautés qu'il faut voir et non décrire. Nul ne pourra rendre ce qu'il a éprouvé à la vue de ce vaste bassin entouré de sommets d'une coupe aussi variée que pittoresque. Parmi d'antiques et noires forêts apparaissent les créneaux du moyen âge, tandis que sur la verdure plus tendre des prairies s'étendent des toiles d'une éclatante blancheur et que d'immenses bâtimens, construits par l'industrie, introduisent dans ces beaux sites quelque chose du charme et du merveilleux de la féerie. Les souvenirs aussi viennent grandir ces impressions : la monarchie des Francs se présente à notre imagination à l'aspect de la pieuse fondation de Childeric et de cette église où le front du prélat était ceint de la couronne qu'on disait avoir été portée par Dagobert. A ces vieilles traditions se mêlent des illustrations qui appartiennent à la France moderne : au pied du *Mönchberg* et dans le hameau de Lutembach, qui commence l'embranchement qu'on appelle grande-vallée, on distingue l'élégante papeterie de M. Kiener. Voltaire y travaillait aux *Annales de l'Empire*, à l'*Orphelin de la Chine*; Schœpflin y a médité une partie de son *Alsatia illustrata*. A l'opposite, et par-delà la petite vallée, les chaumières de Hohenroth figurent au milieu des festons des montagnes septentrionales; plus loin, les sommets se creusent en bassin pour recevoir le lac de Sultzern. Dans le bas, un verger s'étend de Munster à Stosswihr, et de là des prairies conduisent jusqu'au fond de la petite vallée, d'où s'élève à pic, et comme une muraille de rochers, une noire et immense montagne, limite de l'Alsace. Le village d'Amfersbach et le hameau de Schweinsbach interrompent ici les prairies, et c'est dans ce site agreste que les disciples de S. Grégoire ont caché, au milieu des forêts, leurs cellules de branches d'arbres, faible et modeste origine d'une opulente abbaye, dont les richesses ont disparu et dont le principal bâtiment, tout spacieux qu'il est, ne forme qu'une petite partie des magnifiques édifices de MM. Hartmann. Quatre mille ouvriers peuplent aujourd'hui leurs fabriques. Ainsi, tout ce que la nature a de sublime et d'imposant, tout ce qu'elle a d'agréable et de varié, se joint au tableau de l'activité et de la prospérité humaine, et de quelque côté qu'on se porte la vue, l'âme demeure absorbée et la pensée confondue dans ce qu'elle ne peut définir.

La chapelle de Schweinsbach fut, s'il en faut croire la tradition, le premier établissement des disciples de S. Grégoire. Toutefois l'édifice primitif a disparu, mais ses débris sont encore visibles dans les murailles, où ils ont été employés comme matériaux de construction. On y remarque çà et là des fragmens d'anciennes sculptures, tandis que les caractères de l'architecture décèlent dans la chapelle récemment renversée une date postérieure de beaucoup au siècle où les solitaires arrivèrent dans ce lieu. On rapporte à l'année 634 leur première apparition : vers 660 ils se réunirent sous l'abbé Colduin, au confluent des deux rivières de la vallée, d'où le monastère fut nommé *Ad confluentes*. Le roi Childeric vint lui-même à Munster et l'enrichit considérablement. Quelques années après, il lui fit encore don des villages d'Ohnenheim et Muntzenheim. On peut juger de quelle considération jouissait cet établissement, lorsque l'on voit trois évêques pris dans son sein pendant le même siècle, et trois encore dans le siècle suivant. On a beaucoup disputé sur l'étendue des donations de Childeric; malheureusement le titre en a disparu, sans qu'on sache comment cela est arrivé. En 1182 l'abbaye fut brûlée; mais les archives furent sauvées. Au 13.^e siècle l'abbé Frédéric fit hommage des terres du monastère à l'empereur, qui, en récompense, lui conféra le privilège de l'immédiateté. Ce fut le même abbé qui, en 1237, fonda la collégiale de Colmar, en s'y réservant plusieurs droits, entre autres celui de chanter la messe au grand autel et d'aller une fois l'an à Colmar avec une suite de douze chevaux. En revanche, il fut dit que le curé de Colmar conduirait ses paroissiens processionnellement à Munster, et qu'il donnerait à Noël de chaque année un porc de la valeur de cinq sols, en y ajoutant cinq sols pour acheter du poisson.

En 1262, le roi Richard soumit l'abbaye à l'évêché de Bâle, sur lequel ses prédécesseurs avaient, dit-il, usurpé la vallée. Depuis lors jusqu'en 1339, il ne se passa rien de remarquable. En cette année l'abbé stipula pour lui d'étranges privilèges : durant les quinze jours qui suivaient les fêtes de Pâques et de Noël, il avait seul le droit de débiter du vin, et les cabaretiers étaient tenus de s'approvisionner chez lui. Par d'autres arrangemens il fut réglé que *le seigneur abbé aurait le droit de pêcher en-deçà et au-delà des chaumes dans les eaux de l'abbesse de Remiremont; mais que, s'il jetait sa ligne au-dessous du pont, il devrait l'amende à l'abbesse*. Quelques années après, l'abbaye et le village devinrent une seconde fois la proie des flammes.

Le 15.^e siècle s'écoula sans qu'il se passât rien d'important. Au 16.^e, les troubles de la réformation interrompirent ce calme. En 1535 l'abbé Petermann fut fait prisonnier et retenu trois jours par une partie des habitans qui avaient embrassé la religion nouvelle. En 1536 Burcard Nagel, qui était abbé, se déclara lui-même pour la réformation et alla se faire bourgeois à Mulhausen, où il se maria. Enfin, en 1667, un abbé fut arrêté en punition des désordres de ses religieux.

La ville s'est formée peu à peu, et c'est une erreur que d'attribuer à Childeric la construction de ses murs. Dès l'origine elle était entrée dans la ligue des

villes impériales, et en 1350 elle avait fait avec Strasbourg la guerre au duc de Lorraine; mais ce ne fut qu'en 1354 que Charles IV lui accorda les privilèges dont jouissaient Schlestadt et Colmar. En 1446 les habitans de Munster prirent le château de Barbenstein ou Hohenhadstadt sur le comte de Lupfen, pour venger l'injure faite à Türeckheim l'année précédente. Il y eut entre l'abbaye et la ville de continuel différens. Dans une transaction conclue sous l'abbé Marquard, il avait été stipulé que l'abbé et la ville se prêteraient serment réciproquement; ils possédaient en commun le domaine utile de Gunspach et de Griesbach, qui relevaient des Ribeaupierre. L'abbé nommait trois assesseurs au conseil de la ville.

La réformation réveilla toutes les querelles: Paul Leckdeig, pasteur en 1564, en a recueilli les détails, qu'il a écrits sur un exemplaire du *Calendarium historicum* de Paul Eber. En 1569 le nouvel abbé, Henri d'Istett, s'empara de l'église à la tête de trente cavaliers; ce ne fut que six ans après que Lazare de Schwendi, avocat de Kaisersberg, apaisa ces troubles continuel. Enfin, en 1686, l'église paroissiale fut rendue commune aux catholiques et aux protestans.

Plusieurs écrivains ont légué leur souvenir aux lieux que nous venons de parcourir. Gunther, abbé de Pairis, mort en 1208, composa sur les exploits de Frédéric Barberousse un poëme intitulé *Ligurinus*. Quant à l'abbaye de Munster, dès le 7.^e siècle Bobolenus y écrivit la vie de S. Germain. Léopold Durand, auteur de plusieurs ouvrages cités dans la Bibliothèque de Lorraine, y brilla par son savoir en mathématiques et en architecture, et mourut en 1749. L'illustre Dom Calmet lui-même a été sous-prieur de l'abbaye et en a fait une histoire qui est fort mal imprimée dans le *Spicilegium* de Lunig. M. Lucé a fait insérer dans l'Almanach de 1807 une anecdote piquante. Le pasteur Brauer, beau-frère de Schœpflin, étant dans sa jeunesse à Munster, un tonnelet de vin que lui envoyait son père se brisa à sa porte: aussitôt un jeune garçon, fils d'un tonnelier, accourt pour réparer le dommage. Touché de cette attention, Brauer, qui reconnut en lui d'heureuses dispositions, se plut à l'instruire et lui donna des leçons. Et depuis, cet enfant, qu'on appelait Lamey, fut collaborateur de Schœpflin, conseiller intime de l'électeur palatin, secrétaire de l'académie des sciences de Mannheim, et, par un heureux hasard, trouva dans les papiers du baron de Senkenberg un titre qui fit conclure le traité de Teschen et prévint ainsi une grande effusion de sang. Le destin avait mêlé le merveilleux même à l'histoire du tonnelet, cause de son illustration: il était fait d'une branche de chêne abattue par la foudre.

Les habitans de la vallée ont un costume bizarre: ils sont ordinairement vêtus de noir; les hommes attachent leurs bas au-dessus du genou; ils portent un chapeau qui fait le triangle: les femmes ont des bonnets noirs pointus, serrant la tête et ornés de flots également noirs.

CHATEAU DE HAUT-LANDSPERG.

En face de Colmar, la chaîne des Vosges semble se rompre pour ouvrir un passage à la vallée de Munster. A droite on aperçoit sur les montagnes le pic du Hohenack et le prieuré des Trois épis; à gauche se prolonge vers le sud une ligne avancée de sommets qui dominent immédiatement la plaine. Elle est riche de monumens, et sur sa première croupe se trouve un des châteaux les plus importans de toute la contrée; c'est celui de Haut-Landsperg. Vues du Plixbourg et de la vallée, ses hautes murailles prennent un aspect imposant, tandis que du côté de la plaine on les distingue à peine au milieu des arbres de la forêt, et de rochers auxquels la nature a donné la forme de bastions. Cependant la cognée vient d'éclaircir le bois, comme pour laisser entrevoir encore, avant leur chute, les débris de cette antique forteresse, siège autrefois des plus puissans seigneurs et fief de la maison d'Autriche, aujourd'hui propriété de quelques juifs, qui l'ont acquise avec la forêt. Un mot inscrit dans le contrat de vente pouvait conserver ce monument, et ce mot n'a point été écrit; ainsi nos souvenirs disparaissent peu à peu du sol, avec les ruines qui enseignaient notre histoire et dont la présence était plus propre à instruire du passé, que les pages les plus éloquantes de l'écrivain.

Notre planche 13.^e représente la principale entrée du château; elle est impraticable aujourd'hui, parce que le pont-levis qui joignait les deux bords du fossé n'existe plus. On y pénètre par un guichet ouvert à l'ouest, c'est-à-dire, à l'opposite de cette porte; mais ce n'est qu'une première enceinte. On arrive à l'intérieur par l'ouverture qui, sur notre planche 14.^e, fait face au spectateur. Ces deux dessins donnent une juste idée de la majesté et de l'étendue de ces ruines, et c'est par inspiration, sans doute, que l'artiste auquel nous devons le premier, a montré la cognée du bûcheron s'exerçant sur un arbre déjà renversé, présage certain du sort auquel l'insouciance du Gouvernement condamne les beaux débris de cette triple enceinte, emblème frappant de cet esprit d'anéantissement qui porte la destruction jusques dans la destruction même.

Le château était construit avec une rare solidité : des corps-de-garde, des galeries sont pratiqués dans l'épaisseur des murs, et de leur faite s'élevaient des tours dont les débris sont encore imposans. Au dehors on voit d'immenses blocs de maçonnerie; ce sont les restes des ouvrages avancés. La hauteur des murailles est effrayante à l'extérieur; le dessin ne pouvait en fournir l'idée plus heureusement que par la pose craintive des deux hommes qui, sur la gauche, semblent mesurer la profondeur de l'abyme. On voit de ce côté un monticule de décombres surmonté de broussailles, et un édifice sous lequel jaillit encore une source d'eau fraîche qui couvre ces vieilles pierres de ses eaux toujours renouvelées. Qu'est-il besoin de description, quand l'habileté du crayon a tout fait? qui ne voit la plaine d'Alsace étendre au nord sa surface unie le long des Vosges? Ce tableau

s'agrandit quand on se place sur le monticule qui est à la gauche du dessin : alors les vertes prairies de la vallée et ses nombreux villages viennent l'animer, tandis que les formes âpres et décidées de ses sommets dépouillés contrastent avec le vague lointain des montagnes qui forment au-dessus du Rhin un rideau bleuâtre, et avec les glaciers de l'Helvétie, dont les contours incertains se confondent au midi dans les nuages mobiles au sein desquels ils apparaissent.

Notre planche 14.^e ne laisse point apercevoir le principal corps de logis, qui est adossé à la muraille méridionale.

Ce sont les annales de Colmar qui contiennent la première mention de Hohen-Landsperg. Les habitans de Colmar, de Schlestadt, de Zurich et de Berne refusèrent tout tribut à l'empereur Rodolphe, et prétendirent à une liberté illimitée. Ce fut alors que l'empereur institua dans la charge d'avocat d'Alsace Otton d'Ochsenstein, fils de sa sœur. Secondé par l'évêque de Bâle, ce nouveau gouverneur força Porentrui à lui ouvrir ses portes. Cependant Sigefroi de Gundolsheim, qui était prévôt de Colmar, résistait à l'ordre qui le destituait, et renfermé dans le château de Haut-Landsperg, il bravait Otton d'Ochsenstein; mais ce seigneur l'assiégea, et le jour de la Saint-Nicolas 1281 la forteresse fut prise de vive force par les troupes impériales.

Lorsqu'on veut remonter plus haut dans l'ordre des temps, on ne trouve que des choses incertaines ou même contradictoires. Les manuscrits de Specklin, par un grossier anachronisme, placent la construction de cette forteresse sous l'empereur Frédéric Barberousse, et cependant ils en font honneur à Wœlfelin, qui vécut sous Frédéric II; puis, par un retour singulier, ils en donnent la fondation à ce même Sigefroi de Gundolsheim, sur lequel le prit Otton d'Ochsenstein : mais à travers ces nuages historiques perce une importante vérité; c'est que ce domaine, le château de Plixbourg et le territoire de Kaisersberg ont été réunis dans les mêmes mains; c'est que ces trois châteaux ont une commune origine. Il est resté de cette antique union des vestiges certains, tels que la possession en commun de Winzenheim, de Türckheim, de Niedermorschwihr, etc.; et si l'on se rappelle l'acquisition de Kaisersberg faite par Henri, roi des Romains, pour son père Frédéric II; si l'on considère le grand nombre de fortifications qui ont été élevées pendant ce règne, on accordera sans peine que tout le territoire qui s'étend au devant des vallées d'Orbey et de Munster faisait alors partie des possessions impériales; et l'on a dû mettre d'autant plus d'activité à élever ces châteaux, qu'il importait de garantir l'Alsace contre les incursions des ducs de Lorraine. Henri VII exerçait alors tous les actes de la souveraineté, son père ayant promis une croisade et se disposant à s'embarquer pour la Palestine.

Quant à la construction attribuée à Sigefroi de Gundolsheim, elle se réduit, sans doute, à une simple réparation. La guerre dans laquelle Rodolphe de Habsbourg se trouvait engagé contre Ottocaire en Autriche et en Bohême, a pu favoriser la résistance des villes aux ordres de cet empereur. Il paraît que depuis qu'Otton d'Ochsenstein l'eut pris, le château du Haut-Landsperg resta fief de la

maison d'Autriche : du moins il est compté au nombre de ses possessions dès l'année 1303; et comme on voit en 1289 Rodolphe, fils de l'empereur de ce nom, duc d'Autriche et prince de Souabe, pourvoir à la défense de ce fort par des sacrifices personnels en faveur de Conrad et de Walther de Kaisersberg, on en peut conclure que la séparation du domaine de Haut-Landsperg d'avec les terres impériales et son attribution à la maison d'Autriche datent de cette époque. On ne dit plus d'ailleurs que le prévôt impérial de Colmar y ait résidé. Quant à la seigneurie, deux ans auparavant et en 1287, Albert, duc d'Autriche, qui depuis fut empereur, l'avait engagée à Brunon de Ribeaupierre. Il paraît que ce pacte déplut fort aux sujets; car, lorsque le domaine direct eut passé à Léopold, troisième fils d'Albert, ils se révoltèrent contre Brunon, et la sédition ne s'apaisa que quand il eut renoncé à ses droits. Le domaine utile resta depuis lors réuni au domaine direct jusqu'en 1397, que Léopold IV, dit le Superbe, assigna à un autre Brunon de Ribeaupierre 1300 florins à prendre sur les revenus de la seigneurie. En 1411, à la mort de Léopold, son frère Frédéric, celui-là même qui fut excommunié par le concile de Constance pour avoir favorisé l'évasion du pape Jean XXIII, devint le maître du Haut-Landsperg. Dépossédé par suite de cet anathème, il fut, à la vérité, réintégré dans ses états; mais il ne paraît pas avoir repris le domaine utile de cette seigneurie, soit qu'en Alsace on eût suivi l'exemple des Suisses, qui, malgré le concile et malgré l'empereur, refusèrent de restituer les biens dont ils s'étaient emparés; soit que lui-même se montrât peu difficile envers les Lupfen, qui avaient pris possession de la terre de Haut-Landsperg pendant ces troubles. Dès 1422 un Jean de Lupfen accompagne Maximien de Ribeaupierre dans la surprise nocturne du château de Girsperg. Or, ce fut dans les mains de ce seigneur qu'en 1435 l'empereur Sigismond confirma la possession de Haut-Landsperg. Les comtes de Lupfen n'eurent pas non plus de peine à reconnaître la suzeraineté de la maison d'Autriche, devenue maîtresse absolue de l'Empire. Ils conservèrent ce domaine jusqu'en 1563, et divers événemens marquans signalèrent cette époque. En 1465, plusieurs villes impériales se liguèrent contre un Jean de Lupfen, qui avait égorgé beaucoup d'habitans de Türckheim en surprenant leur ville. L'électeur palatin Frédéric se mit à la tête de cette ligue, qui n'eut d'autre effet que la reddition momentanée d'Ammerschwih. Huit ans après, Charles le téméraire visita le comte de Lupfen et passa la nuit dans son château de Kientzheim. Il est inutile de rapporter ici toutes les chartes d'investiture conférées aux Lupfen : les empereurs s'y réservaient quelquefois le droit d'ouverture. Joachim de Lupfen étant mort, l'illustre Lazare de Schwendi, l'un des plus grands guerriers de son siècle, acheta ce fief du consentement de Ferdinand I.^{er}, qui y ajouta le droit d'en disposer par testament.

Arrêtons un instant nos regards sur cet homme extraordinaire qui repose avec son fils dans l'église de Kientzheim. Sa tombe présente l'image d'un chevalier grossièrement sculpté, et l'on sait à peine que celui dont elle couvre les restes, commanda les troupes impériales contre les alliés de Smalcalde, contre les Turcs,

enfin contre les Hongrois. Ce fut lui qui, dans la première de ces guerres, prit Gotha et délivra le margrave Albert de Brandebourg, qui y était prisonnier. En 1557, Schwendi assista à la bataille de Saint-Quentin, et l'année suivante à celle de Gravelines. Maximilien II l'ayant mis à la tête de son armée, il l'envoya faire la guerre en Transylvanie, où il prit Tokay en 1565 : il obtint encore d'autres succès ; mais le prince Zapolia se voyant soutenu par la Turquie, et Schwendi ne recevant point de renforts, celui-ci renonça volontairement à son gouvernement : bientôt il accompagna l'empereur à Ratisbonne, et en 1569 il fit à Kientzheim sa rentrée solennelle à la tête de quarante chevaux. A ses qualités guerrières Schwendi joignait des connaissances étendues et un esprit cultivé. On lui doit un écrit sur le gouvernement de l'Empire et sur la liberté des religions. Il l'avait rédigé étant *Burgvogt* (commandant) de Brisach, et de l'ordre exprès de l'empereur. On y trouve des vues ingénieuses et profondes. Il est de plus auteur d'un traité latin sur la manière dont il convient de faire la guerre aux Turcs. L'esprit conciliant de ce seigneur fit beaucoup de bien à sa patrie adoptive : un jour il leva les obstacles que Strasbourg mettait au transport des vins, et dans une autre occasion son intervention termina les différends que la réformation avait fait naître entre la ville et le chapitre de Munster. Schwendi mourut à Kirchhoffen en Brisgau, à l'âge de soixante-trois ans, et en 1583. Son corps fut transféré à Kientzheim.

Par son testament, Lazare de Schwendi avait institué pour héritier son fils Guillaume. Ce fils était issu de son union avec une femme de la famille de Bœcklin de Bœcklinsau, famille qui existe encore en Alsace et dont le chef, M. le baron de Bœcklin, possède aujourd'hui le château de Kaisersberg. Privé d'enfants mâles, Guillaume offrit en fief ses allodiaux, pour que sa fille Hélène-Éléonore fût déclarée capable de lui succéder, à l'exclusion de la branche issue du frère de Schwendi, qui, selon le testament, lui était substituée. Il réussit, et sa fille ayant épousé successivement le comte de Furstemberg et celui de Leyen, ces seigneurs jouirent des terres de Haut-Landsperg. Ce fut en 1633, au mois de Mai, que les Suédois s'en emparèrent ; ils y trouvèrent encore les canons qu'y avait laissés Schwendi. Il y avait quatre mois qu'ils étaient maîtres de Colmar, et près de six que le Rhingrave avait établi son camp à Türckheim. Louis XIV fit détruire le château, et depuis lors il fut abandonné. Dès les temps les plus anciens, ses maîtres paraissent avoir préféré le séjour de Kientzheim. Tant qu'il fut debout, le Haut-Landsperg était le lieu où l'on faisait subir aux condamnés le supplice du cheval de bois et la peine de mort.

En 1656 une commission nommée par Louis XIV rendit aux Schwendi dépouillés ce que leur donnait le testament : toutefois leur possession ne fut pas de longue durée ; en 1680 le roi confisqua la seigneurie par le motif que François de Schwendi ne vivait pas en France. Ici commence une nouvelle série de noms, qui ne sont pas moins illustres. Montclar, commandant militaire de l'Alsace, puis son gendre le marquis de Rébé, puis le comte Dubourg, fils

du vainqueur de Hammerstatt et gendre du marquis de Rébé. En 1714 le Roi racheta la seigneurie pour soixante mille livres, et la conféra à la ville de Colmar, en compensation du prieuré de Saint-Pierre, qui était advenu au grand-chapitre de Strasbourg par suite de l'échange du *Bruderhof*, où s'étaient établis des Jésuites.

COLMAR.

Colmar est au milieu d'une plaine fertile, à une lieue des Vosges, à quatre du Rhin. Une rivière, qu'on appelle la Lauch, traverse la ville: elle y reçoit un canal dérivé de la Fecht; c'est le Logelbach. Sur les bords de ce canal l'industrie a réuni de magnifiques bâtimens; ils formeront bientôt une ville nouvelle autour des belles fabriques de MM. Haussmann et Jordan, les premières et par leur date et par leur importance. Cette longue galerie d'élégantes habitations semble au loin prolonger jusqu'au pied des montagnes le faubourg de Colmar. Après avoir reçu le Logelbach, la rivière s'écoule lentement vers l'Ill, qui a donné son nom à la province. Non loin de Colmar est le village de Horbourg; les ruines que couvrent ses maisons, les objets d'antiquité qu'on y a recueillis, m'ont déterminé à suivre l'opinion de nos meilleurs auteurs, qui s'accordent avec Schoepflin pour y placer *Argentouaria*, ville celtique, demeure des habitans primitifs, nommée au 2.^e siècle par Ptolomée, et près de laquelle, au 4.^e, Gratien défit les *Alemanni Lentienses*, commandés par le roi Priaire, qui fut tué avec trente-cinq mille de ses soldats. Peut-être quelques tombelles qu'on aperçoit au milieu des champs, sur les banlieues voisines, couvrent-elles les restes de ces barbares. Un autel d'Apollon a été trouvé dans le siècle dernier parmi les débris que le sol recèle en son sein; l'inscription qu'il porte renferme les mots: *Apollini Granno Mogouno*, ce qui est surtout remarquable en ce que, dans la vieille langue celtique, *Gran* signifie le soleil; cette épithète accompagne souvent le nom romain d'Apollon dans les monumens anciens. Un autre autel porte pour inscription: *In H D D Dea (e) Vi (c) toriæ Pro Sal (ute) Vicano (rum) Cetturo*. On a trouvé encore beaucoup d'autres objets moins importans; je les ai décrits dans un ouvrage séparé sur cette ville antique. Un fort paraît avoir occupé le côté oriental d'*Argentouaria*, pour la défendre contre les invasions des Germains; ses épaisses murailles renferment des débris de colonnes et des inscriptions, preuve irréfragable que ce fort n'a été construit qu'après que la ville eût été une première fois dévastée. Ce *castrum argentariense*, comme l'appellent quelques notices, ne peut pas être antérieur au 3.^e siècle; car un linteau de porte, trouvé parmi les fondations, offrait le nom du César Geta, qui a été assassiné, en 213, entre les bras de sa mère, par son frère Caracalla. A la vue des lettres qui composent les inscriptions, je déciderais plus volontiers encore que ce fort a été élevé au 4.^e siècle. *Argentouaria* fut brûlée et rasée en 407, après que l'irruption des Vandales eut ouvert la contrée aux *Alemanni*.

Haut - Rhin.

10

C'est le dernier événement que l'histoire ait éclairé. Les plus épaisses ténèbres succèdent aux lueurs répandues par les flammes des barbares, et de là jusqu'à la naissance de Colmar on ignore tout : encore ne voit-on apparaître le nom de la ville nouvelle que dans des chartes écrites plus de quatre cents ans après la chute d'Argentouaria ; en sorte qu'on ne sait pas bien sur quel titre se fondent ceux qui réclament pour Colmar une origine aussi ancienne. Toutefois il y a eu sur le lieu où est Colmar quelque chose d'antérieur à ces chartes, et l'on ne saurait méconnaître que le domaine royal, le *fiscus regius*, dont elles parlent, n'ait existé déjà sous les rois francs, quoique nulle mention expresse ne l'atteste. En effet, Notker, historien de Charlemagne, cite honorablement deux bâtards, qui, nés tous deux dans le *Genitium* de *Columbra*, se sont distingués par leur valeur sur le champ de bataille, et par leur fidélité envers le souverain ; d'où l'on doit inférer que ce *Genitium* ou Gynecée, qui faisait partie du domaine royal, était déjà établi depuis un certain temps. On pourrait conjecturer que les rois *Alemanni* retinrent pour eux les terres dépendant d'Argentouaria, et que, dans la suite, le droit de conquête mit entre les mains des rois francs les biens de la couronne.

Martin Bouquet et Ducange ont soutenu que par le mot de *Genitium* Notker avait voulu désigner un lieu de prostitution. Quelques auteurs ont combattu cette opinion, qu'ils regardent comme donnant à Colmar une origine honteuse ; mais cette interprétation ne saurait prévaloir : un capitulaire de Charlemagne démontre positivement que ces Gynecées étaient des ateliers, des espèces de fabriques royales, où les femmes préparaient des vêtemens et tous les objets nécessaires au souverain et aux personnes de la cour.

Le nom de Colmar a beaucoup exercé les étymologistes. *Columba*, *Columbarium*, *Columbaria*, réclament en leur faveur une origine latine ; et les gracieuses images fournies par ces mots, placent au-dessus du berceau de nos ancêtres une troupe de colombes ou quelque ferme distinguée par le nombre de ses pigeons : mais à ces traditions viennent se mêler des formes barbares, telles que *Colhambur*, *Cholumbare*, *Cholumpurum*, *Coloburg*, *Colmir*. Ces déviations jettent beaucoup de doute sur l'existence de ce colombier. Toutefois elles pourraient bien être la simple conséquence de la prononciation germanique, car nous les voyons employées en même temps que les autres. Ainsi Louis le Débonnaire, faisant à l'abbaye de Munster une donation de forêts qui dépendaient de son *fiscus regius*, appelle celui-ci du nom de *Columbarium* : c'était en 823 ; et, dix ans après, le rédacteur d'une charte du pape Grégoire IV date ce titre de *Cohlambur*, ce qui n'empêche pas que dans le siècle suivant on ne retrouve Colmar sous le nom de *Columbaria*. L'origine latine, sans être absolument démontrée, est donc la plus plausible, puisqu'elle a traversé les siècles, et qu'on l'aperçoit encore sous les formes étranges adoptées par l'ignorance. On peut ajouter que, dans leur langage roman, les habitans des environs de Belfort donnent à Colmar le nom de Colombey, et que beaucoup d'autres lieux ont en latin des origines semblables : nous citerons Coulomiers en Brie et Colombey dans les Vosges.

La succession des titres se refuse au contraire aux origines allemandes qui s'attachent tantôt au mot *Kohlen*, charbons, tantôt au mot *Kolben*, masse d'armes. Les partisans de la première rappellent qu'Argentouaria a été réduite en cendres, ou bien ils établissent à Colmar un antique marché de charbons. On a poussé le ridicule jusqu'à faire venir Hercule, pour l'enivrer et lui dérober sa massue. Beatus Rhenanus veut que le nom de Colmar soit celui de la famille noble de Colmaringen, et s'appuie de l'exemple de Gemar, qui a reçu le sien des Gemaringen; mais ceci est absolument dénué de preuves. Nous en dirons autant de deux autres, empruntées au latin: l'une construit un temple de Mars sur le lieu où est aujourd'hui Saint-Pierre; puis elle dit *Collis Martis*; l'autre, qui dit *Collis Marii*, est entachée d'un anachronisme absurde; car le domaine de Saint-Pierre, donné au 9.^e siècle à l'abbaye de Payerne, n'augmentait pas les possessions de l'évêque Marius, fondateur de cette abbaye, qui était mort depuis plus de trois cents ans.

Il résulte des chartes que nous avons déjà citées, qu'au 8.^e et au 9.^e siècles Colmar était le centre de vastes domaines, qui couvraient de leurs forêts les sommets les plus reculés du val de Munster. En 884, Charles le gros indiqua dans ses terres de Colmar une réunion de grands, pour se concerter sur la défense de l'empire contre les invasions des Normands. Ce fut à peu près à cette époque qu'il fit crever les yeux à Hugues, duc d'Alsace, pour s'être ligué avec ces barbares: huit ans auparavant, et avant qu'il fut empereur, Charles le gros, qui avait reçu en partage la Souabe, la Suisse et l'Alsace, date de Colmar une charte de donation en faveur de son fidèle Otpert. Ainsi l'histoire de Colmar est étroitement liée aux deux plus grands événemens de cette époque, à la trahison du Champ du Mensonge par le séjour de Grégoire IV, à l'invasion des Normands par l'assemblée tenue par Charles le gros.

Les siècles suivans ne présentent pas de mentions aussi importantes: c'est une donation faite à l'autel de Colmar par Luitfried comte d'Alsace, c'est un échange qui confère à l'évêque de Constance le Niederhoff, qu'y possédait son frère Rodolphe, enfin, ce sont différens titres relatifs à l'abbaye de Payerne du pays de Vaud et au prieuré de Saint-Pierre qui en dépendait. Parmi ces derniers il importe de fixer un souvenir: pour la première fois, en 984, on voit paraître un doyen de Saint-Martin, appelé Philippe; il conclut avec le chapitre de Saint-Pierre une transaction au sujet de diverses récoltes et de droits de pâturage. Saint-Martin avait été fondé, sans doute, par le chapitre de Munster, à raison des droits qu'il exerçait en ce lieu et qui sont la véritable origine du *Zehndhoff* (maison de la dixme). Saint-Martin ne dut être dans ses commencemens qu'une modeste chapelle.

Au 12.^e siècle Colmar est encore une *villa regia*: la chronique de Munster rapporte qu'en 1106 elle fut la proie des flammes. Cependant il paraît que dès lors elle avait reçu de grands accroissemens. Peut-être l'incendie ne détruisit qu'une faible partie des habitations: quoi qu'il en soit, la perte fut bientôt

réparée, puisque Frédéric Barberousse y séjourna trois fois dans la seconde moitié du même siècle. Ce fut son petit-fils Frédéric II qui changea l'état de Colmar, et le fit entourer de murailles par Woelfelin, et en 1226 l'empereur appelle Colmar du nom de ville.

La première enceinte n'était pas telle que nous la voyons aujourd'hui : du prieuré de Saint-Pierre elle se dirigeait vers le pont de Bâle; puis, suivant le cours de la rivière jusqu'à l'hôpital, elle prenait la direction du couvent des Dominicains, d'où elle revenait vers Saint-Pierre le long du quartier des Juifs. On en apercevait naguères des restes derrière Saint-Jean, près de l'hôpital, et dans la rue Saint-Nicolas. Le mur qui sépare la maison de M. Baillet, avocat de celle de M. Hitschler en est un fragment. Les portes de cette première enceinte étaient à Saint-Pierre, au pont du faubourg de Bâle, à côté de l'auberge des deux Clefs, qui a près de quatre cents ans d'antiquité, enfin, près la tribu des maréchaux.

Jetons un coup d'œil rapide sur les agrandissemens progressifs de la ville. Dès l'année 1282 Rodolphe de Habsbourg permit aux Dominicains d'asseoir leurs bâtimens sur la muraille intérieure, et treize ans après, Adolphe de Nassau leur accorda la faculté de dépasser les anciens murs et le fossé. Ce fut alors que le couvent des Augustines, devenues Dominicaines, fut transféré sur le lieu où est aujourd'hui la caserne de cavalerie, et que ce lieu, ainsi que celui où fut établi, en 1311, le couvent des *Catherinettes*, furent enclavés dans la ville. On a sujet de présumer que le faubourg de Brisac, appelé *Deinheimer Vorstadt*, se forma des débris du village de Deinheim, détruit par les Colmariens en 1335. Quant au faubourg de Bâle, l'on croit que la poissonnerie existait dès 1302 : cependant les autres parties de ce quartier sont plus modernes; car la Cosmographie de Sébastien Munster y place à peine quelques maisons, et elle est de 1548. Cette Cosmographie nous montre la double enceinte de Colmar, flanquée de vingt-quatre tours. Il y eut jusques dans les derniers temps une porte qui conduisait au moulin de Saint-Guidon; elle était fort ancienne, et il en est fait mention dans un titre de l'abbaye de Pairis, daté de 1302. L'administration municipale vient d'en faire ouvrir une nouvelle de ce côté. En 1543 on résolut de fortifier Colmar; mais les travaux ne s'exécutaient que lentement et ne furent achevés que vers la fin de ce siècle, sur les avis de Specklin.

Mais retournons au 13.^e siècle. Devenu ville, Colmar reçut un grand nombre de nouveaux habitans, soit qu'ils fussent attirés par les privilèges accordés à ses citoyens, soit qu'ils voulussent se mettre à l'abri des désordres auxquels se livraient les possesseurs des châteaux. Bientôt l'humble chapelle de Saint-Martin ne suffit plus aux besoins du culte; il fallut élever un plus vaste édifice, et l'on en chercha les moyens dans la générosité des fidèles. Les prédications et les indulgences s'étendirent jusques sur l'Italie. L'abbé de Munster, Frédéric, fut le fondateur du chapitre de Colmar, et dès l'année 1237 l'église fut érigée en *col-légiale*, du consentement de Henri de Thun, évêque de Bâle. Frédéric avait

fait de grandes dépenses pour la construction de l'église. Cependant en 1263, 1284 et 1286, les évêques de Verdun, de Constance, de Bâle, et dix prélats d'Italie, invitent leurs diocésains laïques et ecclésiastiques à fournir des secours pour terminer cet édifice, qui, disent-ils, est commencé depuis long-temps. En 1300 il y eut encore deux pareilles quêtes, et les dernières, qui sont de 1313, attestent les efforts de dix-neuf évêques pour l'achèvement de cette collégiale, qui fut construite par Guillaume de Marbourg, architecte, mort en 1363, et dont on voit la tombe dans l'église de Saint-Pierre le jeune à Strasbourg: le chœur pourrait bien cependant être la seule partie due à ses soins. En effet, nous savons positivement qu'il fut bâti vers 1350, et l'on se demande comment un homme mort en 1363 aurait pu être architecte cent ans auparavant, et surtout comment il aurait pu être l'architecte d'une église commencée avant 1263?

Il est probable qu'une seconde tour devait s'élever à la gauche du portail; mais, soit défaut de ressources, soit que la peste de 1313 eut enlevé trop de bras aux travaux, on abandonna le projet, si toutefois il a existé; car on pourrait en douter, en voyant la partie qui devait la supporter: elle n'est point du tout semblable à celle sur laquelle repose la tour, qui n'est pas non plus dans son état primitif, les flammes en ayant consumé le faite le 23 Mai 1572, ainsi que l'atteste une inscription qu'on lit au midi de la demeure des gardiens. Cette tour a aujourd'hui 303 degrés d'élévation; au 120.^e se trouve la porte d'une galerie qui fait le tour extérieur de la nef; du sol jusqu'à la petite maison des gardiens on compte 46 mètres 77 centimètres ou 144 pieds. La porte principale est une ogive, couronnée d'un fronton triangulaire orné de bas-reliefs; un peu plus haut on voit quatre fenêtres réunies en une seule ogive et surmontées d'une grande rosace: quatre robustes contreforts sont aux angles de l'édifice et aux deux côtés de la porte, laissant à leur base un passage, et un autre à la hauteur de la fenêtre, comme si l'on avait eu le dessein d'y établir une galerie; les fenêtres portent tous les caractères de l'architecture du 13.^e siècle. Les deux qui terminent la croix en offrent d'assez remarquables: celle du sud renferme dans sa grande ogive deux autres fenêtres, surmontées d'une grande rosace et composées chacune de trois lancettes. Ces fenêtres présentent au-dessus des lancettes trois trèfles à quatre festons. Au nord de la croisée la combinaison est différente, ici l'ogive principale contient trois lancettes géminées; celle du centre dépasse de beaucoup les autres: outre les trèfles que chacune porte au-dessus des lancettes géminées, il y en a deux sur les côtés de celles du centre, et le tout est couronné par une rosace. Les fenêtres qui sont au haut de la nef et dans les bas côtés ont tantôt des lancettes géminées, tantôt des lancettes triples. Dans le chœur il y a par fenêtre trois lancettes d'égale hauteur, et surmontées de trois trèfles, dont l'un est au sommet. En général, le triangle formé des impostes au sommet, serait équilatéral et occuperait à peu près le tiers de l'ogive entière. Aujourd'hui l'on a remplacé des vitraux peints dans les fenêtres du chœur; ils viennent de l'église des Dominicains et sont d'un beau coloris: la nef est extérieurement soutenue par des arcs-boutans, dont les

piliers portent d'élégans clochetons. Les portes qui répondent à l'ouest aux bas côtés, et celles qui y conduisent au nord et au sud, sont des ogives trilobées, et ce genre d'ornement règne sur tout l'édifice, comme on peut le voir sur nos planches 15 et 16. C'est surtout dans les niches de statues et de bas-reliefs qu'il produit un bon effet : les statues rappellent cet instant de prospérité qui relevait les beaux-arts au 13.^e siècle ; les balustrades ne sont pas dépourvues de goût. Enfin nous signalerons à l'attention des connaisseurs le portique de la croix (pl. 15) : les ogives y reposent sur trois colonnes d'élégantes proportions, dont les intervalles sont remplis de têtes grimaçantes. Entre les arcs se trouvent trois espèces de feuillage, et le tout est entouré de personnages bizarres, dont la pose est droite ou renversée, selon l'inflexion des arcs de l'ogive. Entre les arcs il y a deux groupes de personnages ; l'un représente un concert de musiciens, et celui qu'on voit au-dessous montre le Saint au milieu de sept personnages qui semblent se presser autour de lui. Les contreforts qui soutiennent les murs extérieurs du chœur, sont chargés de niches et de statues, et les flèches de tous les clochetons sont à crochet.

L'intérieur de l'église n'offre rien de bien remarquable, les bas côtés sont séparés de la nef par des piliers que des colonnes engagées rendent encore plus massifs ; celle du côté intérieur s'élance jusqu'au faite de l'édifice, pour y supporter des arcs surbaissés et des arcs croisés, qui ont un fleuron au point d'intersection comme ceux des bas côtés à la retombée. La plupart des chapiteaux sont nus, quelques-uns sont ornés de feuillage. Au chœur les arcs de la voûte prennent naissance dans les parois. On lit, près de la porte de l'un des bas côtés à l'ouest, une inscription qui rappelle en hébreu, en grec, en latin et en allemand, les horribles ravages de la peste de 1541 ; cette inscription était d'abord placée dans le cimetière qui sert aujourd'hui de place du marché. La chapelle de la Vierge est derrière le maître-autel ; on y voit son image peinte de la main de Martin Schœn. On serait porté à croire que ce fut là l'unique partie ajoutée après 1350 ; c'est aussi la seule qui soit peu digne du reste : d'ailleurs les cordons qui garnissent ses voûtes, se ramifient et forment des compartimens, caractère de la seconde époque du système gothique.

L'église vient de subir plusieurs changemens ; M. le baron de Müller, maire de Colmar, vient de faire substituer des clochetons neufs à ceux qui, du côté du sud, avaient besoin d'être remplacés. Un projet non moins digne de ce monument, est celui de garnir de portes de bronze le portique de la croix. L'incendie de 1572 ayant consumé le haut de la tour et le toit de l'église, on ne peut juger de l'état primitif de la flèche ; tout ce qu'on y remarque aujourd'hui, c'est qu'il y a un trottoir et une rampe.

Colmar renfermait plusieurs autres établissemens religieux. Nous avons déjà parlé du prieuré de Saint-Pierre ; on veut qu'il ait été fondé par Bertrade, mère de Charlemagne ; il a depuis appartenu à l'abbaye de Payerne par la donation de Berthe, reine de Bourgogne, et lorsque Berne se fut emparé de Payerne,

cette ville le vendit à celle de Colmar. On y a vu successivement le culte protestant et les Jésuites : l'église a été reconstruite en 1750, elle l'avait déjà été en 1536. Nous citerons encore la commanderie de Saint-Jean; le couvent des Augustins, dont l'église est démolie et qui sert de prison; celui des Dominicains, que des gendarmes ont remplacés et dont l'église est devenue la halle aux blés : la peste de 1541 ayant dépeuplé le couvent des Récollets, il fut vendu, et depuis 1676 il sert au culte protestant, tandis que le chœur est affecté à l'hôpital civil. Tous ces édifices, ainsi que les églises de deux couvens de femmes de la règle de S. Dominique, sont sans intérêt pour l'architecture. Les religieuses, qui portaient le nom de *Catherinettes*, avaient d'abord été transférées de Katzenthal à Ammerschwihl, d'où elles entrèrent en ville en 1311 : les unes ont fait place à une caserne, les autres à un hôpital militaire.

Dès le 13.^e siècle on voit Colmar figurer parmi les villes confédérées pour le maintien de la paix publique : en 1255 l'empereur Guillaume lui confirma les privilèges dont elle jouissait alors; en 1278 les Colmariens obtinrent celui de ne pouvoir être appelés en justice que devant leur prévôt. Bientôt Rodolphe de Habsbourg leur conféra la libre disposition de leurs domaines, Adolphe de Nassau le droit de se créer des statuts et des réglemens. Louis de Bavière et Charles IV y ajoutèrent plusieurs avantages, dont le plus grand fut celui de battre monnaie et d'être exempts de toute juridiction ecclésiastique. Charles IV défendit de plus au Gouverneur de la province, de réintégrer ceux que la ville aurait bannis : Wenceslas fit mieux, en permettant à Colmar de recevoir les proscrits; enfin, Sigismond autorisa la ville à racheter le droit de se donner un prévôt. Cette charge, qui paraît avoir été possédée d'abord par une seule famille noble, avait été quelquefois exercée par d'illustres plébéiens, tels que les Rœsselmann; on y vit après eux des Berckheim, des Hunebourg, des Wangen, et lorsque Colmar acquit la faculté de disposer de cette place, elle se trouvait à titre d'engagement entre les mains des Hadstadt.

L'administration des affaires publiques, la composition du conseil et le gouvernement de la ville ont subi des variations fréquentes, qui tantôt faisaient pencher la balance vers l'aristocratie, et tantôt vers la démocratie. Ce n'est point ici le lieu d'énumérer les changemens qui se sont succédés, ni de rappeler la forme des élections, non plus que les attributions des magistrats : ces objets sont étrangers au but que nous nous proposons. Il faut encore, pour l'atteindre, rappeler quelques souvenirs historiques et citer les hommes dont la mémoire est pour leur patrie un titre d'honneur.

Le premier fait d'armes date de 1248 : l'évêque de Strasbourg, secondant les projets de la cour de Rome, s'était déclaré pour Guillaume de Hollande contre Frédéric II qu'elle avait excommunié. Colmar n'en resta pas moins fidèle au chef de l'empire; on se battit contre les habitans de Rouffach, qui appartenaient à l'évêque : l'action ne fut pas heureuse, mais huit ans plus tard Colmar se vengea par une victoire remportée à Tiefenbach. En 1262, la

ville de Strasbourg étant en guerre avec son évêque, Colmar la secondait de son alliance; mais tout à coup des troubles s'élevèrent, et le prévôt Jean Rœselmann, auteur du traité, fut chassé, et se réfugia près de Rodolphe de Habsbourg, qui commandait alors les troupes de Strasbourg; puis il rentra dans Colmar en se cachant dans un tonneau. Après cette introduction furtive, et d'accord avec ses partisans, il ouvrit les portes aux soldats de Rodolphe; l'année suivante il mourut les armes à la main près du pont du faubourg de Bâle, en repoussant les troupes épiscopales. Nous avons vu à l'article précédent comment Rodolphe fut obligé de soumettre Colmar, lorsque Sigefroi de Gundolsheim en était prévôt; il le prit encore sur le fils de Rœselmann, qui avait soulevé le peuple pendant les troubles occasionés par le faux Frédéric. En 1292, l'évêque de Strasbourg fit le siège de Colmar avec trente mille hommes; cette ville, après la mort de Rodolphe, refusait de suivre avec l'évêque le parti d'Albert d'Autriche; mais Walter Rœselmann chassa les nobles, et engagea les citoyens à prêter serment à Frédéric de Lichtenberg, frère de l'évêque. Cependant il fut bientôt contraint de reconnaître l'autorité d'Adolphe de Nassau; mais il ouvrit ses portes à Anselme de Ribeaupierre, qui était l'ennemi de cet empereur: alors Adolphe vint assiéger Colmar. Après six semaines il y eut une émeute populaire, à la suite de laquelle Rœselmann fut arrêté: il aurait subi la peine de mort sans l'intervention de l'évêque de Bâle, qui le fit renfermer dans le château de Schwartzbourg, où il resta prisonnier le reste de sa vie. Depuis lors Colmar soutint jusqu'à la fin la cause d'Adolphe de Nassau.

Dans le siècle suivant la ville fut deux fois assiégée pour avoir embrassé le parti de Louis de Bavière; mais ce qu'il y eut de plus remarquable, fut l'entreprise du fanatique cabaretier Armleder, qui, s'arrogeant le titre de roi, baigna les villes d'Alsace dans le sang israélite, et qui, après avoir égorgé 1500 juifs dans Ensisheim et dans Rouffach, vint sommer Colmar de lui livrer ceux qui s'étaient réfugiés dans ses murs; et sur le refus que lui firent les magistrats, se mit à ravager les moissons et les vignes. Louis de Bavière vint mettre fin à ces troubles; mais, ce qu'on aura peine à comprendre, c'est que l'impératrice Marguerite l'empêcha de réprimer ces horreurs: elle lui fit, par ironie, servir des viandes un jour de jeûne, disant qu'il devait suivre la loi des Juifs plutôt que celle des Chrétiens. Aussitôt que l'empereur fut parti, l'armée des fanatiques, qui s'était dissipée, revint devant Colmar; mais bientôt Bertold, évêque de Strasbourg, comprit qu'il était temps d'arrêter le mal, et par un traité, signé à Colmar, il se liguait avec les seigneurs et les villes contre Armleder et ses complices. En 1358, des troubles intérieurs attirèrent contre Colmar les armes de Rodolphe, duc d'Autriche, qui prit la ville et rasa plusieurs maisons, qu'il fut défendu de relever, ainsi que l'attestaient deux inscriptions placées l'une sur la maison de M. Schouk, l'autre au bas de la rue des marchands. Nous ne dirons rien des expéditions partielles faites pendant le 15.^e siècle, soit contre le margrave de Baden, soit contre le château de Hohenkœnigsbourg. La retraite du Dauphin de

France vers Montbéliard fut inquiétée par les Colmariens, pour venger la mort de quelques-uns de leurs concitoyens tués dans les vignes près de leur ville; enfin Colmar avait son contingent à la bataille de Granson et à celle de Morat. On conserva long-temps une tente qu'on disait être celle de Charles le téméraire, et M. Metzger, qui a recueilli et conservé tant de souvenirs honorables pour notre patrie, se souvient encore de l'avoir vue. Depuis cette époque jusqu'en 1632, il n'y eut aucun événement militaire digne de mémoire, les affaires religieuses absorbaient tous les esprits. Ce fut au mois de Décembre de cette année que Gustave Horn vint prendre possession de Colmar : Vernier y commandait pour l'empereur un corps de 600 hommes des environs de Belfort; les bourgeois qui crurent qu'il faisait prendre les armes à sa troupe pour résister aux Suédois, tuèrent vingt-deux de ses soldats et, se saisissant de sa personne, le retinrent prisonnier au Wagkeller, sur le lieu où est aujourd'hui le palais de justice.

Après la bataille de Nordlingen, si funeste aux Suédois, Colmar et l'Alsace furent réunis à la France, en vertu de la convention de Paris; et dans la guerre de Flandre, Louis XIV, craignant que cette ville ne servit de place d'armes à l'ennemi, en fit raser les fortifications.

Nous avons eu occasion de nommer Sainte-Croix. Ce bourg, dépendant de la ville de Colmar, doit son origine à un couvent de filles fondé par les parens de Léon IX. Les villages de Woffenheim, Dintzheim et Bliensviller y transportèrent peu à peu leurs habitations. En 1298, le comte de Ferrette et les Colmariens prirent Sainte-Croix et son château par ordre d'Adolphe de Nassau. Au 14.^e siècle, l'évêque investit de ce fief Guillaume de Waldner, qui l'engagea aux Rattersdorf, et ceux-ci à Frédéric d'Autriche. Ce fut pour Louis, électeur palatin, l'occasion de s'en emparer : Frédéric ne put, même par les ordres de l'empereur, récupérer ce domaine. Le Dauphin de France occupa Sainte-Croix, en 1444, et y logea cinq cents cavaliers : à leur retour de la bataille de Nancy, les Suisses y mirent le feu et le pillèrent, pour se venger de ce qu'on les avait mal reçus à leur passage. Maximilien I.^{er} vendit Sainte-Croix à la famille Villinger de Schoenberg, qui le vendit à son tour à la ville de Colmar.

Les arts, la littérature et les sciences ont été cultivés avec succès à Colmar. Martin Schœn, contemporain du maître de Raphaël, est l'un des créateurs de l'école allemande. Grâce aux soins de M. le président Marquair, qui, dans son amour éclairé pour les sciences et pour l'histoire de son pays, a su braver tous les dangers, le vandalisme révolutionnaire a épargné ses tableaux. Ils sont encore tous à la bibliothèque de la ville, à l'exception d'un Christ, qui orne la chapelle des prisons, et de la Vierge, qui est derrière le maître-autel de Saint-Martin. Schœn excellait aussi dans l'art de la gravure. Du fond de l'Allemagne Albert Dürer accourut pour prendre ses leçons; mais il était mort quand Dürer arriva. Si l'on en excepte le Dominicain qui, à la fin du 13.^e siècle, a rédigé les Annales de Colmar, les écrivains semblent se grouper autour de l'époque de la réformation. Sébastien Murrho ou Murrher était célèbre par ses connaissances en hébreu,

en grec et en latin : il avait réuni beaucoup de matériaux pour composer une histoire d'Allemagne ; mais la mort le prévint. On cite de lui un livre *De laudibus Germanorum*, adressé à Wimpfeling. Jérôme Boner, magistrat, qui influa beaucoup sur l'adoption de la doctrine de Luther, fit d'excellentes traductions de Thucydide et de Plutarque. Un moine augustin, Jean Hofmeister, se fit si avantageusement remarquer par son éloquence et par son érudition, que Charles-Quint l'appela à Ratisbonne pour l'opposer à Bucer. Hofmeister donna en 1540 une réfutation de la confession d'Augsbourg : les magistrats la supprimèrent aussitôt. Michel Buchinger, autre adversaire des doctrines nouvelles, écrivit une histoire ecclésiastique, qui s'arrête à Paul IV, et dans laquelle l'un des premiers il nia l'existence de la papesse Jeanne. Nous nommerons encore Henri Horb, qui mourut à la fin du 17.^e siècle et dont les écrits occasionèrent beaucoup de troubles à Hambourg, où il était pasteur. Au commencement de ce même siècle, Mathieu Betulejus dirigea contre l'ordre des Récollets son *Franciscus redivivus*, et sans parler de François Haupt, chanoine de Saint-Martin, ni de son *Manuale chori*, nous ferons mention d'un ouvrage important pour l'histoire ; c'est l'Apologie de Colmar, qu'on doit à Balthasar Schneider, syndic de cette ville, et représentant des villes libres de l'Alsace au traité de Westphalie. Tels sont les titres de Colmar pendant les siècles qui déjà sont loin de nous. Le 18.^e et le 19.^e ont donné à sa gloire un nouvel éclat : l'illustre Pfeffel est né dans ses murs. Ce poète aimable réunissait à tous les dons du génie un caractère vertueux et bon. Aveugle comme Homère, il eut avec Pindare un rapport plus flatteur : sa mémoire préserva Colmar des ravages de la guerre, tandis que celle du chantre grec n'avait sauvé de Thèbes que sa maison et sa famille. Le général bavarois de Wrede commanda d'épargner la patrie du fabuliste allemand. Billing, l'ami et le secrétaire de Pfeffel, est auteur d'une histoire abrégée de l'Alsace et de quelques articles excellens qui ont paru dans un recueil intitulé *le Patriote alsacien*. Le frère du poète Pfeffel se distingua dans la carrière de la diplomatie ; on lui doit un *Abrégé chronologique de l'histoire et du droit public d'Allemagne*. A la fin du siècle dernier, un voyageur étendit les connaissances que l'on avait acquises sur l'Afrique ; ce fut Sylvain de Golbéry, mort lieutenant-colonel du génie, et dont l'ouvrage, qui a paru en 1802, sert toujours de base aux études sur le Sénégal. Colmar n'est resté étranger ni aux malheurs qui ont déchiré la France à la fin du dernier siècle, ni à la gloire militaire qui fut la suite de ces agitations. Du sein des orages révolutionnaires, Jean Reubel, l'un de ses avocats, s'éleva jusqu'au gouvernement des affaires publiques, et sa patrie rangea sous les drapeaux français de nombreux et vaillans guerriers : l'un d'eux, Jean Rapp, fut l'ami et l'aide-de-camp d'un des plus grands capitaines qu'aient enfantés les siècles. On se rappellera toujours sa belle défense de Dantzig, et l'on n'oubliera point la loyauté d'un caractère dans lequel les volontés d'un maître accoutumé au despotisme ne purent jamais arrêter l'expression de la vérité.

ÉGISHEIM.

Les trois tours d'Égisheim se montrent sur un sommet de la première ligne des Vosges. Au nord, ces tours dominent la plaine de Colmar; au sud, celle qui s'étend vers Rouffach. A mesure qu'on s'en éloigne ou qu'on s'en approche, leur disposition paraît changer, ainsi qu'on peut s'en convaincre par le simple aspect des planches 17.^e et 18.^e On voit Égisheim d'une grande partie de la haute Alsace, comme si tous les regards devaient se fixer sur le lieu où commencent tant de souvenirs. Ce château fut élevé par l'antique race d'Étichon, dont l'origine, peut-être, se rattachant aux rois *Alemanni*, est contemporaine des derniers instans de l'empire romain. La noble famille qui possédait ces forts, a fourni des souverains à la France et à l'Allemagne; elle a donné des ducs à la Lorraine, elle a placé ses descendans sur plusieurs trônes de l'Europe; les murs de son vieux manoir n'en sont pas moins tombés pour la querelle d'un meunier dont le moulin manquait d'eau.

Nous parlerons d'abord du château situé dans la petite ville d'Égisheim, qui, dans l'ordre des temps, a précédé ceux de la montagne au pied de laquelle il a été bâti. Il n'en reste plus qu'une tour hexagone, dont les robustes murailles servent de support aux demeures de pauvres vigneron, et dont les fossés sont devenus un abreuvoir. Eberhard, fondateur de l'abbaye de Murbach, construisit ce château au commencement du 8.^e siècle. Il était fils d'Adelbert et petit-fils d'Étichon; il est mort en 745, et l'on voit encore sa tombe dans l'église de Murbach. Égisheim remonte ainsi au temps des derniers Mérovingiens. La forme de ce fort diffère beaucoup de celle adoptée pour la plupart des édifices de ce genre: ses murailles ont neuf pieds d'épaisseur. Selon toute apparence, il est plus ancien que la petite ville; cependant je ne crois pas que Schœpflin ait eu raison de penser que les murs de celle-ci ne furent élevés qu'au 13.^e siècle et pendant les désordres de l'interrègne; car ils sont du même système d'architecture que le château et, comme lui, hexagones. Il est fait mention d'Égisheim dans plusieurs chartes accordées par Charlemagne à l'abbaye d'Ebersmunster. La puissance des comtes et leur richesse durèrent créer autour d'eux de nombreuses habitations. Quoi qu'il en soit, l'enceinte de la ville est à celle du château comme un polygone circonscrit.

Notre planche 17.^e montre les tours de la montagne telles qu'on les aperçoit aujourd'hui sur leur pic chauve et rocailleux. Elles sont carrées; mais leurs angles ne sont pas posés sur la même ligne. Il n'y a pas non plus une distance bien égale de l'une à l'autre. Il arrive de ces accidens de construction, de si singuliers effets de lumière, que les rayons du soleil, selon qu'ils s'allongent sur ces créneaux ou qu'ils s'en retirent, indiquent aux campagnards la succession des heures du jour et leur tiennent lieu de cadran solaire. La première tour, à partir du sud, s'appelle Weckmund; elle a son enceinte particulière et

repose sur une roche séparée. Elle est bâtie en moellons carrés, taillés à diamans, et elle a, pour le moins, cent vingt pieds d'élévation et cent vingt-six de pourtour. On a pratiqué un trou à sa base, afin de pouvoir s'y introduire; car elle n'avait pas plus que les deux autres d'issue au rez-de-chaussée. Cette ouverture permet de juger l'épaisseur du mur, qui est de six pieds et demi. D'étage en étage on voit des jours semblables à ceux que présentent les tours de certaines églises. La seconde tour, nommée Wahlenbourg ou Walbourg, est aussi haute que celle que nous venons de décrire, et les autres dimensions sont à peu près les mêmes. La troisième, qui porte le nom remarquable de *Tagesbourg* ou *Dagsbourg*, n'a de moellons taillés qu'à sa base; le reste est en pierres ordinaires, mais de forme régulière. Cette tour est tellement échancrée, qu'elle n'a plus pour ainsi dire que deux côtés. Il y a environ cent cinquante pas de distance de l'une à l'autre. A côté de la tour de Weckmund il y a encore une petite tourelle, dont l'intérieur n'a que six pieds de diamètre, quoique son épaisseur totale soit de dix-huit pieds. Il paraît, d'après ce que dit Silbermann, que de son temps on voyait encore des détails d'architecture qui ont disparu depuis. Il parle aussi d'une enceinte particulière aux deux derniers châteaux et dont les murailles étaient encore assez élevées; enfin, il désigne l'entrée de l'enceinte générale comme étant près de la petite tourelle, dont la tradition a fait une oubliette.

On ne peut pas déterminer avec précision l'époque où furent construits les châteaux de la montagne; toutefois on a lieu de penser que ce fut vers l'an 1027 et par Hugues IV, père de Léon IX. Ce pontife consacra la chapelle de Saint-Pancrace près de la tour de Tagesbourg. Les faits antérieurs sont absolument ignorés, et depuis Eberhard, fondateur du château qui est au pied de la montagne, il se fait un long silence : un siècle et demi s'écoule jusqu'à Hugues III, sans que l'histoire prononce un seul mot sur les possesseurs d'Égisheim. Celui-ci mourut en 986, vers le temps où Hugues Capet fondait sa puissance au mépris de l'autorité de Charles, fils de Louis d'outre-mer. Il est probable que ce Hugues d'Égisheim avait été précédé dans la possession du château par ceux qui, dans l'arbre généalogique, sont placés entre Eberhard et lui.

Ici se fit une alliance mémorable : le fils de Hugues III épousa l'héritière du comte de Dagsbourg et donna le jour à Brunon, qui fut pape, puis ajouté à la Légende des saints. Il était né en 1002; on ne sait pas si ce fut à Dagsbourg ou à Égisheim. D'abord il avait été promu au siège épiscopal de Toul par l'empereur Conrad II; il fut créé, dans la suite, souverain pontife par la faveur de l'empereur Henri III.

Une histoire suivie des comtes d'Égisheim ne serait que l'aride commentaire d'un arbre généalogique; mais nous ne garderons point le silence sur le vaillant Hugues VII, que son zèle pour Grégoire VII a fait surnommer *l'infatigable soldat de S. Pierre*. Tandis que Henri IV faisait reconnaître l'anti-pape Guibert et qu'il assiégeait dans le château Saint-Ange l'ambitieux Hildebrand, qui fut secouru par Robert Guiscard, Hugues VII d'Égisheim combattait l'évêque de

Strasbourg, qui appartenait à la maison de Souabe et soutenait le schisme. Cette querelle survécut à Grégoire, et en 1089 Hugues, se confiant à l'évêque, ne craignit point de venir à Strasbourg, où, contre la foi des traités, il fut assassiné avec quatre ou cinq gentilshommes de sa suite pendant qu'il se livrait au sommeil dans le palais où il avait été reçu pour négocier la paix. Ces événements ont été pour M. Ramond le sujet d'un drame historique, intitulé *Guerre d'Alsace*.

Arrêtons aussi nos regards sur le dernier comte de la branche d'Égisheim; c'était Ulric ou Udalric, petit-fils de Gérard d'Alsace: il fut le fondateur de l'abbaye de Pairis, et mourut sans postérité en l'an 1146. Dix-sept ans auparavant il avait assisté à Bâle à l'assemblée tenue par l'empereur Lothaire II. Sa sœur Stéphanie avait épousé Frédéric de Ferrette, et le comté étant composé d'allodiaux, il paraît qu'elle transmit aux Ferrette une partie des biens, et qu'ils héritèrent d'Udalric en concurrence avec les comtes de Dagsbourg, qui conservèrent les châteaux et probablement communiquèrent à l'un d'eux le nom de Dagsbourg ou Tagesbourg, qui pourrait venir aussi de l'alliance du père de Léon IX avec Helwige; car c'est précisément celui-là que consacra ce pontife.

La branche de Dagsbourg ne survécut pas de beaucoup à celle d'Égisheim, et finit, en 1255, en la personne de Gertrude, mariée d'abord à Thibaut, duc de Lorraine, puis à Thibaut de Champagne, et enfin à Simon de Linanges. Alors s'élevèrent de grandes contestations entre les Ferrette et l'évêque de Strasbourg, auquel les margraves de Baden, oncles maternels de Gertrude, avaient cédé leurs droits. En 1251 il fut fait une transaction par laquelle Ulric de Ferrette reçut en fief de l'évêché deux des châteaux de la montagne, et ceux de Hohenack et de Wineck. L'évêque se réserva la tour de Wahlenbourg.

Les choses paraissent avoir été en cet état, lorsqu'à la fin de ce siècle, Adolphe de Nassau et Albert d'Autriche se disputaient l'Empire. Égisheim fut assiégé par Adolphe, et ses efforts furent principalement dirigés contre le château inférieur et la ville. A son approche les habitans brûlèrent toutes les maisons qui étaient hors des murs; l'évêque tenait alors pour Albert. Bientôt Adolphe se vit contraint de lever le siège pour aller combattre son compétiteur, qui le tua dans les plaines de Worms.

Les Ferrette s'éteignirent aussi, et la fille du dernier d'entre eux ayant épousé le duc Albert d'Autriche, tous leurs biens passèrent à cette puissante maison, qui, sans qu'on sache de quelle manière, paraît s'être emparée aussi de la tour de Wahlenbourg, à moins toutefois que les Hasdtadt ne la tinssent en fief de l'évêque, et que l'indication qui à ce sujet les fait relever de la maison d'Autriche, ne soit erronée. En 1361, le duc Rodolphe investit Syffermann de Nortgass et sa sœur des deux châteaux qui étaient l'héritage des Ferrette.

Depuis lors les indications historiques sont fort rares, et pendant un siècle environ le nom d'Égisheim est à peine prononcé. Mais tout à coup paraît Louis, Dauphin de France: après la malheureuse expédition de Saint-Jacques il cantonne ses troupes en Alsace et se fait ouvrir les portes d'Égisheim, où il

place mille cavaliers espagnols. Les habitans du pays appelaient *Armagnacs* les soldats du Dauphin, et nos vieilles chroniques se servent, pour les désigner, du sobriquet d'*armen Gecken* (pauvres fous). On y lit des détails affreux sur les désordres commis par ces troupes et sur les représailles dont ils furent suivis.

Vingt-quatre ans après, les châteaux de la montagne ont été détruits; en voici la singulière occasion : Herrmann Klée, meunier, se prit de querelle avec Muhlhausen pour un cours d'eau; il imagina de vendre ses droits à plusieurs gentilshommes : ceux-ci, se faisant justice à eux-mêmes, s'emparèrent de douze bourgeois et les jetèrent dans un cul de basse-fosse; Muhlhausen alors s'allia avec Bâle et Soleure. De leur côté les gentilshommes étendirent leur ligue si bien qu'ils occupèrent le château d'Égisheim et en conférèrent le commandement à ce même Klée, qui était l'auteur de toute cette affaire; mais comme Muhlhausen était l'une des villes impériales de l'Alsace, les habitans de Türckheim et de Kaisersberg vinrent, sous la conduite de Pierre Stützel, faire le siège d'Égisheim, qu'ils prirent d'assaut le jour de la Fête-Dieu 1466. Klée fut pendu avec trois gentilshommes.

Silbermann a vu une lettre de Stützel à la ville de Muhlhausen : il annonce qu'il a pris le château, et qu'à l'exception de la chapelle de Saint-Pancrace, il l'a brûlé en entier. Après cet événement un silence de plus de cent années écarte de ces ruines tout souvenir historique; puis elles servent de siège aux opérations magiques des sorciers. En 1568, année pendant laquelle l'Alsace fut couverte de buchets allumés par ces stupides accusations, une malheureuse fut condamnée aux flammes pour avoir marié sa fille au diable : la noce avait été célébrée dans ces trois tours sur le roc entouré par la forêt, et le repas consistait en chauves-souris. Ces horribles détails font penser que ces ruines offraient dès-lors l'aspect qu'elles ont aujourd'hui, puisque déjà la superstition y logeait ses fantômes, et que les oiseaux nocturnes y établissaient leurs demeures.

Lorsqu'on est sur les ruines des trois châteaux, les montagnes éloignées se confondent avec les vapeurs de l'horizon; la plaine ne se montre que comme un plan varié par l'agriculture et sur lequel on distingue ça et là quelques clochers. A gauche on voit sur la même chaîne les remparts du Haut-Landsperg, vers lequel un sentier toujours uni conduit à travers la forêt. Là il arrive parfois que les coupes, éclaircissant le bois, permettent à l'œil de s'égarer au loin sur l'Alsace. A peu près à moitié chemin, un arbre, qui montre à toute la contrée sa cime élancée dans les airs, mérite aussi l'attention des amis de la science : c'est l'un de ceux qui servirent à Cassini pour lever la carte du pays. Ce lieu est, pour la méditation, plein d'un charme qu'il serait difficile de peindre; il en est peu où la nature mêle plus de beautés aux grandes traditions historiques, et ces solitudes, ces épaisses forêts que les vents agitent toujours sans jamais les éclaircir, tandis qu'ils enlèvent chaque jour une pierre aux ouvrages élevés par l'homme, enfin ces tours échancrées dont les ruines couvrent d'immuables rochers, tous ces objets forment un ensemble qui saisit l'ame et la remplit toute entière,

sans que jamais la parole puisse rendre compte des impressions qui nous ont emportés loin de nous-mêmes et du cercle ordinaire des pensées et des actions humaines.

Au-dessous du Haut-Landsperg, au fond d'une anse retirée, formée par deux croupes de la même montagne, on remarque les ruines d'un petit château dont l'intérieur est assez pittoresque; mais l'histoire le nomme à peine. Il a appartenu à la famille de Ruest, à l'extinction de laquelle le mundat de l'évêque s'en accrut. Ce petit château s'appelle Hageneck, il fut en dernier lieu en la possession des chevaliers de l'ordre de S. Jean de Jérusalem de Colmar. Wettolsheim, qu'on voit au pied de la montagne, a de plus une habitation moderne, appelée Martinsbourg: ce domaine, qui appartient maintenant à M. le baron de Gail, relevait jadis du comté de Horbourg avec la moitié de Wettolsheim et Feldkirch, église qu'on voit en avant de ce village. En 1319, Burcard de Horbourg vendit ses droits à l'abbaye de Murbach; mais, selon d'autres versions, celle de Marbach aurait vendu Martinsbourg (qui serait ainsi distinct des possessions transmises à l'abbaye de Murbach) à la famille de Truchsess de Rheinfelden, d'où il aurait passé aux Ruest en 1545, et de ceux-ci aux Linck de Dornebourg, enfin à la famille de Valcourt.

Sur le penchant oriental de la montagne, à l'endroit où le roc qui porte les trois tours d'Égisheim se dégage de la végétation pour montrer au milieu des forêts sa cime âpre et dépouillée, on aperçoit le village de Häusern, qui, au 14.^e siècle, faisait partie du mundat, et où il y avait au 13.^e un couvent de filles sous la règle de S. Augustin: ce couvent fut bientôt transféré ailleurs. Berthold et Werner de Häusern, résidant à Pfaffenheim, sont qualifiés de *milites* dans un diplôme accordé à Henri de Schœnau au 14.^e siècle et par l'évêque de Strasbourg.

MARBACH.

Naguères on voyait au pied des châteaux d'Égisheim, vers le sud, deux hautes tours qui semblaient, de loin, s'élaner du flanc de la montagne. La couleur blanche dont le mauvais goût des modernes avait revêtu leurs murailles, si elle détruisait le caractère antique de ce monument, contrastait du moins d'une manière agréable avec les roches grisâtres contre lesquelles apparaissaient ces tours; elle formait une opposition non moins tranchée avec l'état d'abandon des vieux châteaux du sommet, et avec la sombre verdure de la forêt. Mais aujourd'hui la destruction de l'une de ces tours a presque dérobé Marbach aux regards; l'autre est à peine visible, quoiqu'elle ait conservé sa hauteur. Ce n'est plus cet édifice dont la vaste surface renvoyait les rayons du soleil et terminait par un beau reflet de lumière le majestueux tableau que présente la plaine de Colmar et le riche amphithéâtre des montagnes de première ligne: ces montagnes, réunissant sur leur penchant les monumens des différens siècles, sont, pour les amis de la

nature, un éternel sujet d'admiration, et pour l'historien, des archives vivantes; mais chaque jour porte atteinte à ce précieux dépôt des âges.

On ne voit plus que la tour que notre planche 19.^e montre sur le premier plan et deux fenêtres du chœur; la seconde tour n'est plus indiquée que par une excavation qui a été faite pour en extraire les fondations. Elles ne s'élevaient point sur les côtés du portail et ne faisaient point partie de la façade occidentale; mais elles flanquaient le chœur à l'endroit où s'arrêtent les bas-côtés directement au-dessus de la croix. A l'orient les contours du chœur et des absides latérales existent encore à hauteur d'homme; le cloître, qui est au midi de l'église, est composé d'un beau quarré d'arceaux à plein cintre, l'un d'eux est rompu et porte néanmoins les débris d'une pesante muraille, ce qui produit parmi ces ruines un effet singulier. Les piliers sont surmontés de chapiteaux, sur lesquels il y a des ornemens bizarres et semblables à ceux que nous avons signalés dans l'église d'Alspach : un lièvre poursuit un lion et ronge sa croupe, un dragon combat un tigre qui le fuit; ailleurs ce sont des feuillages, des damiers ou des billettes. La nef de l'église est à peine reconnaissable. La tour du nord, qui est encore debout, atteste qu'avant les orages révolutionnaires le mauvais goût avait porté atteinte à la vieille beauté de ce monument; on l'avait fait recrépir, et les arceaux, les festons du style byzantin étaient cachés par une couche épaisse de chaux. Aujourd'hui de longues crevasses sillonnent dans toute sa hauteur l'unique reste de cet édifice, et lors même que l'avidité de ses modernes possesseurs n'en fournirait point les pierres aux constructions des villes voisines, cette tour ne pourrait résister long-temps au choc de l'ouragan, il la renversera sur la tombe du fondateur, qui est encore au milieu des décombres, et qui porte une statue couchée avec une inscription où se lit facilement le nom de *Burcard de Geberschwihr* : ouverte par le côté, cette tombe a laissé échapper les os qu'elle renfermait, ils sont épars parmi les pierres éboulées, et le créateur est confondu avec l'ouvrage. Les mains jointes, sa statue semble invoquer le ciel avec une nouvelle ferveur, et nous apprend par là que les plus majestueux édifices élevés par l'homme à la divinité ont le même sort que ses autres entreprises, mais que du moins la prière nous donne avec l'être infini des rapports éternels.

Marbach a été fondé en 1094; Mangold de Lutembach érigea ses murs sur un terrain concédé par Burcard de Geberschwihr, et à ses frais. Ce Burcard est qualifié de *miles* (chevalier). Les moines suivaient la règle de S. Augustin : voilà tout ce que l'on peut dire sur cette abbaye, dont l'histoire semble, par son silence, avoir toujours respecté la solitude. Adossé aux Vosges, Marbach couronne la série des collines qui en descendent par degrés jusqu'à la route de Belfort, portant et le village de Vœglingshoffen, qui, au 14.^e siècle, faisait partie du mundat, et celui d'Obermorschwihr qui, à la fin du 12.^e siècle, eut avec les seigneurs de Hadstadt des contestations assez vives. Hadstadt est un bourg situé au pied de ces collines et sur la grande route. Les annales de Colmar, pour 1299, parlent d'un Conrad Werner de Hadstadt qui fit hommage à l'évêque et de ce

village et du château qu'il y avait. Cependant, soit qu'il y eut interruption de possession, soit qu'il faille l'entendre de deux domaines différens, Hadstadt apparaît aussi comme un allodial des Schwartzembourg, passé aux Echingen, leurs successeurs, et vendu par ceux-ci, en 1460, à la maison d'Autriche, qui le donna en fief aux possesseurs du château. La famille de Hadstadt a joué un rôle important dans notre histoire : dès l'an 1200, l'évêque de Strasbourg investit Werner et ses frères des biens du comte de Kybourg, et c'est probablement ainsi que Barbenstein ou Haut-Hadstadt advint à cette noble famille. C'est un vieux château, dont il ne reste plus maintenant qu'une muraille percée d'une fenêtre; il est sur l'un des sommets les plus élevés et les plus boisés de cette chaîne : c'est le point culminant de cette partie des Vosges. Les manuscrits de Specklin bâtissent ce fort dès l'an 905 et en attribuent l'honneur à Hartmann de Kybourg; ils lui associent toutefois Bruno de Thierberg, abbé de S. Sigismond, que depuis on a appelé S. Marc. Le titre de la concession, faite par cet abbé à Hartmann de Kybourg, est conservé dans la Cosmographie de Munster, mais la date en est altérée, et il est difficile d'admettre; pour Barbenstein, une aussi haute antiquité. Selon Schœpflin, il y avait long-temps que la famille de Lupfen s'en était mise en possession, lorsqu'il fut brûlé en 1466 par les habitans de Munster. Ceux-ci avaient reçu du comte palatin, avocat d'Alsace, l'ordre de l'attaquer, à l'occasion de l'insulte faite par Jean de Lupfen aux bourgeois impériaux de Türkheim. Le commandant du fort ayant quitté son poste pour aller à Herlisheim, les habitans de Munster profitèrent de son absence pour surprendre Barbenstein. L'incendie dura huit jours sans consumer la tour principale, ils la firent sauter par le moyen de la poudre à tirer. Schœpflin dit que des Lupfen ce château passa avec le village de Niederentz aux Hadstadt, et, après l'extinction de ceux-ci, aux Truchsess de Rheinfelden. Cependant il paraîtrait, d'après les manuscrits de Specklin, que la transmission aux Hadstadt fut plus ancienne et faite immédiatement avec les autres biens de Kybourg; car, en parlant de la destruction de Barbenstein, il l'attribue à ce que le seigneur de Hadstadt se serait fait l'allié de Jean de Lupfen, et en effet les Lupfen possédaient alors le château de Haut-Landsperg. Je penche d'autant plus pour cette opinion que, l'abbé de Munster ayant eu, en 1429, avec Antoine de Hadstadt des différens très-graves, l'intervention des habitans de Munster a un motif de plus. D'ailleurs on se demande comment ce château aurait pris le nom des Hadstadt, s'il ne leur était advenu qu'après sa destruction; le nom de Barbenstein lui était donné parce que la montagne qui le porte s'appelait Barby. Le village de Lengenberg, qui en dépendait, a cessé d'exister sous les Truchsess, qui en ont vendu les terres; il n'y a plus aujourd'hui qu'une ferme connue sous le même nom : on y trouve quelquefois des médailles, ce qui indiquerait que les Romains ont eu des établissemens jusques dans ces gorges reculées et sans issue, où l'on pénètre rarement de nos jours.

Un autre domaine des Hadstadt mérite toute notre attention; c'est Herlisheim,

Haut-Rhin.

encore entouré de murs et de fossés. Sous les rois Francs, il y avait déjà dans ce lieu une *villa regia* (ferme royale), et une charte de Louis le débonnaire, de 823, cite Herlisheim parmi les lieux où le monastère de Mason (Masevaux) possède des biens. Quant au château, les annales de Colmar fixent sa fondation à l'an 1302, sans en désigner l'auteur. Il est fait mention de la ville au milieu du 14.^e siècle, à l'occasion de l'investiture conférée par l'évêque de Strasbourg aux Hadstadt, en 1355. Pris par les habitans de Strasbourg en 1372 sur Jean Erb, exilé de leur ville, Herlisheim, où il s'était logé avec cinquante-six brigands, vit périr cinquante-trois d'entre eux par le supplice de la roue, et, sans l'empereur Charles IV, qui défendit à Robert, avocat de la province, de seconder Eppon et Werner de Hadstadt, qui avaient reçu Jean Erb, ces seigneurs en auraient tiré vengeance. Herlisheim fut, dans le 15.^e siècle, assiégé par le Dauphin de France, qui se fit ouvrir les portes en montrant aux habitans le seigneur de Hadstadt, leur maître, auquel il menaçait de couper la tête, si on ne recevait ses troupes dans la place. Ce moyen réussit au Dauphin, et Herlisheim lui fut ouvert. On a vu dans la section du Bas-Rhin, page 15, l'étrange expédition par laquelle les habitans de Schlestadt se vengèrent peu d'années après des insultes qui leur étaient faites par Henri Grèphe. Enfin, en 1677, Vernier, partisan français, ayant attaqué avec succès l'armée du duc de Saxe, qui envahissait l'Alsace, se réfugia dans le château d'Herlisheim. Le duc de Saxe en ayant fait abattre le pont-levis, Vernier vint armé de deux pistolets et son épée dans les dents et périt en défendant vaillamment le passage. Le château fut alors brûlé, mais il n'appartenait plus aux Hadstadt. Nicolas, le dernier maître des fiefs, avait eu d'une fille qui était à son service, trois garçons et trois filles, qui avaient été légitimés; et par son testament Nicolas avait institué héritier des fiefs l'aîné de ses fils; mais les seigneurs directs en décidèrent autrement, et ces fiefs furent conférés d'abord à Christophe de Stadion en 1610, et trois ans plus tard, après l'abdication volontaire de Stadion, à la famille de Schauenbourg. Celle-ci fut privée pour quelque temps de ce bien, lorsque le comte suédois Oxenstiern en fit don à Colmar: rentrée en possession par suite de la paix de Westphalie, elle l'a conservé jusqu'à nos jours. Ce fut cette même famille qui, sur les débris du château, éleva au commencement du dernier siècle une maison moderne. Les barons de Hadstadt avaient pour leur sépulture une chapelle particulière près du maître-autel de la collégiale de Saint-Martin à Colmar.

GEBERSCHWIHR.

Geberschwihr fut d'abord nommé *Gebilichizwilre*, et il en est fait mention dans la Légende de S. Landelin. Quelques auteurs lui ont accordé le titre d'*oppidum*, ce qui ne paraît pas avoir été sans fondement, puisque l'on aperçoit encore les restes d'une enceinte, et qu'une arcade de porte s'est même entièrement conservée du côté du sud. Ici tout respire une haute antiquité, et

plusieurs des maisons du village sont ciselées comme l'étaient au moyen âge les habitations des nobles. Il y avait autrefois plusieurs châteaux : en 1334, Hugo de Nortgass, qui en possédait un allodial, en fit hommage à l'église de Strasbourg; un siècle après, la famille de Græt en vendit un autre, Mittelburg (château du milieu), à un bourgeois de la commune; enfin, un troisième, portant le nom de Hertenberg, donna son nom à une famille noble, de laquelle il passa aux Surgands, qui, en 1461, le vendirent à l'abbaye de Marbach. On ne sait plus aujourd'hui les noms de ces forts antiques, et l'on ne pourrait même indiquer le lieu qu'ils occupaient : tous leurs vestiges ont disparu. L'église, qui est l'un des monumens les plus remarquables du style *roman*, est elle-même menacée d'une destruction prochaine; la population s'étant accrue, on la trouve trop petite et l'on ne tient pas compte de son antiquité. On y a généralement si peu de soin de l'architecture, que l'on a bouché trois des petites fenêtres supérieures de la tour pour y appliquer un cadran solaire, que l'artiste a banni de son dessin avec raison. Il n'est pas besoin, sans doute, de décrire la tour ni les absides si bien représentées par notre planche 20; nous ferons seulement remarquer que l'église a subi quelques changemens : ainsi il devient évident au premier coup d'œil, que les fenêtres en ogive que l'on y remarque, ont été percées beaucoup plus tard, et même on voit encore l'interruption qui en est résultée dans le montant de l'un des arceaux à plein cintre de cette partie de l'église. La balustrade qu'on aperçoit au-dessus de la croix est en bois, et les toits sont tous modernes; il paraît que les murs extérieurs des bas-côtés ont aussi changé d'état, et cela est surtout visible en ce que vers le nord deux des quatre fenêtres primitives, encore conservées, sont du style byzantin ou *roman primordial*, si l'on adopte les ingénieuses distinctions créées par M. de Caumont dans un mémoire fort remarquable sur l'*Architecture religieuse du moyen âge*, qui est inséré dans le recueil publié par la Société des antiquaires de la Normandie. L'église est absolument adossée à la montagne, de telle sorte que du côté de l'ouest elle n'a pour portail qu'une petite ouverture qui conduit de plain-pied à l'orgue; l'intérieur est construit en arceaux surbaissés, et ceux des bas-côtés sont encore plus surbaissés que les autres; le chœur n'est éclairé que par une seule fenêtre, des deux côtés il y a des absides où sont des chapelles latérales; mais ce qui est surtout remarquable, c'est l'église souterraine : elle est ornée de quatre colonnes fort minces, dont le fût n'a guère que quatre pieds et demi de hauteur, tandis qu'un massif chapiteau les couronne. Cette crypte est entourée de piliers engagés et prend jour près de la fontaine, que notre dessin a représentée entre l'église et la croix du cimetière. Derrière ce bel édifice est une chapelle construite absolument dans le même style; elle a long-temps servi de charnier, et quand la mort menace un habitant de la commune, les enfans du village y viennent faire des prières au milieu des ossemens, qu'on y entassait encore il y a cinquante ans.

Les changemens faits à l'église ont sans doute eu pour cause les incendies qu'à soufferts Geberschwih. Il fut brûlé d'abord en 1340 par les habitans de

Colmar et de Schlestadt; qui s'étaient déclarés pour Louis de Bavière contre l'évêque Berthold, lequel soutenait le parti de Frédéric; Louis, Dauphin de France, y mit le feu, après l'avoir pris sur les femmes qui le défendirent seules contre ses troupes. Ainsi, plus de vingt ans avant que Jeanne Hachette et ses compagnes se fussent illustrées par la défense de Beauvais, des villageoises alsaciennes avaient fait preuve du même héroïsme; il ne leur a manqué qu'un historien.

Dans toute cette région les Vosges ont une physionomie particulière : au lieu de se présenter comme une muraille coupée à pic, ainsi qu'on les voit s'étendre de Schlestadt à Égisheim, elles projettent des collines qui s'abaissent peu à peu sur la plaine; au-dessus de ces collines les flancs des hautes montagnes s'élèvent brusquement et en vive arête. Ils sont revêtus de longues murailles de rochers et laissent à peine quelques passages inaperçus aux vallons qui s'enfoncent vers le centre de la chaîne. Au fond de l'un d'eux se trouvent les vestiges d'un couvent de femmes autrefois associé à Marbach; un autre, qui est derrière Geberschihr, renfermait les reliques de S. Sigismond, aujourd'hui nommé Saint-Marc. Ce pieux établissement est abandonné, et les reliques du saint ont été transférées dans le département du Bas-Rhin. Il est question, sous la date de 1251, d'une contestation décidée par l'évêque de Strasbourg entre ce monastère et Jean de Hochberg, protecteur de l'église de Geberschihr; en 1200 il y en avait déjà eu une semblable, et Pfaffenheim y avait pris part.

Entre ce village et Geberschihr le pèlerinage de Schauenberg montre sa blanche façade : appuyée sur la ligne de rochers qui tapissent la montagne, l'église n'a rien de remarquable et n'est guère que du 16.^e ou du 17.^e siècle; elle dépendait des religieux de S. François de Rouffach. Une belle avenue de marronniers et une terrasse en ornent les approches, et de là une grande étendue de pays s'offre à la vue qui se promène avec délices sur la plaine, sur les montagnes parallèles aux Vosges, et sur les Vosges elles-mêmes; aussi le nom de ce pèlerinage est-il à peu près l'équivalent de *Belle vue*.

C'est surtout dans cette partie de l'Alsace que s'est logée la tradition qui couvre d'un lac immense le pays tout entier, de la Suisse au Palatinat et des Vosges à la Forêt noire. Il n'y a pas long-temps encore qu'on m'a remis une espèce d'enquête signée de plusieurs témoins, appartenant tous à des communes différentes : ils prétendent, les uns comme les autres, avoir vu des anneaux de fer qui retenaient les cables des vaisseaux à cette époque, où peut-être le premier navigateur n'avait point encore confié sa fragile existence à l'élément ouvert par la civilisation aux communications humaines. Aussi ne faisons-nous mention de cette tradition que pour montrer de quelles fables le souvenir des grandes catastrophes de la nature est accompagné dans la mémoire du peuple. La même opinion est accréditée à Ribeauvillé au sujet des rochers qui interrompent la longue muraille du Tännichel.

PFAFFENHEIM.

Au-dessous du pèlerinage de Schauenberg, et vers le sud, les collines s'abaissent, et laissent paraître à leur faite une ligne de rochers, appuyés contre les grandes montagnes qui dominent ce bel amphithéâtre : la grande route de Franche-Comté sert de corde à cet arc, et rejoint à Pfaffenheim les hauteurs qu'elle avait quittées à Hadstadt. A l'ouest, de belles prairies s'étendent jusqu'à la forêt. Là sont des vestiges d'une voie romaine : on les reconnaît facilement en prenant à la tuilerie de Hadstadt le chemin le plus direct pour se rendre à Rouffach. Si l'on en croyait la tradition, Pfaffenheim serait tout au moins aussi ancien que cette route. On y voit un temple payen, et le vulgaire raconte avec confiance que ce temple n'était autre que l'église que nous avons encore sous les yeux. Sans rien ôter à l'illusion, non plus qu'à la possibilité de l'existence d'un temple, nous devons nous déclarer contre cette assertion, et reconnaître ici le style lombard, au moins pour ce qui concerne le chœur, qui est tout-à-fait semblable à celui de l'église de Cologne appelée *Sancti Apostoli*. L'église de Pfaffenheim sera donc un édifice de la même époque environ : or cette époque est 1020. Notre planche 21 fait voir les détails de ce chœur : ses arcades en relief sont d'un fort bel effet, et la galerie qu'elles composent est continuée sous la tour par des festons, cette tour ayant une galerie semblable à l'étage supérieur. La corniche du premier étage a des ornemens en billettes, et des contre-forts garnissent l'abside. La nef n'a rien de la couleur antique qui distingue le chœur; il est évident qu'elle appartient à une tout autre époque. C'est sans doute aussi par des réparations intérieures que des colonnes en faisceaux, et engagées dans la muraille, se sont élevées aux deux côtés du maître-autel, et ont poussé jusqu'à la voûte des arceaux et des nervures avec des fleurons à la retombée. Ce monument aura probablement subi le même sort que le village, qui a été plusieurs fois la proie des flammes. Néanmoins le côté du portail paraît s'être conservé, si l'on en juge par un ornement du frontispice, où des arceaux, alternativement supportés par des impostes figurés, s'élèvent et retombent avec régularité, de manière à laisser au centre une ouverture en forme de croix.

Pfaffenheim renfermait trois châteaux. J'ai vu encore les débris de l'un d'eux : les autres ont disparu sans laisser de vestiges. Cependant les habitans ont gardé la mémoire des lieux où ils étaient : seulement ils ont oublié lequel des trois noms de Presteneck, Hertenfels et Meyenheim convenait à chacun d'eux. La famille de Meyenheim avait reçu le sien en fief, avec le village de ce nom, de l'évêque de Strasbourg, en 1281; et la même année un seigneur de Meyenheim fut tué à Pfaffenheim. Cette famille possédait encore le château de Hertenfels avec d'autres nobles, qui portaient le nom de Pfaffenheim, et c'était aussi un fief épiscopal. On sait de plus que le château le plus septentrional a passé des Stœr aux Dormenz et aux Jestetten; que celui du centre était entre les mains des Schœnau, en partie comme allodial, en partie comme fief de l'évêque; enfin, on sait que celui qui est

à l'orient avait été concédé aux Bær de Saverne, à titre d'emphytéose : mais tout cela ne nous apprend rien sur l'emploi qu'il convient de faire des dénominations de Presteneck, de Hertenfels et de Meyenheim.

ROUFFACH.

Si l'on s'en rapportait aveuglément aux rêves imaginés par l'amour de la patrie, si Kirschner et son neveu Wolfhard méritaient quelque foi, ces deux auteurs du 16.^e siècle, nés à Rouffach, nous feraient croire que leur ville a été fondée par les Romains : ils savent que ce fut la seconde année de la 235.^e olympiade, la 914.^e de Rome, sous le consulat de Junius Rusticus et d'Aquilo. Malgré cette audacieuse assertion, l'histoire est demeurée dans l'incertitude. Ptolomée, ce célèbre géographe du monde ancien, a nommé une *Rufiana*, qu'il attribue aux Némètes, ce qui n'empêche pas que Henri de Valois et, avant lui, Cellarius, ne cherchent cette *Rufiana* au pied des fertiles coteaux et sur les riantes prairies où l'on voit aujourd'hui Rouffach. On soutient que l'attribution aux Némètes ne signifie rien de la part de Ptolomée, que cet auteur n'est pas généralement très-exact, et qu'il a pu donner aux Némètes une ville de Séquanie, comme il a donné aux Rauraques *Argentouaria*. D'ailleurs dans le pays des Némètes on ne sait trop que faire de sa *Rufiana*, puisque ce n'est ni Spire, *Noviomagus*, ni Worms, *Borbetomagus*. D'Anville, dans sa Notice de l'ancienne Gaule, n'hésite pas à nous donner cette ville; mais Schœpflin se prononce fortement contre cette désignation. Il serait peu prudent de s'attacher à aucun de ces systèmes. Peut-être ces conquérans germains, ces Triboques, ces Vangions, ces Némètes, dont les noms figurent dans l'armée d'Arioviste, sont-ils venus s'établir les uns au milieu des autres, de telle sorte qu'il y aurait peu de justice à reprocher à Ptolomée d'avoir interverti leurs possessions. Tout cela est obscur, et ne sera probablement jamais décidé. La première lueur historique qui ait éclairé ces contrées, nous montre ici le siège des rois mérovingiens et une pieuse donation faite à l'évêché de Strasbourg. Nagnères la vieille tour d'Isenburg, qu'on disait avoir été habitée par Dagobert, dominait encore de ses robustes murailles les habitations de Rouffach : on n'en voit plus rien. Aux constructions des évêques a succédé une maison ordinaire, et de vastes souterrains sont tout ce qui nous est resté de cet antique palais de nos premiers rois.

Un titre dont l'authenticité est sujette à contestation, fixe à l'année 655 cette donation du mundat, dont Rouffach était le chef-lieu, et qui s'étendait depuis Égisheim jusqu'à Soultz. Il est alors question du *Pagus rubiacus*. On fait honneur de cette libéralité à Dagobert II, sans que rien cependant rappelle de sa part aucun séjour dans nos contrées. Lorentz, qui en fait la remarque dans ses *Tabulæ historiæ argentoratensis*, rapporte tous ces actes à Dagobert I.^{er} : il en donne de fort bonnes raisons. En 753 le testament de l'évêque Eddon qualifie déjà Rouffach de ville; elle y est nommée *Rubiaccum* : on trouve aussi ce nom écrit *Rudbiaccum*, *Rodbeacum*, *Ruvacha*, etc.; et plus récemment, *Ruffacum*, *Rubeaquas*, *Rubeaquum*. Schœpflin

rappelle que la terminaison *a*, *ah* ou *acha* était employée pour les lieux situés sur le bord de l'eau : or, une petite rivière, appelée Rothbach (rivière rouge), s'écoule de la vallée de Soultzmatt, et vient porter ses eaux à Rouffach.

On sait que dans le moyen âge les maisons à pignons ciselés appartenaient plus spécialement aux nobles, et nous pourrions du moins admettre ce que Kirschner et Wolfhard nous disent, que Rouffach fut le séjour de la noblesse, s'ils n'y ajoutaient assez ridiculement que c'est de la noblesse romaine qu'ils entendent parler. Celle du moyen âge paraît y avoir beaucoup résidé; et notre planche 22 présente des maisons contemporaines de l'église, composant avec elle un ensemble d'une physionomie particulière.

Ce qui dans l'église frappe d'abord les regards, c'est la tour octogone, ses fenêtres à lancettes géminées et ses frontons, qui chacun renferment trois ogives trilobées. Du milieu de ces frontons s'élève en pointe une flèche, qui est d'un bel effet, et qui contraste avec une autre plus petite, mais de forme contournée, et presque renversée : on la voit à la droite du portail, tandis que la tour principale, que nous venons de décrire, est posée sur la croisée. La petite flèche est d'un effet peu agréable à la vue; elle naît trop subitement, et sans être motivée par l'existence d'une tour : sans doute qu'on en voulait encore placer une pareille à la gauche de l'édifice. Malgré cette irrégularité de la partie supérieure, le portail est d'un bon effet, et le fronton, dont la porte est surmontée, enferme plusieurs rangs de larges arceaux, et laisse paraître dans le haut une belle rosace. En général, toute la gauche de l'édifice est restée incomplète. Les côtés de l'église ont des arcs-boutans. La croisée et le chœur sont garnis de contre-forts, au haut desquels sont des statues bizarres; c'est un ours qui tient une tête, c'est une chèvre qui se dresse sur ses pieds de derrière, etc. Il paraît que l'église de Rouffach a été reconstruite depuis l'introduction du style gothique, et je serais tenté de croire que les deux absides de la croisée à côté du chœur sont encore des restes de l'ancien édifice : les contre-forts y sont à peine saillans, et les fenêtres y sont à plein cintre. Nous indiquerons encore comme ayant ce caractère la porte du sud, dont les petites colonnes portent des arceaux, et dont les interstices sont remplis d'ornemens à têtes de clous.

Notre planche 23 donne une juste idée de l'intérieur de l'église. On y voit des piliers qui alternent avec de fortes colonnes : les arceaux de la voûte sont portés par le prolongement de ces piliers. La nef est longue, et l'on y remarque à gauche un tabernacle pointu, qui s'élance jusqu'à la partie supérieure. Les fenêtres d'en haut présentent des lancettes réunies trois à trois; celles des bas-côtés sont en arc surbaissé : une seule, à droite, se distingue par des lancettes géminées et par une rosace trilobée. Dans la croisée, la branche de droite a beaucoup de nervures à lignes brisées; celle de gauche n'en a point. Le chœur présente des fleurons à la retombée des voûtes, et les arceaux que portent des consoles y sont beaucoup plus nombreux que dans la nef. Dans le chœur et à l'entrée on voit, des deux côtés, des cages d'escalier qui ont des frontons fort élégans. Enfin, nous signalerons encore à l'attention de nos lecteurs la pierre des fonts baptismaux, sculptée avec une rare

délicatesse; elle est dans la chapelle formée par la croisée à droite. On peut ranger ce monument parmi ceux de la seconde époque du style gothique, et il pourrait avoir été construit vers le commencement du 14.^e siècle.

C'est aussi dans ce siècle que Rouffach fut entouré de murailles. Jusques là, quoiqu'il eût l'importance d'une ville, on le trouve alternativement qualifié d'*oppidum* et de *villa*. En 912, Charles le simple y donna une charte en faveur de l'église de Toul. Le château avait déjà subi des réparations. Au 14.^e siècle, Frédéric de Blankenstein entourra d'une même enceinte la ville et le château. Cent deux ans auparavant, en 1278, celle du château ancien avait été séparée de celle qui entourait le château plus récemment élevé par les évêques.

Rouffach a sa chronique particulière, qui n'offre que peu de faits importans pour l'histoire générale, si l'on en excepte ses premières années, et l'éclat jeté sur elles par l'antique splendeur des rois francs. Cependant on voit, en 1166, Henri V pénétrer en Alsace, et l'anonyme auteur de la vie de Henri IV nous dit que les gens de sa suite, ayant inhumainement traité les habitans de Rouffach, en furent chassés, et que les effets du roi des Romains furent pillés; mais la vengeance ne se fit pas long-temps attendre, et Rouffach fut la proie des flammes. Nous avons déjà rendu compte des deux combats dans lesquels, au 13.^e siècle, les citoyens de Rouffach furent tour à tour vainqueurs des Colmariens et vaincus par eux. Leur ville fut encore brûlée deux ans après le second combat, en 1280. Selon les annales de Colmar, huit cents chariots sortirent le même jour de cette ville pour aller au siège de Rouffach, qui tenait pour Albert d'Autriche. Thiébaud de Ferrette mit alors le feu à un faubourg et au village de Suntheim, qui ne s'est plus relevé. Cependant Rouffach n'ouvrit point ses portes, quoiqu'Adolphe de Nassau ravageât lui-même les terres du mundat, et vint en personne se présenter aux assiégés. Le siècle suivant est surtout remarquable par les persécutions exercées contre les Juifs. Nous dirons encore qu'en 1444, Rouffach fut fort maltraité par les Armagnacs, avant la bataille de Saint-Jacques; puis nous citerons, comme un phénomène de la nature, qu'en 1563, au mois de Juin, les eaux de l'humble ruisseau qui sort de la vallée de Soultz-matt se soient gonflées au point de renverser les murailles de la ville; enfin, nous ajouterons qu'au 17.^e siècle Rouffach fut envahi trois fois, d'abord par le rhingrave Otton, puis par le duc de Rohan, et enfin par Turenne, qui le fit occuper après la bataille de Turckheim, en 1675, et y prit quatre cents dragons de Brandebourg.

Au pied du vieux château on avait établi, à la fin du 12.^e siècle, un couvent; il avait été construit par quelques religieux de Metz. A peine était-il debout, qu'il fut détruit en punition de ce que l'évêque s'était attaché au parti de l'anti-césar Otton IV. Dans la suite ce couvent fut rétabli dans la ville. Il y avait aussi une chapelle de Saint-Valentin à la même invocation que le couvent: les épileptiques y avaient une grande confiance. Enfin, Rouffach renfermait un monastère de l'ordre de S. François, des religieuses et des maisons dépendant de l'établissement du Saint-Esprit de Stephansfelden et de l'ordre teutonique: beaucoup d'autres couvens y possédaient des revenus.

Cette ville a produit plusieurs hommes distingués : Jodocus Gallus (Jost Hahn), auteur de quelques écrits, dont l'un, publié dès 1483, est intitulé : *Mensa philosophica*. Gallus mourut, en 1516, à Spire, où il était curé et docteur en théologie. Conrad Kirschner, qui a changé son nom en celui de Pellicanus, est l'auteur de la plus ancienne grammaire hébraïque connue; ce livre est intitulé : *De modo legendi et intellegendi hebræa*, et il a paru en 1503. Pellicanus mourut professeur à Fribourg. Son neveu, Conrad Wolfhard, qui, par une traduction semblable, se faisait appeler Lycosthenes, fut ministre à Bâle jusqu'à sa mort, arrivée en 1561. Outre son *Elenchus*, il a fait avec son oncle une description de Rouffach, insérée dans la Cosmographie de Sébastien Munster. Maternus Berler rédigea, en 1510, une chronique, qu'il dédia à son père : on la conserve à la bibliothèque de Strasbourg. Berler était prêtre, et vécut jusque vers le milieu du 16.^e siècle. Enfin, dans ce siècle on cite, comme auteur de plusieurs écrits, Sébastien Austrius, médecin. Les arts et la guerre ont aussi concouru à l'illustration de cette petite ville. On voit dans l'église de Saint-Guillaume, à Strasbourg, un tombeau d'Ulric, landgrave de la basse Alsace, et de son frère Philippe : les sculptures dont il est orné, sont l'ouvrage de Wolvelin, de Rouffach, qui vivait au 14.^e siècle. Quant à la gloire militaire, François-Joseph Lefèvre est né à Rouffach. D'abord soldat au régiment des gardes françaises, il s'éleva de grade en grade jusqu'à celui de maréchal de France : il se distingua dans plus de cent batailles ou combats. Quand la fortune abandonna les drapeaux de sa patrie pour se ranger du côté du nombre, on vit ce vieux guerrier présenter à l'ennemi son corps couvert de cicatrices : il fit à Montmirail, à Champ-Aubert, à Arcis-sur-Aube, des prodiges de valeur. Lefèvre est mort à Paris, le 14 Septembre 1820 : les régimens du Haut-Rhin et du Bas-Rhin y étaient alors en garnison, comme si le destin avait voulu que ce brave guerrier reçût les derniers devoirs militaires de ceux-là même dont sa naissance honorera toujours la patrie.

Non loin de Rouffach, et sur la gauche de la route, on voit le village de Gundolsheim, dont le clocher est fort remarquable : il est composé d'une tour octogone, qui repose sur une tour carrée, et chacune des faces de la partie supérieure est percée d'une double fenêtre à plein cintre. La maison d'Autriche avait un château dans ce lieu. Nous avons déjà fait mention de Sigefroi de Gundolsheim, fondateur du Hohnack. Un Pierre de Gundolsheim fut évêque de Bâle, en 1349.

SOULTZMATT.

A quelque distance de Rouffach, un chemin s'écarte brusquement de la route, et conduit vers les montagnes, dont la base se sépare pour lui laisser un étroit passage. Cette vallée est d'un aspect fort agréable : elle est coupée par le village de Westhalden, qui en occupe à peu près le milieu, et dont les habitans appartenaient les uns à Rouffach, les autres à Soultzmatt, lieu distingué et par

Haut-Rhin.

la beauté du site, et par ses eaux minérales, et par le grand nombre de vieux châteaux qu'il renfermait. Le docteur Méglin a consacré un écrit spécial à l'examen des propriétés des eaux de Soultzmatt, dont l'usage est fort salubre. Il reste peu de chose des monumens, et ce n'est qu'avec beaucoup de peine que l'on peut appliquer à leurs restes les noms fournis par les titres. Ici, comme à Pfaffenheim, l'oubli a presque tout confondu. Il est certain toutefois qu'une maison, habitée aujourd'hui par M. Dietrich, ancien notaire, est le château de Wagenburg : il le tient de la famille de Landenberg, dont les sépultures sont dans l'église du village : la tour de cette église est bien conservée, et doit être fort ancienne ; car elle est du style byzantin ou lombard. On connaît aussi la position d'un autre château, appelé Zillhausen, et vendu aux habitans par les Dormenz : il n'en reste plus rien. Un troisième, appelé Wassersteltz, est remplacé par la fabrique de M. Hartmann ; celui-ci était un fief de l'évêque, conféré aux Jestetten, famille qui avait de plus un petit castel de son nom derrière le lieu où sont les eaux minérales. Personne aujourd'hui n'en peut indiquer exactement la position : ce n'est point la vieille tour carrée que l'on voit à droite derrière les maisons du village, quand on se dirige vers l'intérieur de la vallée ; car elle n'est pas au-delà des bains, où devait se trouver ce château ; et, d'ailleurs, il nous faut encore des ruines pour loger d'autres souvenirs, d'abord celui des burgraves de Soultzmatt, auxquels le grand-chapitre de Strasbourg céda la dime au 13.^e siècle ; en second lieu, celui de la famille de Lobegass, qui possédait un château, fief de l'évêque, puis allodial. Il est aussi question d'une inféodation faite à Jean de Lobegass par le seigneur de Ribeaupierre, en 1337 ; tandis que le château épiscopal des Lobegass serait déjà devenu allodial deux ans auparavant, et que, deux ans après, Jean de Ribeaupierre conféra le sien à son fils, et ensuite à Ulric de Hausen ; série d'actes qui semble indiquer qu'il s'agit de deux châteaux possédés par cette famille à deux titres différens. Enfin, en 1348, on voit paraître encore un château fief des Ribeaupierre : il est désigné par les mots *zur Brucken*, et cette fois on le place, comme Jestetten, derrière Soultzmatt. Celui dont les Ribeaupierre ont souvent disposé, ne serait-il pas le même que celui que Jean de Ribeaupierre appelle *zur Brucken* ? Dans ce cas il y aurait dans le fond de la vallée, à gauche, et vers Luttenbach, des restes auxquels on pourrait appliquer ces désignations : les habitans les appellent *Dombühl* ou *Schreckenfels*. Il est fort difficile de distribuer tous ces noms ; mais il y a lieu de croire qu'il y a parfois double emploi. Le château de Jestetten me semble devoir être attribué à une petite colline qui s'élève au centre d'une vallée elliptique, assez vaste, à laquelle vient aboutir le col qui renferme et Westhalden et Soultzmatt. Cette vallée n'a point d'autre issue. A droite on distingue les maisons d'Osenbach, hameau qui dépend de Soultzmatt, comme celui de Windsfels, que l'on remarque au-delà du tertre placé au centre de ce tapis de verdure. Là tout est tranquille, nulle route ne traverse ce lieu retiré, et son calme non interrompu, son aspect toujours riant, toujours fleuri, auraient quelque chose de monotone, si les hautes cimes qui l'entourent ne présentaient sur leur sommet les masses noires de leurs forêts de

sapins, parmi lesquelles on aperçoit au loin les ruines du château de Haut-Hastatt. La colline du centre fait face à l'ouverture de la vallée. Dans cet endroit le roc présente une ouverture découverte depuis peu de temps : c'est l'entrée d'un souterrain formé d'abord par des décombres amoncelés dans la grotte qui lui sert de péristyle. Après y avoir marché quelques pas, on y a trouvé des pierres taillées et scellées dans le roc : elles composaient une embrasure, qu'il a été fort difficile d'enlever. Les recherches faites depuis ont procuré la connaissance d'une voûte très-étendue : elle est aujourd'hui remplie de terre végétale, mêlée de fragmens de briques, et l'on y a rencontré quelques ustensiles en fer. Il faut que cette terre ait été introduite par une autre ouverture, que l'on ne connaît pas encore. L'on ne peut y pénétrer au moyen de celle qui existe, qu'en rampant l'espace de trente-six mètres dans un conduit taillé dans le roc. On poursuit les fouilles par les soins de M. Nithard, propriétaire à Soultz matt, et l'on a lieu de croire qu'elles conduiront assez avant sous la colline; car les chiens qu'on a fait entrer avec les ouvriers, s'étant glissés à travers un passage fort étroit, ont aboyé à une grande distance. Quel était l'usage de ce souterrain? pourquoi a-t-il été comblé? quand? et par qui? ce sont là des questions difficiles à résoudre. Nous ferons seulement observer qu'une enceinte ronde et des fossés, que nous croyons avoir été ceux de Jestetten, se trouvent placés directement au-dessus de l'ouverture taillée dans le flanc du roc, et qu'il peut avoir existé des relations du château à cette voûte. Toutefois on pourrait aussi lui donner une plus haute antiquité : le champ est vaste pour les conjectures; il serait aussi impossible de les prouver que de les réfuter.

LUTENBACH.

De Soultz matt un chemin, que l'on croirait avoir été planté d'arbres régulièrement disposés, conduit sur les hauteurs qui dominent la vallée de Guebwiller. Sur la droite, les débris d'un vieux couvent, appelé *Schwartz-Thann*, se montrent dans le lointain. On passe ensuite près de la chapelle de Saint-Gengulfe. Ici le calme de la région qu'on vient de quitter fait place à un tableau d'une nature plus animée, les montagnes ont un aspect plus majestueux, les vallées offrent aux regards des habitations plus nombreuses, et dans le lointain la ville de Guebwiller ferme l'entrée de cette gorge riante, qui portait le nom de *Blumenthal* (vallée des fleurs). Bühl est au centre de ce bassin. Un peu plus en avant on aperçoit le château de Hugstein, dont la tour carrée domine la prairie du haut d'une colline boisée, où commence le vignoble qui s'étend vers Guebwiller. Derrière Bühl, après un léger coude formé par la vallée, on voit Lutembach, siège du chapitre de ce nom : c'est un village situé sur la rive gauche de la Lauch, petite rivière qui divisait ses possessions d'avec celles de Murbach. Ce chapitre, quoique dans le diocèse de Bâle, relevait de celui de Strasbourg. C'est à tort que Schœpflin a placé sa fondation à l'année 1137; car son érection remonte au 10.^e siècle. Les moines ont été envoyés vers ce lieu par le fondateur de l'abbaye de Honau. En 1367, Eppon et Werner de

Hadstadt vendirent aux chanoines l'advocatie de leur église et celle des hameaux de Schweighausen, de Linthal et de Hæven. Ces charges étaient des fiefs de la maison de Habsbourg, qui ensuite les avait abandonnées aux Hadstadt en toute propriété.

L'église du chapitre, qui sert aujourd'hui de paroisse, est digne de toute notre attention. Notre planche 24 représente le portail et l'intérieur du péristyle; elle donne une juste idée du genre des colonnes et des arceaux. Les petites colonnes de la grande porte ont des chapiteaux qui sont sculptés en figures bizarres et fantastiques. Dans la nef les colonnes sont cannelées, et elles alternent avec des piliers carrés. Tous les plafonds sont plats. Il faut qu'un incendie ait contraint à des reconstructions: c'est ce qui devient surtout manifeste, quand on examine la croisée, dans laquelle on a assez gauchement imité le style ancien, et le chœur, dont les fenêtres sont à lancettes, et qui extérieurement est garni de contre-forts, et orné à hauteur d'homme d'une série de festons trilobés, tandis que toutes les autres parties de l'édifice sont antiques. La porte latérale du sud présente des figures bizarres. Mais ce qui est surtout remarquable, c'est la chaire: les sculptures en sont fort belles. Le couvercle représente S. Michel foudroyant le diable: d'une main il tient une épée flamboyante; de l'autre, une balance. Le diable soulève l'un des plateaux, et dans l'autre, qui cède à cette impulsion, est un personnage qui prie. Sous le couvercle on voit le S. Esprit, et le pourtour de la chaire est orné des statues des quatre évangélistes, tandis que la rampe figure de belles guirlandes de fleurs. La fenêtre du chœur a jusqu'à moitié de sa hauteur d'assez beaux vitraux peints, et vers le haut un trèfle en verres du même genre. Ainsi il y a deux âges distincts dans l'église de Lutenbach, deux caractères bien prononcés. Pourquoi faut-il que le style lombard et la lancette gothique aient été récemment revêtus d'un ciment rose, couleur qui menace, dit-on, de se répandre sur d'autres édifices religieux du voisinage.

A une lieue de Lutenbach, en suivant les prairies et la rivière qui descend de cette étroite vallée, on trouve les faibles restes du château de Husenburg. C'est là qu'était le siège de la famille de Husen. Ce château et les biens qui en dépendaient, étaient fiefs de Murbach; ils passèrent ensuite aux Schauenburg.

La haute Alsace a deux villages du nom de Lutenbach. Déjà nous avons parlé de celui dont Voltaire fit pendant quelque temps sa demeure. Celui de la vallée de Guebwiller s'honore de souvenirs non moins illustres: Delille est venu cacher sa gloire dans ces sombres forêts, aux jours de trouble et de malheur où le génie et la vertu étaient des crimes. Il demeura long-temps ignoré à Lutenbach; il aimait à s'égarer dans les détours des vallons solitaires qui l'entourent: alors il préparait pour la postérité ses Jardins, son Homme des champs. Ainsi la poésie française doit à nos contrées quelques-uns des ouvrages dont elle a reçu le plus d'éclat, et nos plus beaux sites s'animent à leur tour par le souvenir d'hommes dont la renommée ne cessera jamais de répéter le nom.

MURBACH.

Au sommet d'une haute montagne les ruines d'un vieux château dominant, d'une part, la vallée de Lutembach et, de l'autre, une gorge étroite et boisée, dont les sinuosités conduisent, en s'élevant toujours, jusqu'au Balon, qui semble avoir été posé sur la cime des Vosges, et qui montre à toute l'Alsace son dôme superbe. Ce château fut long-temps la résidence des abbés de Murbach; on le nomme Hohenrupf, et l'on en attribue la construction à Berthold de Steinbronn, qui était abbé en 1260. L'histoire générale n'a point ici de faits à recueillir, les ventes et les actes d'engagement appartiennent plutôt aux archives de quelques maisons, qu'aux annales des nations. Hohenrupf n'est guère connu que pour avoir été engagé à la famille de Stœr au 14.^e et au 15.^e siècle, et ses ruines, au milieu de cette forêt, d'un accès si difficile, sont plutôt ignorées qu'oubliées.

Le Balon, centre commun de plusieurs vallées, a bien plus d'importance dans la nature que ces débris n'en ont dans les récits des siècles passés. Son nom allemand est *Belchen*, *Belch* ou *Belch*; et comme on le voit aussi employé pour désigner d'autres montagnes en Alsace et en Brisgau, telles que le Balon de Giromagny et celui de Badenwiler, on en a conclu que dans les langues germaniques cette dénomination était particulière à ces lieux élevés. Peut-être le nom latin *Belus*, ou *Beleus*, est-il, ainsi que Balon, un simple dérivé de *Belch*; peut-être aussi Belenus, l'Apollon des Celtes, n'est-il venu prendre possession de ce sommet qu'en vertu d'une étymologie, d'un jeu de mots; ou bien la nature même a eu soin de rappeler son culte et celui du soleil, en ce que les jours ici lui voient fournir une plus longue carrière: l'exagération est venue grossir la réalité, et souvent le peuple répète, avec une crédulité au-dessus de toute hésitation, qu'au Balon, vers le solstice d'été, l'aurore commence à poindre en Souabe immédiatement après que le crépuscule s'est éteint dans les ombres qui couvrent la Lorraine.

Il n'est pas surprenant de trouver au point le plus élevé des Vosges l'une des plus belles vues de toute cette chaîne. Sans parler des onze évêchés que l'on prétend y découvrir, on aperçoit au sud les hauteurs du Jura, et par-delà cette ligne avancée, les Alpes et les glaces qui les couvrent de leurs éternels frimas: les contours neigeux de la Jungfrau et du Finster-Aarhorn se dessinent sur un ciel pur et serein. Que les regards quittent ces images lointaines pour errer dans les forêts voisines: un bassin rocailleux s'ouvre sur les flancs de cette pente rapide; il renferme l'onde d'un lac qui paraît dormir sur ces hauteurs, loin de tout mouvement et de toute action; mais, brisant ses limites, il emporta jadis sur son passage les habitations et les arbres, les hommes et les animaux qu'il avait détruits dans sa course. Depuis 1740, époque de ce désastre, ce lac a repris son attitude paisible: il laisse échapper un ruisseau qui suffit à son écoulement, et qui, sous le nom de Lauch, va rejoindre l'Ill à Colmar.

S'il en faut croire les manuscrits de Specklin, rédigés il y a près de trois cents ans, on voyait alors sur le Balon une longue muraille, dont l'épaisseur était de douze pieds. Cet auteur attribue ces restes aux Romains : ses expressions paraissent indiquer un camp plutôt qu'une muraille continue; mais on conçoit difficilement un poste militaire dans ces lieux inaccessibles, qui ne protègent aucun passage, et qui sont loin des affaires sociales. On ne conserve plus dans ces vallées de tradition à ce sujet, ni de souvenir des vestiges de ce camp : Specklin cependant doit être cru sur le fait de l'existence de ces murs antiques; mais, privés des lumières que nous auraiènt fournies la vue du monument, nous ne pouvons nous livrer à aucune conjecture sur son origine ni sur son but.

Murbach est situé dans la gorge étroite et longue que domine le château de Hohenrupf. La seule issue de ce défilé vient aboutir à la vallée de Guebwiller, entre cette ville et Bühl. D'abord ce sont de riantes prairies, sillonnées par le ruisseau qui porte le même nom que l'abbaye : les forêts recouvrent à droite et à gauche les parois des montagnes; bientôt elles se rapprochent, et disputent à la prairie l'étroit espace qui les divise; enfin, les murailles du monastère et de son enclos occupent toute la largeur de ce vallon, et souvent le ruisseau est contraint à prendre pour lit le petit sentier qui sépare la base des montagnes. Quand la verdure s'embellit de l'éclat du jour, quand l'onde retombe en cascades argentées sous les rayons du soleil, et qu'au fond de la forêt le son de la cloche s'est fait entendre; alors, saisi d'une ferveur religieuse, on s'avance vers le vieux monastère; de tous les coteaux voisins on voit descendre des villageois, dont les chants bientôt font retentir d'une harmonie céleste les voûtes du sanctuaire, et dont les accens se répètent au loin dans les bois : on se croirait transporté à ces siècles de l'église primitive, où la nature entière était témoin du zèle des chrétiens successeurs des apôtres, où l'adoration la plus pure cherchait à ses effusions les lieux solitaires. Cette piété des déserts existait encore au siècle où fut fondé Murbach : telle est l'intention manifestée formellement dans la charte de fondation. Mille ans, et plus, des religieux ont habité cette retraite; et quand ils ont habité d'autres demeures, quand un temple plus splendide a enrichi une ville de tout le luxe de l'architecture, l'antique église du vallon a conservé son prestige : ses vieilles tours, ce chœur, seul debout parmi les décombres, et désormais seul asile du pèlerin, ont continué à recevoir les fidèles. Les lévites étaient allés jouir des honneurs du monde et des douceurs d'une civilisation plus sensuelle; mais l'obscurité des forêts, la sainteté de cette retraite et la prière solitaire, n'ont rien perdu de leur puissance sur le cœur des chrétiens, qui de toutes parts se pressent encore vers ces ruines.

Notre planche 25 représente avec beaucoup de précision les restes de Murbach, et laisse apercevoir dans le fond les débris de l'abbaye. La nef de l'église est entièrement démolie : elle sert de cimetière à la commune. Toute description de l'extérieur de l'église serait superflue; on voit en effet les moindres détails sur notre dessin. Les tours étaient placées sur la croisée. Depuis que la nef est détruite,

on a fermé le chœur par une muraille soutenue de contre-forts. Aujourd'hui il semble qu'on veuille ajouter encore à la destruction les ravages du mauvais goût : l'une des deux tours est déjà privée de son antique aspect ; un toit écrasé, sans élévation et sans grâce, en a gâté les proportions ; et l'autre tour, dit-on, va subir les mêmes changemens. A l'intérieur il n'y a rien de bien remarquable : des arceaux surbaissés, des plafonds plats, une chapelle latérale à gauche, tandis que celle de droite est murée ; c'est là tout ce qu'on y voit. Dans le chœur est une tombe, où le fondateur repose : sa statue, renversée et les mains jointes, est sculptée en bois ; et nous allons remonter le cours des âges pour demander à nos annales quelques-uns des faits amassés par le temps depuis que sa cendre est renfermée sous ces voûtes sombres et silencieuses.

De pieux Écossais, dont le chef est appelé Pirminus, vinrent s'établir dans cette vallée, et l'endroit où ils fixèrent leur demeure en retint le nom de *Vivarius peregrinorum*. Ce fut en 726 qu'une charte généreuse concéda pour l'établissement des religieux de vastes domaines. Cette charte, datée de Gondreville, dépeint d'un mot l'état de ces lieux. Les Vosges alors étaient désertes. Voici les expressions dont se sert le roi Thierry IV : *In heremi vasta quæ Vosagus appellatur, in pago alsaciense in loco qui vocatur Vivarius peregrinorum, qui antea appellatus est Muorbach*. Le titre concédé par Eberhard est remarquable par les imprécations qui le terminent : elles sont dirigées contre tous ceux qui porteraient atteinte à la donation, et au besoin contre le donateur lui-même : on appelle sur eux la peine de Dathan et d'Abiron, dévorés vivans par l'enfer ; la damnation de Judas, traître à Jésus ; la fin de Sodome, devenue la proie des flammes ; et, à défaut de tout cela, une amende pécuniaire. Murbach eut donc une immense étendue de territoire, et s'accrut encore par des actes de libéralité qui ajoutèrent à ses richesses. On peut recourir à ce sujet à l'*Alsatia diplomatica* de Schœpflin ; on y verra aussi de nombreux privilèges. Lucerne et son territoire furent joints aux terres de Murbach par Louis, roi de Germanie, en 844. Près d'un siècle plus tard, sept religieux, fuyant devant les Hongrois, qui venaient d'envahir le pays, furent atteints sur le haut d'une montagne dont le revers appartient à la vallée de Saint-Amarin : ils y furent impitoyablement massacrés, et le lieu en retint le nom de *Mordfeld* (champ du meurtre). Murbach cependant se releva de ses désastres ; il reprit une nouvelle splendeur sous l'abbé Bérenger : tous ses privilèges, tous ses droits furent ensuite confirmés par le pape Léon IX et par l'empereur Henri III. En 1139 l'église fut consacrée sous l'abbé Bertolfe. Bientôt une colonie de religieux fut envoyée à Lucerne, et les chanoines de la vallée de Saint-Amarin se soumirent à l'abbé, dont la puissance s'accrut à tel point, qu'en 1260, Berthold de Steinbronn, celui qu'on donne pour fondateur à Hohenrupf, entretenait cinq cents cavaliers montés et équipés. Il est probable que le titre de prince d'Empire et l'immédiateté furent conférés à l'abbé vers ce temps : on ne retrouve plus à cet égard aucune date, et on en est réduit à l'existence du fait. Le 13.^e siècle et ses troubles perpétuels ; l'interrègne et les différends qui partagèrent l'Empire après la mort de

Rodolphe de Habsbourg; enfin, la haute noblesse des abbés, qui se vantaient de compter parmi leurs prédécesseurs Sympert, neveu de Charlemagne; tout cela dut singulièrement favoriser leurs vues ambitieuses, dans un temps où les souverains luttèrent dans toutes les provinces d'Allemagne, où partout il leur fallait des partisans puissans pour combattre leurs compétiteurs. La tradition a recherché plus haut de quoi satisfaire son goût pour le merveilleux : Otton III aurait choisi pour colonnes de l'Empire, quatre princes, quatre comtes, quatre chevaliers, quatre paysans, et l'abbé de Murbach serait entré dans la première de ces catégories. Une pareille assertion, émise au 16.^e siècle par l'auteur d'une chronologie des monastères de l'Allemagne, ne décide point la question : elle ne fait qu'ajouter un peu de merveilleux à l'antiquité. J'ai sous les yeux plusieurs catalogues d'abbés, imprimés dans le courant du siècle dernier : ils n'en disent rien, et la chronologie jointe à l'un d'eux ne nous en apprend pas davantage. Murbach n'avait point conservé Lucerne, non plus que Saint-Amarin : l'une fut échangée contre d'autres possessions avec l'empereur Albert; l'autre fit défection au temps du concile de Bâle, peu avant l'invasion des Armagnacs. Mais l'abbaye répara bientôt ses pertes : celle de Lure, en 1458, élut pour son chef Jean Stœr de Stœrenburg, doyen de Murbach; et, cinquante-cinq ans après, les deux abbayes furent réunies sous George de Masvaux : elles le furent encore en 1555, sous Rodolphe de Stœr, jusqu'à ce qu'enfin le pape Pie IV opéra, en 1560, l'éternelle jonction de l'une et de l'autre. Ne quittons point le 16.^e siècle sans rappeler le plus beau titre de Murbach à l'illustration littéraire. Ce fut, pendant le moyen âge, l'asile d'un historien romain. Le manuscrit de Velleius Paterculus y fut découvert, en 1515, par Beatus Rhenanus, non que les religieux de l'abbaye conservassent pour eux seuls ce précieux dépôt, ils ne le connaissaient pas : ils enlevaient à ce manuscrit tantôt une feuille du commencement, tantôt une feuille de la fin, et même une main ignorante avait tenté d'en faire un palimpseste, en le chargeant d'une écriture nouvelle. Velleius ne dut sa conservation qu'à l'abandon et au mauvais état de ce papier; et, depuis que Beatus Rhenanus l'a fait rentrer dans le domaine général de la science, ce manuscrit s'est perdu à jamais.

L'abbaye eut beaucoup à souffrir des ravages des Suédois. La soumission de l'Alsace à la France apporta aussi quelques modifications à ses privilèges; et, bien que son abbé pendant long-temps ait continué d'assister à la diète, le chapitre ne l'élisait plus directement, il se bornait à présenter trois candidats au roi. Pour être admis à Murbach, il fallait non-seulement seize quartiers de noblesse, mais la réception même était entourée d'un grand appareil : sept chevaliers juraient sur les saints Évangiles que le nouveau religieux avait les qualités requises.

La translation du chapitre à Guebwiller est toute récente, et de peu d'années antérieure à la révolution. L'église, bâtie à l'ouest de la ville, est fort belle sous le rapport de l'architecture. Il est fâcheux que les tours qui devaient s'élever aux deux côtés du portail, n'aient eu d'autre existence que celle que leur donne un projet, dont je dois la communication à M. Deck, notaire à Guebwiller. Le portail est orné

de quatre colonnes. On monte à l'église par plusieurs degrés, et des deux côtés l'étage inférieur est percé de fenêtres à plein cintre au-dessus de l'entablement. Une seconde rangée de colonnes supporte un fronton de forme élégante, et des statues sont placées entre ces colonnes et près de celles qui ornent à cet étage la droite et la gauche de cette façade. Les tours devaient se composer de deux étages, distingués par une galerie, et se terminer en coupole. Enfin, le chœur n'est point tourné vers l'est, comme dans les autres églises. Les branches de la croisée sont arrondies. Des balustrades enveloppent la nef, garnissent les fenêtres et le faité de l'édifice, et règnent aussi sur un bâtiment carré qui s'attache au chœur, où il produit un assez mauvais effet. Nous n'avons pu nous refuser à mettre sous les yeux de nos lecteurs une vue de l'intérieur de cette église : rien de plus beau que ces colonnes à chapiteaux corinthiens, que ces médaillons qui décorent la voûte. Dans la croisée et dans le chœur les colonnes sont engagées et cannelées; de belles guirlandes s'étendent au-dessus de l'entablement, et des corbeaux supportent une riche balustrade. Au point de l'intersection de la croisée il y a une coupole magnifiquement ciselée. Tout cela forme un ensemble d'un aspect magique. Le maître-autel est orné d'une belle sculpture, dont le sujet est l'Assomption de la Vierge. A droite est représentée la mort de S. Louis; à gauche, on voit le martyr de S. Léger. Ce temple si splendide n'a pas pu être achevé par ceux qui l'avaient entrepris. Les princes de Guebwiller n'ont pu jouir de leurs magnifiques demeures, tandis que le Ciel avait accordé dix siècles de durée au monastère élevé par la piété au milieu des bois.

GUEBWILLER.

Selon la chronique de Guebwiller, ce fut en l'an 1124 qu'un homme du Sundgau, nommé Jean Miller, vint avec son fils habiter l'entrée de cette vallée et se fixer dans ce lieu entièrement désert. La version qui a prévalu en fait un tanneur : elle veut qu'une suite de gens de cette profession, issus de ce Jean Miller, ait fait naître le nom de Guebwiller, qui aurait été dans l'origine *Gerberweiler*. Schœpflin a déjà flétri cette fable d'une juste réprobation. Des titres de l'abbaye de Murbach prouvent que ce lieu était connu comme domaine ou ferme dès le 8.^e siècle : il y est parlé de la *villa Gebunvillare*. Guebwiller paraît donc remonter de quelques siècles plus haut que sa chronique manuscrite ne l'indique : elle est l'ouvrage d'un moine dominicain, dont les annotations personnelles paraissent exactes; mais, au lieu de pouvoir être regardée comme une source, elle est plutôt, pour les temps anciens, une réunion de faits entassés sans aucun discernement. Je ne vois pas qu'elle ait été citée par aucun de nos devanciers. Cette même chronique attribue à l'année 1182 la construction de l'église de Saint-Léger; cependant on lit que la consécration de l'église eut lieu dès l'année 1134, en présence d'Adelbert de Habsbourg et de Rodolphe de Lentzbourg. Guebwiller était alors encore une *villa*, un simple domaine, c'est-à-dire, qu'il n'était point encore au rang des villes, qu'il n'avait point encore de murs; et c'est en ce sens qu'il faut entendre les

Haut-Rhin.

Annales de Colmar, qui, sous l'année 1271, parlent du commencement d'une cité. En effet, ce fut pendant les troubles qui précédèrent l'élection de Rodolphe de Habsbourg que Guebwiller vit élever ses murs, ce qui n'empêche pas que cette ville ne puisse avoir existé sous une autre forme, éprouvant dès-lors le besoin d'élever une église comme celle de Saint-Léger. On sait qu'il fallait un temps fort long pour élever les bâtimens religieux; que rarement le même architecte achevait et le chœur, et la nef, et les tours; et, comme rien de miraculeux n'aura fait jaillir du sol la paroisse de Saint-Léger, il semble qu'il faille concéder pour son érection un certain nombre d'années, et remonter de sa consécration à la fin du siècle précédent. On pourrait dire à l'appui de cette opinion que le style décele une époque de transition par l'emploi simultané de l'ogive et du plein cintre, ce qui est surtout remarquable pour le portail, où les ogives des portes latérales paraissent n'avoir été élevées en pointes que pour atteindre à la même hauteur que l'arc principal. Notre planche 28 fera comprendre la vérité de cette observation. Toutefois il y a plusieurs raisons de ne se point laisser entraîner à donner trop d'importance à ce monument dans l'histoire de l'architecture, et il est difficile de croire que nous le voyons tel qu'il fut consacré en présence d'Adelbert de Habsbourg. Partout des ogives très-prononcées l'emportent sur le style byzantin, et rappellent plutôt l'époque indiquée par la chronique qu'un temps antérieur.

La porte de l'église sous le portail est en plein cintre, et composée de plusieurs rangs d'arceaux, reposant sur des colonnes, qui sont au nombre de trois, de telle sorte que celle qui est vers l'intérieur est cannelée, tandis que la seconde est en torsade et la troisième simple : les interstices sont garnis d'ornemens à têtes de clous et de feuillage. Les deux tours de la façade offrent une légère différence, en ce que celle du côté du midi est surmontée de frontons octogones. Sur la croisée s'élève une tour plus forte par sa masse : sa flèche est, comme les deux autres, dépourvue de balustrades; huit frontons ou revètemens en garnissent les huit angles. Nous ne nous arrêterons point ici à décrire l'extérieur de l'église, puisque le dessin parle mieux à l'œil que nous ne pourrions le faire à la pensée : nous recommandons uniquement aux connaisseurs le bel effet des fenêtres et le genre aussi élégant que distingué des modillons qui servent d'ornement. Quant aux arcs-boutans que l'on remarque tant à l'angle du portail qu'à la croisée, ils portent sur le sol même, et ces supports gothiques ont été ajoutés postérieurement à la construction de l'église, ainsi que cela résulte des chiffres IxQxVx3 (1473), qu'on lit sur celui qui est contre le portail. Nous ne dirons plus qu'un mot de la nef. Les bas-côtés y sont doubles : le rang intérieur se compose d'arceaux en ogives surhaussées; le rang extérieur, d'ogives surbaissées. Les arcs qui communiquent de la nef aux bas-côtés sont surhaussés; enfin, ceux de la grande voûte sont aussi en ogives surhaussées, sauf le premier vers le portail, qui est à plein cintre.

La tradition veut que cette église ait été bâtie des ruines d'un château qui se trouvait, dit-on, sur la montagne voisine, et sur laquelle on montre encore le glissoir par lequel on aurait fait descendre les pierres. Le chemin qui conduit au

lieu où était ce château, s'appelle *Castelweg*. En 1336 la foudre frappa la grosse tour de Saint-Léger, en consuma la partie supérieure et toute la boiserie du clocher: elle abattit une partie des cloches et fondit les autres. En commémoration de cet événement on institua une procession annuelle à Murbach. D'autres disent qu'on fit vœu de l'instituer pendant que l'orage durait encore, et que cela le dissipa sur-le-champ. Quoi qu'il en soit, nulle partie essentielle de la tour n'ayant été détruite, on releva ce que la foudre avait consumé; mais ce ne fut pas immédiatement, car on lit sur cette tour le chiffre 1428 comme date de cette réparation.

Tel est l'état de ce monument. Il paraît qu'il fut élevé à raison des accroissemens de la population, et qu'antérieurement le service divin se faisait dans deux chapelles: l'une d'elles était près du château d'Angrætt, qui est aujourd'hui une maison sans fortifications, et que l'on voit à très-peu de distance de la ville, sur le chemin de Bühl. Les possesseurs du château virent avec chagrin se former une ville si près d'eux. La famille de Grætt eut recours aux armes, et, profitant du temps où les murs de la nouvelle cité n'étaient pas achevés, ils renversaient la nuit ce qu'on en avait fait le jour. Les habitans eurent alors recours à Berthold de Steinbronn, abbé de Murbach, qui leur fournit des troupes, détruisit les fortifications d'Angrætt, et en chassa les possesseurs. Guebwiller fut depuis soumis à l'abbaye de Murbach, et par un acte de 1275 cette ville s'engagea à un tribut de 40 marcs d'argent. On ne sait pourquoi, en 1285, l'abbé surprit la ville et s'en empara. Cette mention se trouve dans les annales de Colmar. En 1288 il y eut entre les nobles une querelle si sanglante, que le comte Berthold de Falkenstein, abbé de Murbach, les expulsa tous. Il est superflu de rapporter ici tous les actes qui ont été passés entre Guebwiller et l'abbaye; car ils ont peu d'intérêt. Nous ne ferons pas mention non plus de tous les prodiges consignés dans la chronique, laissant aux crédules lecteurs du dominicain qui l'a rédigée, les poulets à quatre pattes de 1128 et le dragon qui s'échappa du lac du Balon en 1304. Nous citerons plutôt quelques autres faits. La chronique rapporte, sous l'année 1293, une ruse qui réussit parfaitement aux bourgeois: mais on y avance, avec une entière ignorance de l'histoire générale, que les Anglais vinrent cette année en Alsace et prirent Wattwiller; après quoi ils auraient marché sur Guebwiller, et se seraient postés sur une montagne appelée *Schinberg*, afin de mieux observer la ville. Le danger était imminent: on fit parade d'un nombre de guerriers que l'on n'avait pas, et, pour tromper les yeux de l'ennemi, on couvrit d'armures des femmes et des filles. Les Anglais, dit la chronique, furent tellement intimidés de ce qu'ils voyaient, qu'ils prirent la fuite et ne reparurent plus. Mais la véritable invasion d'Anglais, celle qui eut lieu vers la fin du siècle suivant, s'étendit deux fois sur Guebwiller. Au 15.^e siècle, Louis XI, dauphin de France, voulut occuper Guebwiller à son tour. Ayant campé devant la ville, il profita de la nuit pour faire appliquer ses échelles aux remparts. Le bruit de quelques pierres tombées du haut des murs donna l'éveil aux habitans. Une femme se distingua par son courage: elle jetait ça et là de la paille enflammée sur les assaillans; et, poussant de grands cris, elle leur inspira une telle terreur, qu'ils

regagnèrent la montagne à toutes jambes : c'était Brigitte Schikin. Mais la Vierge et S. Valentin s'étaient promenés sur les murs, annonçant hautement qu'ils prenaient les habitans sous leur protection. Les chevaux et les bagages de l'ennemi furent pris dans le camp, où il les avait laissés, et des échelles qu'il avait abandonnées en fuyant, furent déposées dans l'église de Saint-Léger, où l'on en voit encore une, faite de cordes et de bâtons. On ne sait pourquoi Guebwiller ne fut honoré de cette protection surnaturelle ni en 1525, quand des paysans séditieux la contraignirent d'entrer dans leur ligue, ni en 1633, quand les Suédois y vinrent. La ville n'avait pas mieux résisté à l'abbé de Murbach, Walther d'Andlau, qui, peu d'années après la tentative de Louis, dauphin de France, s'y introduisit à la tête de quatre cents chevaux. On croit que les restes d'un camp à triple fossé, que l'on distingue sur la hauteur d'Unterlingenberg, rappellent encore cette tentative du dauphin de France; mais cela n'est pas vraisemblable, vu le peu de séjour de ses Armagnacs.

Il y avait à Guebwiller un couvent de dominicains, fondé en 1294, et un autre de religieuses, qui date de la même année. Il paraît que celui-ci fut connu sous le nom d'*Engelporten* ou de *Porta angelorum*. Au dehors de la ville, vers Soultz, était un château, remplacé aujourd'hui par une maison moderne : il se nommait *Ungerstein*. En dernier lieu il eut pour maîtres les nobles de Kempf, qui furent aussi les successeurs des Grætt dans la propriété du château d'Angrætt, de l'autre côté de la ville; mais plus anciennement Ungerstein avait été le siège d'une famille de ce nom, qui possédait aussi à Bergholtz un castel provenant de la même abbaye, mais qui, sans doute, fut construit par les nobles de Bergholtz. Entre la famille d'Ungerstein et celle de Kempf il y eut des possesseurs intermédiaires, parmi lesquels Rauch de Winada dégagea ce bien de tout lien féodal envers l'abbaye.

La vallée pittoresque qui conduit vers Murbach et Bühl offre, sur une hauteur voisine du chemin, de belles ruines, qui sont celles du château de Hugstein. Un auteur en attribue la construction à Hugues, frère du comte Luitfried, et la fait remonter jusqu'au 9.^e siècle; mais, dans la réalité, Hugues de Rothembourg, abbé de Murbach, le même qui accompagna Frédéric II en Palestine, en fut le fondateur. Ce château servit souvent de résidence aux abbés : l'un d'eux, Rodolphe de Stœr, le prit, en 1542, sur Henri de Jestetten, doyen de l'abbaye; et, depuis, il fut abandonné.

Guebwiller est la patrie de Jérôme, qui, né vers la fin du 15.^e siècle, ajouta le nom de sa ville natale au sien. On lui doit une histoire de S.^{te} Odile et un éloge de l'empereur Charles-Quint, auquel il a joint une description de Strasbourg et de l'Alsace. Dans le même siècle, Jean Creutzer, chanoine à Bâle, y enseigna la théologie, et rédigea un traité sur les hommes célèbres de son ordre. A la fin du siècle suivant, Beatus Papa (Bapst) fit de nombreux voyages en Allemagne; puis il publia des recherches sur les origines des monastères de l'ordre des cîteaux en Suisse, en Souabe, en Bavière et en Franconie.

Guebwiller est aujourd'hui l'une des villes les plus florissantes du département sous le rapport de l'industrie, et l'on cite plus particulièrement les belles fabriques de M. Schlumberger.

BERGHOLTZ, ISENHEIM, BOLLWILLER.

Bergholtz et Bergholtzell sont remarquables, le premier en ce qu'il figure, dès le 9.^e siècle, dans une charte de donation faite par Louis le débonnaire à l'abbaye d'Ébersmunster, le second, par son antique église, qu'une inscription, tracée sur un pilier, dit avoir été consacrée par Léon IX. Il y avait un château à Bergholtz, et, dans les titres de l'abbaye de Murbach, qui datent du 12.^e et du 13.^e siècle, il est souvent parlé d'une famille noble de ce nom; mais il est probable qu'elle s'était éteinte déjà, lorsqu'au milieu du 15.^e siècle ce domaine fut engagé par l'abbé à Conrad d'Ungerstein.

Les villages d'Isenheim, de Merxheim et de Rétersheim composaient une seigneurie que Rodolphe et Godefroi de Habsbourg ont tenue en fief en 1269, et que, vingt-deux ans après, Murbach reprit en échange de Lucerne. La famille de Hausen, que les chartes latines nomment *de Domo*, avait à Isenheim un château dont la possession amena plusieurs démêlés entre cette famille et les ducs d'Autriche. La dernière investiture des Hausen date de 1511. Les Schauenbourg leur succédèrent. Pendant une guerre que ceux-ci firent aux margraves de Bade, ils prirent trois frères de cette illustre maison, et les retinrent dans une étroite captivité. La famille de Morimont, qui remplaça celle de Schauenbourg dans la possession de ce château, l'engagea, en 1559, à Jacques, comte de Fugger; puis encore aux Schauenbourg. Enfin, Isenheim fut donné, par forme de récompense militaire, à Jean de Rosen, colonel du duc de Weimar, dont la femme le fit passer, par un second mariage, au Saxon César de Pflug, lequel eut pour successeur le cardinal Mazarin. Non loin de là est le château d'Ostein, berceau d'une illustre famille, qui, dans le siècle dernier, fut élevée à l'électorat de Mayence.

Déjà compris dans la donation faite par le duc Éberhard à l'abbaye de Murbach, Bollwiller est dans les chartes du 13.^e et du 14.^e siècle qualifié d'*oppidum*. Du reste, il n'est guère connu dans les temps anciens que par une vente faite au chevalier Guillaume de Waldner, en 1376; mais au commencement du siècle suivant il rentra dans les mains de ses anciens maîtres. Ce qui concerne les villages de Feldkirch, Pulversheim, Regisheim et Ungersheim est de trop peu d'intérêt, les mentions des chartes sont trop sèches pour être énumérées. Les annales de Colmar parlent d'un château d'Ungersheim détruit en 1220.

La famille de Bollwiller est assez ancienne pour qu'une tradition ait pu rêver un roi d'Alsace père de S.^{te} Apolline, et le lui donner pour auteur. On a parlé, à l'article *Haut-Kœnigsbourg*, section du Bas-Rhin, de Rodolphe, dernier du nom, qui mourut après avoir transmis tous ses fiefs à Marguerite, sa fille, épouse d'Ernest, comte de Fugger. Au siècle suivant, Louis XIV conféra la seigneurie de Bollwiller au général suédois Renaud de Rosen, dont la fille épousa, en 1660, Conrad de Rosen, qui, devenu maréchal de France, transigea avec les Fugger. En 1739 la baronnie de Bollwiller fut érigée en marquisat; enfin, cette seigneurie

entra dans la famille de Broglie par le mariage de l'héritière des comtes de Rosen avec le prince de Broglie, fils du maréchal de ce nom. Cette terre appartient aujourd'hui à M. le comte Voyer-d'Argenson, que cette dame épousa en secondes noces, en lui apportant tous les biens des comtes de Rosen, que d'abord elle avait fait passer au prince de Broglie. Bollwiller possède l'un des plus utiles établissemens de l'Europe, celui des frères Baumann, dont la pépinière fournit des arbres de prix aux contrées les plus éloignées.

SOULTZ, FREUNDSTEIN, THIERBACH, JUNGHOLTZ.

Soultz a peu de monumens : son église n'est pas fort ancienne, et le vieux château de Bucheneck n'existe plus. Les souvenirs cependant ont survécu aux édifices. Cette petite ville faisait partie du mundat : elle est nommée d'abord dans une donation faite par Louis le débonnaire au monastère d'Ébersmunster. Dès l'année 1254 on trouve réunies pour Soultz les trois dénominations de *villa*, *d'oppidum* et de *munitio*. Il ne paraît donc pas qu'on ait attendu, comme le veut la chronique de Berler, l'irruption des Anglais pour l'entourer de murailles. Dans ce temps, le village d'Alschwiller ayant été détruit, ses habitans vinrent se réfugier sous les murs du château de Bucheneck. La famille dont il tenait son nom paraît s'être éteinte en 1648.

L'église paroissiale a une tournure fort originale : elle jette dans les airs une flèche pointue très-effilée et de forme élégante : la tour dont elle sort est octogone et porte sur la croisée, où elle fait un assez bon effet par sa double galerie et sa double balustrade. Les fenêtres des bas-côtés et de la nef sont à deux lancettes ; elles en ont trois à la croisée. Il y a tout autour de l'édifice des contre-forts massifs et sans arcs-boutans, enfin, dans l'angle du chœur et de la nef, une cage d'escalier ronde. Sous le portail on remarque beaucoup de voussures et de nervures. Ce bâtiment est fait de pierres de couleur rouge et fort voyante : les moellons carrés qui le composent, se présentent en lignes régulières. On rangerait avec raison l'église de Soultz parmi les monumens du style gothique de la seconde époque.

Soultz renfermait une commanderie de l'ordre de Malte, à laquelle ressortissaient celles de Colmar et de Mulhouse. Il y avait aussi un couvent de capucins ; enfin, les hameaux de Wunenheim, de Rheinbachzell et de Hartmannswiller dépendaient de cette ville. La noble famille de Waldner possédait dans le dernier de ces hameaux un château, fief de l'évêque de Bâle : un antique dessin en atteste encore la magnificence et l'étendue : on y voit une triple enceinte, un triple fossé, une multitude de tours et de ponts-levis, enfin une demeure splendide et digne d'être le siège d'une maison aussi illustre dans un temps où elle était au faite de la puissance. Malheureusement il n'en reste absolument rien, et le souvenir de l'existence d'un des plus vastes châteaux de l'Alsace est désormais confié à une feuille de papier.

Ollwiller est à quelque distance au sud de Soultz. Le magnifique édifice qu'on y

voit maintenant a été élevé en 1752, à la place d'un vieux château, qui avait été bâti sur un terrain appartenant à l'ordre de Citeaux, terrain acquis par les Waldner dès l'année 1260. Cette famille en fit hommage à l'évêque de Strasbourg, Walther de Géroldseck. Sans s'égarer dans le récit de tous les tournois auxquels les livres héraldiques font assister les Waldner, on peut dire, avec une certitude entièrement historique, qu'au 13.^e siècle déjà, les mentions qui sont contenues dans les chartes, indiquent pour ces seigneurs une très-ancienne illustration : ils jouent dans les annales de la province un rôle important. Au lieu de se borner à de simples querelles de château à château, ils osent porter leurs armes contre Zurich, pour obtenir raison de la détention de Jean de Habsbourg, leur suzerain : ils rançonnent et conduisent à leur château de Freundstein tous les Zuricois qu'ils rencontrent. Ceux-ci, par représailles, arrêterent les pèlerins de Bâle et de Strasbourg qui se rendaient à *Notre-Dame des Hermites*, ces villes étant alliées des Waldner. Cette guerre dura sept ans, après lesquels Jean de Habsbourg fut relâché. Peu après, les Waldner se battirent contre Strasbourg. Enfin, en 1559, Francfort même offrit satisfaction à Hermann de Waldner, et se servit à cet effet de la médiation de Strasbourg. Ce Hermann jouit de toute la faveur du duc de Bourgogne, et fut nommé par lui landvogt des terres que lui avait cédées l'archiduc. Il eut encore une autre guerre à soutenir : l'évêché prétendait à un trésor trouvé dans ses terres. Sultz, qui appartenait au mundat, surprit Berrwiller et Beroltzwiller, et tenta de s'emparer du château de Wekendal, fief que les Waldner tenaient de l'évêque de Bâle. Après la mort de Hermann, ses fils se mirent à la tête de deux mille hommes, et, marchant contre Rouffach et le château d'Isenburg, ils tentèrent une surprise, qui échoua par la vigilance des habitans; mais la guerre fut encore continuée; elle ne finit qu'en 1490 par un congrès tenu à Colmar, après que les habitans de Sultz eurent brûlé Freundstein : néanmoins le traité fut tout à l'avantage des Waldner. En 1523 un Christophe de Waldner, petit-fils de Hermann, périt en faisant au siège de Rhodes des prodiges de valeur contre les Turcs. Depuis lors les membres de la famille de Waldner n'ont cessé de se distinguer dans les plus éminentes fonctions et dans les grades militaires. Freundstein est le berceau de leur famille. On s'y rend à travers les forêts, en suivant l'espace de deux lieues un sentier qui d'abord longe les prairies de Wunenheim. Insensiblement les montagnes deviennent plus roides; et, pour les gravir, on quitte le ruisseau de la vallée, on s'élève de plus en plus; enfin, après de pénibles efforts, on est sur le point culminant de la chaîne avancée. Là, les regards atteignent tous les sommets du val de Saint-Amarin, de celui de Masvaux, et, par delà ces croupes si variées, le Ballon de Giromagny, tandis qu'à sa droite le spectateur voit, à très-peu de distance du château, le Ballon de Guebwiller : on n'aperçoit rien du fond des vallées; elles ne sont pas assez larges, et l'œil ne se repose que sur les hameaux de Neuhausen, Geishausen, Goldbach, qui sont couchés dans les creux de ces montagnes. Freundstein est sur un rocher escarpé, qui lui-même ressemble à un tertre élevé sur cette crête d'où il domine, au nord, la vallée de Sultz, au sud, celle de Saint-Amarin,

et, vers l'est, la plaine d'Alsace : il est là comme une vedette jetée sur les Vosges, comme un observatoire abandonné. Aujourd'hui il n'y en a plus que de faibles restes : vers la vallée de Saint-Amarin, un mur percé de deux fenêtres : à l'opposite, une entrée et les débris de quelques ouvrages. Le sol appartient encore à la famille de Waldner, qui possède près de là des forêts et une belle métairie. L'on m'a assuré que sur un sommet voisin, que l'on m'a indiqué, la tradition populaire plaçait un château de *Herzfeld* : je n'ai jamais rencontré dans mes lectures de mention qui eût rapport à un château de ce nom. Le domaine direct de Freundstein appartenait pour moitié à l'abbaye de Murbach; l'autre moitié relevait de l'évêché de Strasbourg. Ce vieux manoir ne fut abandonné qu'en 1525, après que les paysans l'eurent dévasté.

Moins aride que les chartes, mais peut-être moins véridique, la tradition a conservé la mémoire d'un fait auquel l'imagination renoncerait plus difficilement que la raison. Épris de la fille du châtelain de Freundstein, un seigneur de Géroldseck avait inutilement demandé sa main : il avait éprouvé la même résistance de la part du père et de la fille. Un jour il imagine d'arriver par la contrainte au but qu'il se propose : il marche avec ses vassaux, et le siège de Freundstein est poussé vigoureusement. Après une opiniâtre et vaine résistance, il fallut enfin céder; car les portes, brisées par les machines de guerre, ne protégeaient plus le maître du fort. Dans cette extrémité, il fait hisser sur ses formidables remparts le cheval qui lui servait au combat; et, prenant sa fille en croupe, il pique des deux, et s'élanche sur les assiégés, qui peuvent à peine reconnaître les membres sanglans et déchirés des victimes de cet acte d'héroïsme et de désespoir.

Il y a derrière Soultz un petit vallon sauvage et retiré, où se trouvait le village de Jungholtz et le château du même nom : il a appartenu successivement aux Jungholtz, aux comtes de la Petite-Pierre et aux évêques; puis il fut conféré en fief aux Rottersdorf, aux Bock de Stauffenberg; et, vers la fin du 15.^e siècle, l'évêque en investit en même temps George de Stauffenberg, René de Schauenbourg et Jean de Morimont. Dans ce diplôme, qui est de 1471, il y a cette singularité que Jungholtz est qualifié de *Städtlein* (petite ville). La protection de l'empereur Maximilien fit bientôt les Schauenbourg seuls possesseurs de ce fief. Originaire de l'Ortenau, cette illustre famille vint en Alsace au 15.^e siècle. L'un de ses membres, Thibaut, recueillit toute la succession des nobles de Hadstadt. Annibal de Schauenbourg joua un rôle fort marquant dans la guerre de trente ans : il fut créé comte et enrichi des terres de Stauffenberg, en Brisgau.

Il y a dans le même vallon un pèlerinage très-fréquenté : c'est celui de Thierbach, dont la situation au milieu des bois et des prairies a quelque chose de délicieux. Il appartenait à l'ordre de Cluni, et, selon l'usage, se composait d'un établissement de religieux et d'un couvent de femmes. Le premier survécut à l'autre : aujourd'hui ils ont disparu tous deux; cependant les processions de Soultz et celles de Rouffach continuent leurs visites solennelles à Thierbach. Les bâtimens étaient du 12.^e siècle; mais, en 1710, tout a été reconstruit, et l'architecte n'a pas

plus de leçons à y puiser que l'antiquaire. Il y a aussi, non loin de Thierbach, un retranchement en terre sur un tertre carré : il est entouré d'un fossé, et revêtu de gazon. On ne saurait décider si ce fut au sujet de la guerre des paysans, de celle des Suédois ou de celle de Turenne que fut construit cet ouvrage. Toutefois il y a beaucoup de probabilité pour la guerre des paysans, qui, en 1525, se porta de ce côté, et par suite de laquelle le château de Freundstein fut de nouveau ravagé.

Avant de quitter les environs de Sultz, nous accorderons un souvenir à un savant dont la perte récente est encore un sujet de regret pour tous les amis de l'humanité. Le docteur François Méglin, mort à Colmar, le 13 Mars 1825, était né à Sultz. Non-seulement il était habile médecin, il était encore utile écrivain. Outre les bons ouvrages qui sont relatifs à sa profession, il a laissé des notices sur l'histoire de Sultz et sur les eaux thermales de Sultzmat.

WATTWILLER, HERRENFLUCH, HIRTZENSTEIN, UFHOLTZ, CERNAY.

En suivant la vieille route, depuis Sultz, le long des Vosges, Wattwiller, dépendance de l'abbaye de Murbach, est le premier bourg de quelque importance que le voyageur trouve dans l'arrondissement de Belfort : il formait avec le village d'Ufholtz et avec les châteaux de Herrenfluch et de Hirtzenstein une advocatie spéciale. Wattwiller avait été enlevé à Murbach et donné à Bâle par Henri II : son successeur, Conrad II, rétablit les choses en leur premier état. Les querelles qui en naquirent ne furent terminées qu'en 1195, par un arrangement qui laissa les revenus à l'évêque, à condition qu'il reconnût en avoir reçu l'investiture de l'abbé. Les annales de Colmar, sous l'année 1291, parlent de la construction des châteaux de Wattwiller et Zillisheim ; et Schœpflin pense que cette mention, en ce qui concerne Wattwiller, doit s'appliquer à la ville, à l'*oppidum*, attendu qu'il n'y a plus de vestige de château ; toutefois, s'il en faut croire un diplôme de Murbach, l'*oppidum* de Wattwiller serait plus ancien, puisqu'il aurait été construit, ainsi que les murailles de Guebwiller, par l'abbé de Murbach, Berthold, mort dès l'année 1235. Il est facile de tout concilier ; car au-dessous de la ville, et sur le premier tertre de la chaîne des Vosges, on montre encore la place d'un château, que les habitans nomment *Hagenbach*, et qui n'est autre, sans doute, que celui dont Schœpflin a voulu faire l'*oppidum*, en sorte qu'il y a lieu de penser que les annales de Colmar ont eu raison de parler d'un château de Wattwiller. Il est possible que le nom de *Hagenbach* lui soit venu du gouverneur du duc de Bourgogne. Quoi qu'il en soit, ce n'est pas celui que les chartes désignent communément sous ce nom. Wattwiller eut au 14.^e et au 15.^e siècle beaucoup à souffrir de la part des Anglais et des Armagnacs. Ce ne fut point cependant le plus grand de ses malheurs. En 1478, forcés de se lier par serment aux Suisses, qui avaient occupé leur ville, les citoyens de Wattwiller devinrent odieux aux Autrichiens, dont l'avocat provincial, Thuringus de Halwyl, vint les attaquer avec huit cents

soldats, prit la place, et emmena captifs à Ensisheim tous les habitans qui y étaient : le prévôt et les magistrats furent enfermés dans le château de Jungholtz; les citoyens et les magistrats eux-mêmes ne purent recouvrer leur liberté qu'à prix d'argent. Une défaite des paysans par l'abbé de Murbach, en 1525; une défaite des impériaux par les Suédois, en 1634, ont enrichi ce lieu de souvenirs historiques. Le marquis de Bassompierre, général des troupes de Lorraine, se trouvait au nombre des prisonniers faits par les Suédois.

A Ufholtz les comtes de Ferrette exerçaient sur les hommes qui leur appartenaient une advocatie spéciale, indépendante de celle de Murbach. Ce n'est point ici le lieu de rapporter les diverses contestations nées d'engagemens et de collations de fiefs entre les Ferrette, Murbach, les Habsbourg et leurs sous-feudataires de Horbourg, qui, malgré l'abbé, créèrent encore des arrières-sous-feudataires.

On connaît l'origine du château de Herrenfluch, dont les ruines s'élèvent sur la première ligne des Vosges, à la gauche de Wattwiller : ces ruines sont encore assez apparentes. Jean de Saint-Amarin, surnommé *Nordwind*, bâtit ce château avec le consentement de l'abbé Conrad, qui, en 1312, l'investit de la montagne. Ulric de Ferrette lui donna, en la même année, une investiture de cette même montagne, avec réserve de retour à l'abbaye en cas de décès sans enfans. Dans le cours de ce siècle il est encore fait mention d'un Hermelin et d'un Burcard investis par l'abbé : après cela on n'en parle plus. Quant à Hirtzenstein, qui est à droite, sur une autre croupe, un peu moins élevée que celle de Herrenfluch, l'abbé Berthold le fit bâtir vers 1245. Du moins il est illustré par un fait historique. En 1478, un jour que le commandant du fort, Lutold de Berenfels, était absent, les Suisses le surprirent et y mirent le feu. Engagé par l'abbé à la famille de Wattwiller, il rentra, en 1530, en la possession de Murbach, qui le conféra ensuite en fief aux Landenberg. On voit qu'en général il y a peu de souvenirs de ces châteaux de Wattwiller, et que le paysage en est plus orné que l'histoire.

Cernay (en allemand *Sennheim*) se trouve cité pour la première fois dans un titre de l'abbaye de Lucelle de 1147; puis, sous le nom de *Senhen*, dans les annales de Colmar pour l'an 1270. Ce bourg faisait partie du comté de Ferrette, et passa avec lui à la maison d'Autriche, qui ne l'aliéna jamais. Louis XIII le conféra en fief au maréchal de Schœnbeck, d'où il advint, par les femmes, d'abord aux Reinach, puis aux Gohr et aux Klebsattel. On voit à Cernay les fabriques d'indiennes de MM. Zürcher, Witz, Lehr, Dolfuss; les filatures et les tissages de MM. Perenot, Sandoz, Baudry; les ateliers de MM. Risler et Dixon; enfin, la papeterie de M. OEhl, qui sont des établissemens dont la prospérité contribue beaucoup à celle du département.

Une route romaine traversait autrefois la plaine de Cernay : c'est celle d'*Epa-mandodurum* (Mandeure) à *Mons Brisiacus* (le vieux Brisach). On en a remarqué les restes entre Wittolsheim et Schweighausen, village dont une branche de la famille de Waldner a pris le nom, à raison de ce qu'en 1572 l'archiduc Ferdinand lui en conféra la seigneurie.

THANN, CHATEAU D'ENGELBOURG.

En sortant de Cernay on aperçoit une vaste plaine de cailloux et de sables. Le vulgaire la nomme *Ochsenfeld* (champ des bœufs), à cause d'un antique marché. Mais l'histoire a droit d'y chercher des souvenirs moins stériles : elle s'échappe des entraves et de la sécheresse des chartes pour nous retracer le souvenir d'un grand événement. Nous avons déjà dit, dans notre introduction, que le *champ du mensonge* a été signalé par la trahison des fils de Lothaire, qualifié par quelques historiens de *campus rubeus*, et qu'on le retrouvait ici sous les noms de *Rothbach*, *Rothenburg*, *Rothlend*. Le nom de *Lugner* (le menteur) est resté jusqu'à nos jours à un canton de cette plaine : d'ailleurs toutes les indications géographiques conviennent à cette détermination du lieu, et l'on pourrait, au consentement général, ajouter une certaine tradition dont l'esprit du peuple est frappé sans aucun rapport direct à un fait précis. La crédulité répète qu'il y a sous cette plaine des armées endormies dans de vastes cavités : un jour un homme s'égara dans ces profondeurs ; alors un soldat interrompit son sommeil, et prédit le moment terrible où le charme cesserait. Ce conte populaire ne se rattache pas plus à un temps qu'à un autre : mais la superstition a pu s'emparer de ce que la mémoire oubliait ; et, comme les batailles des siècles plus récents vivent encore dans la tradition, il faut peut-être chercher l'origine de cette fable dans les temps qu'elle n'atteint plus.

La stérilité de l'*Ochsenfeld* est presque vaincue aujourd'hui par les excellentes irrigations de M. Heilmann, qui déjà en a converti une grande partie en prairies. Aussi l'œil n'a-t-il plus rien qui l'attriste quand il se repose sur les contours gracieux des montagnes qui environnent Thann, et qui s'arrondissent en amphithéâtre dans le fond du tableau. La flèche élégante de son église apparaît au-devant de la vallée, fermée par la ville. A ses côtés s'échappe la Thur, dont les eaux, suivant la chaîne septentrionale, embellissent encore ce charmant paysage que représente notre planche 29.^e

Avant d'arriver à Thann, il convient d'entretenir nos lecteurs du vieux Thann, qui le précède aussi dans l'ordre des temps ; car il en est question, dès le 11.^e siècle, dans la charte de fondation du monastère d'Eschau. Il paraît que la cure de ce village dépendait au 13.^e siècle de l'abbaye de Vogelbach, dans la vallée de Saint-Amarin. L'église est du commencement du 15.^e siècle, et probablement les dévastations des Anglais obligèrent à la rebâtir : elle ne fut achevée qu'en 1455, et le chœur ne le fut même qu'à une époque voisine de l'année 1516, qui est celle où l'on posa dans l'église le beau tombeau du Christ, que notre planche 33.^e fait voir dans tous ses détails. On lit dans la chronique la mention d'une année où le chœur fut peint en jaune : on pourra y ajouter désormais qu'en 1826 ce beau tombeau du Christ a été honoré de la même distinction, et que, grâce au bon goût du 19.^e siècle, les anges dans ce chef-d'œuvre du 15.^e, et les gardes du Christ, sont habillés de couleur chocolat.

Le merveilleux entoure la naissance de Thann. S. Thiébaud, évêque d'Eugubine,

en Ombrie, meurt sans pouvoir payer un fidèle serviteur, dont les gages avaient servi à soulager les pauvres, auxquels le prélat prodiguait toutes ses richesses. Inquiet de l'avenir, et voyant son maître mourir, ce serviteur réclame son salaire. Pour toute réponse l'évêque lui recommande de prendre après sa mort l'anneau d'or qu'il porte au pouce, puis il rend le dernier soupir. Le serviteur obéit; mais le pouce du saint homme suit l'anneau qu'il veut enlever. C'était visiblement un don de Dieu : aussi le pieux légataire de ce trésor se met-il en chemin pour regagner sa patrie; et, renfermant sa relique dans la pomme de sa canne, il traverse l'Italie, il franchit les Alpes. En Juin 1161, il passait au vieux Thann, et déjà s'enfonçait dans les forêts de la vallée; car alors les noirs sapins qui couvrent les hautes régions des Vosges s'étendaient aussi sur le lieu où l'on voit aujourd'hui Thann. La chaleur cependant amène le sommeil : le bâton du pèlerin repose appuyé contre un arbre; mais, oh prodige! quand le moment de poursuivre sa route est venu, il ne se laisse point enlever; les efforts sont inutiles : les habitans, accourus de toutes parts, ne peuvent rien changer à cette opiniâtre résistance. Cependant l'ordre du Ciel se manifeste. Du haut de son château d'Engelbourg le seigneur de Ferrette voit parmi les ombres de la nuit trois flammes s'élaner de la cime du sapin contre lequel est appuyé le bâton mystérieux. Au point du jour il y vient avec toute sa suite : on écoute le récit du pèlerin, on s'agenouille, on prie. Dès-lors plus d'obstacles : les reliques paraissent à la vue des nombreux assistans; on construit une chapelle à S. Thiébaut, et le pèlerin est reçu dans le château d'Engelbourg.

Ces détails sont extraits d'une vie de S. Thiébaut, dont l'auteur, habitant de Thann, vivait en 1628 : de là ils ont passé avec beaucoup d'amplifications et d'exclamations dans la petite chronique qui est l'ouvrage d'un franciscain de cette ville. Cette chronique, quoiqu'imprimée en 1766, est devenue fort rare. Aujourd'hui le souvenir de l'origine de Thann est perpétué par une cérémonie publique assez bizarre. Le jour de la fête patronale une procession fait trois fois le tour de la ville; puis, le soir, le curé et les fonctionnaires publics sortent de l'église à la tête d'un cortège qui porte des cierges et trois troncs d'arbres, figurés avec des lattes : on a soin de les remplir de copeaux de menuisier et de matières combustibles, auxquelles on met le feu. Ces troncs représentent les trois flammes aperçues par le comte de Ferrette au haut du sapin miraculeux. Le peuple se précipite à la suite de ceux qui les portent, et chacun cherche à s'emparer d'un brandon; car le tout a été béni par le curé, et dès-lors l'infusion de ces brandons dans un vase d'eau guérit toute sorte de maux : mais ce qu'il y a de plus bizarre encore, c'est que, pour tempérer l'ardeur de ceux qui se disputent ces matières enflammées, des pompes dirigent sur la foule des colonnes d'eau, qui excitent la risée de tous les spectateurs.

Si nous quittons le merveilleux pour des choses plus positives, il ne faudra pas non plus nous arrêter à l'opinion des géographes qui cherchent ici le *Diatannium* de Ptolémée. Schœpflin a déjà fait voir que cette erreur est due à une mauvaise leçon de l'édition de Strasbourg.

En 1314 on comptait trois cents citoyens à Thann. Dix ans après, cette petite ville passa avec les autres possessions des Ferrette à la maison d'Autriche, par le mariage de Jeanne, qui, à défaut d'héritiers mâles, apporta les biens de sa famille à Albert II, fils de l'empereur Albert. En 1360 les murailles, la porte inférieure et la porte supérieure furent commencées; on s'occupa de l'alignement des rues, et on flanqua la ville de tours. Vingt-sept ans après on étendit l'enceinte au faubourg de Saint-Jacques; enfin, en 1411, la partie de la ville et l'entrée que représente notre planche 32.^e reçurent leur complément; toutefois l'église ne fut achevée que plus tard.

Ce fut au milieu du 15.^e siècle qu'une décision du concile de Bâle transféra dans Thann le chapitre de Saint-Amarin, qui avait beaucoup souffert, en 1376, de l'incursion des Anglais, et qui était exposé journellement à toute sorte de maux.

C'est ici le lieu de placer quelques détails architectoniques sur l'église, que l'on a souvent comparée à la cathédrale de Strasbourg, sans qu'on puisse trop dire pourquoi; car il n'y a d'autre raison de rapprochement que celle qui résulterait de ce que l'on peut accorder à ce monument la seconde place parmi les églises de l'Alsace. Du reste, si l'on en excepte l'avantage d'avoir une flèche élancée et élégante, rien, absolument rien, ne rappelle la cathédrale. D'abord l'église de Thann est fort petite, si on la veut juger sous le rapport des proportions; en second lieu, elle est sans aucun mérite dans l'intérieur, et n'a pour elle que la tour, le côté septentrional de la nef, le portail latéral et le portail principal, qui offre peut-être moins de beautés, mais qui est digne d'attention. Quant au côté méridional, il est laid, encombré d'édifices et d'appendices de mauvais goût.

Le portail principal offre une disparate qui existe dans beaucoup d'autres: c'est que l'un des contre-forts, celui de droite, est plus haut, plus gros que l'autre, et reçoit à côté de lui une cage d'escalier qui n'a pas d'équivalent à l'opposite; c'est qu'il n'y a nulle proportion entre les fenêtres, l'une étant petite et large, l'autre étroite, élancée. Quant à la porte elle-même, elle est d'un fort bel effet: elle est entourée d'une triple rangée de figurines, posant sur des consoles en saillie, et s'attachant aux voussures de ses faces rentrantes. Au sommet, la corniche est surmontée d'une statue qui représente le Père éternel au milieu de saints personnages. Derrière ce groupe de statues s'ouvre une fenêtre cintrée. Dans l'espace compris entre les voussures, il y a cinq rangs de bas-reliefs posant sur des parallèles horizontales: on prétend y voir le calendrier tout entier avec ses fêtes et ses saints. Au-dessous de ce tympan la grande porte se subdivise encore en deux plus petites, également en ogives, et dont les voussures sont ornées de sujets de la Passion. Enfin, sur le trumeau, qui divise ces deux portes, il y a une image de la Vierge. De ce côté l'édifice est surmonté d'un clocheton consistant en quatre colonnes, au-dessus desquelles s'élève une flèche garnie de crochets.

Le portail, le chœur et la nef sont environnés de balustrades. Il est inutile de fournir aucuns détails sur le portail septentrional, que le dessin représente dans toutes ses parties; mais il convient de parler du surplus de la nef. Les bas-côtés

offrent des fenêtres qui paraissent appartenir à la dernière époque du gothique, tandis que celles de la nef elle-même, celles de l'étage supérieur sont au moins de la seconde. Extérieurement au chœur il y a des saints posés sur de petits contre-forts, adossés aux grands. On remarque aussi divers monstres ou gargouilles qui débarrassent la galerie supérieure des eaux pluviales.

Il nous reste à parler de la tour : elle a, tant à l'est qu'au nord, de fausses arcades terminées en trèfle; ornement ciselé en pierre, qui sied très-bien à ce monument et lui donne beaucoup de grâce. Associées trois à trois, les lancettes du premier étage composent une belle fenêtre à rosace, tandis qu'au second les fenêtres sous la balustrade sont toutes cintrées. Après cette première galerie la tour devient octogone, et sur la seconde galerie on voit reposer enfin cette flèche élégamment ciselée, dont les crochets et la transparence font au loin un si bel effet, et qui est taillée à jour comme celle de Fribourg. Les cages d'escalier sont fort belles, mais n'arrivent que jusqu'à la naissance de la flèche, et ne s'attachent point à ses arêtes : on n'y monte point comme on arrive au haut de celle de Strasbourg.

Une inscription fait foi de la position de la première pierre du beau monument qui orne la ville de Thann. Ce fut, dit-elle, le 25 Mars 1430. Toutefois la chronique et le style même de ce monument prouvent qu'il ne faudrait pas donner à cette inscription un sens trop absolu. La première parle d'un plan conçu, dès l'année 1275, par Erwin de Steinbach, architecte de l'église de Strasbourg, qui, selon cette chronique, eut part aussi à l'érection de celle de Fribourg. Les marchés furent dès-lors préparés pour l'achat et le transport des matériaux; et, quoiqu'il s'écoulât encore bien des années avant qu'il fût rien fait, l'exécution paraît être restée fidèle au genre adopté par le plan, qui n'est pas celui du 15.^e siècle, mais qui rappelle dans certaines parties la plus belle époque du style gothique. On parle, sous l'année 1341, d'une construction sur l'emplacement des anciennes chapelles, et, trois ans après, des fondations du chœur et de la tour; enfin, d'une consécration en 1346. Il est évident cependant que lors de cette consécration il n'existait encore ni tour ni chœur, puisque ce ne fut que cinq ans après qu'on en jeta les fondations. D'après la chronique, la nef, qui avait succédé aux chapelles, fut elle-même démolie; de sorte que l'inscription de 1430 s'appliquerait à une reconstruction achevée seulement en 1446, et lors de laquelle peut-être le portail principal resta tel qu'il était. La tour et le chœur se sont élevés peu à peu. On rapporte comme un fait bien singulier qu'en 1431 le vin était tellement abondant en Alsace, qu'on l'employait au lieu d'eau dans le ciment des bâtimens : il en entra, dit la chronique, une assez grande quantité dans les murailles de l'église.

Les changemens faits à la nef amenèrent l'achèvement de la tour. En 1450 on l'éleva à la seconde galerie; enfin, en 1506, on commença à tailler l'élégante flèche octogone qui termine l'édifice. Ses crochets, sa forme élancée, sont d'un effet admirable. Il vaut mieux montrer que décrire, et tout ce que nous pourrions prodiguer de termes techniques d'architecture n'en dirait pas autant à nos lecteurs que la vue de nos planches 30.^e et 31.^e Le style à lancettes pour les fenêtres, les arcs-boutans,

les contre-forts, les clochetons qui surmontent le portail, sont apparemment conformes au plan d'Erwin. Les balustrades mêmes, quoiqu'elles semblent indiquer le goût d'une autre époque, pourraient s'y rapporter. Quant au portail septentrional, les accolades qui le décorent sont d'un style postérieur à l'époque où vivait Erwin; cependant on le trouve employé dans une partie haute de la tour de Strasbourg construite vers 1365 : mais, comme l'opinion générale ne concède l'usage des accolades que plus tard, il sera plus convenable de supposer que le portail représenté sur notre planche 32.^e a été exécuté au temps de la reconstruction. L'inscription de la tour annonce que la flèche octogone a été posée en 1516, le comte Sigismond de Lupfen étant avocat de la seigneurie, et qu'elle est l'ouvrage de Remi Walch.

Thann avait ses monnaies, dont l'empreinte était un sapin, et dont le revers portait les armes de la maison d'Autriche. Lorsque le farouche Pierre de Hagenbach gouvernait la haute Alsace, il fit plus particulièrement peser sur Thann ses cruautés et ses exactions : il fit mettre à mort quatre citoyens qui étaient venus lui faire d'humbles représentations sur un impôt exorbitant; puis, en 1474, il choisit cette ville pour y célébrer ses noces avec la comtesse de Thengen. Cette singulière solennité dura huit jours, pendant lesquels il prétendait que chacun, noble ou roturier, clerc ou laïque, lui vint faire des présents. L'empereur Maximilien promit à la ville de Thann que jamais elle ne serait aliénée ni engagée.

Il est dans la chronique un fait qu'on ne saurait rapporter sans horreur. De 1572 à 1620 on ne cessa de brûler des sorcières : cent cinquante-deux personnes périrent ainsi victimes de ces atroces accusations, après avoir été forcées par la torture à confesser un crime impossible : on remarque qu'il n'y en eut que huit du sexe masculin. Le fanatique franciscain auteur de cette chronique leur reproche d'avoir péri sans remords; et cependant, dit-il, ces sorcières étaient contraintes d'avouer le mal qu'elles avaient fait aux hommes, aux animaux, aux vignes, aux blés, et l'influence que leur art diabolique leur donnait sur la pluie, sur le tonnerre et la grêle. L'Alsace, le Brisgau et la Souabe virent condamner plus de huit cents personnes. *Les sorcières*, dit le franciscain, *renaissaient en quelque sorte de leurs cendres; mais ces justes exemples ont mis fin à ces désordres; depuis 1620 on n'en entend plus parler.* Il est bon de rappeler ici que la chronique de Thann a été écrite il y a tout juste soixante ans; et quand on voit un prêtre imprimer de pareilles atrocités au milieu d'un siècle éclairé, quand on réfléchit que le peuple est encore possédé des mêmes superstitions, on ne peut s'empêcher de frémir. Le froid de 1608 ayant perdu toutes les vignes, les sorcières en furent accusées. Une sage-femme avoua dans les tourmens que ce malheur était l'œuvre de sa magie.

Les guerres des Suédois influèrent aussi sur la destinée de Thann. Il y a sans doute de l'exagération dans la chronique lorsqu'elle affirme que pendant douze ans on ne fit ni récolte ni vendange. La ville se rendit en 1632, le 30 Décembre. Reprise par les impériaux six mois après, elle retomba de nouveau au pouvoir des Suédois, en 1634, après une grande victoire remportée par ceux-ci dans l'*Ochsenfeld*. Il y eut encore une nouvelle bataille favorable aux Suédois l'année suivante.

Ces événemens amenèrent de telles calamités, qu'une pièce de vigne se vendait avec la vendange pour un pain, et que, s'il en faut croire la chronique, l'on mangeait ses propres enfans, et même des cadavres en décomposition. En 1639 Thann fut encore bombardé, et se rendit avec son château au bout de dix jours.

Le sieur de Grun, tenant la place pour le comte d'Harcourt, soutint un siège contre Castelnaud, que le maréchal de la Ferté avait envoyé, et qui prit d'assaut le faubourg. Bientôt une suspension d'armes, jointe aux ordres du comte d'Harcourt de livrer la place aux troupes du roi, sauva Thann des excès auxquels les troubles de la minorité de Louis XIV avaient exposé beaucoup de places et de villes. Cependant le maréchal de la Ferté, ayant conçu quelque mécontentement particulier, fit livrer le combat : Castelnaud y fut grièvement blessé, et Grun, gouverneur de la place, fut fait prisonnier. Peu d'années après cet événement, Thann fut donné au cardinal Mazarin avec Belfort, Ferrette, Delle et Altkirch.

En 1674 les impériaux vinrent occuper Thann et le château d'Engelbourg; mais les victoires de Turenne en délivrèrent bientôt le pays. Ce château fut alors démantelé. L'explosion de la poudre produisit le singulier effet de renverser la tour sans la briser : elle offre au loin l'aspect le plus bizarre : on croirait voir une grande roue prête à se précipiter sur le penchant de la colline; mais elle demeure immobile parmi les débris de ce fort. Il est impossible de remonter à la date de la construction d'Engelbourg. La première fois qu'il en est question, c'est pour un abandon que Henri, roi des Romains, fils de Frédéric II, fait à l'évêque de Strasbourg, Bertold, de tous les droits qu'il a *in castro de Tanno novo vel antiquo*. Cet acte est de 1234; et si dès-lors il y avait un château qu'on pût qualifier d'*antique*, cela nous conduit à supposer une origine fort reculée. A cette époque les seigneurs de Ferrette étaient en possession de Thann; aussi Schœpflin pense-t-il que les droits du roi des Romains venaient du bannissement de Louis le parricide. Nous parlerons de cet événement à l'article *Ferrette*. Ulric, successeur de Louis, transigea avec l'évêque, tant sur ce différend que sur la succession des comtes de Dagsbourg; et en 1231 il reçut l'investiture de ses domaines et des châteaux de Hohenack et de Winecke. Après l'extinction des Ferrette, Engelbourg a constamment suivi le même sort que la ville.

Thann a produit quatre écrivains, dont les ouvrages ne seront pas accusés des progrès des lumières. L'un s'appelait Thiébaud Hylweg, et fut abbé de Lucelles; mort en 1535, il laissa des annales de son administration de 1495 à 1532. Le second, Jean-André Schenk, qui vécut environ un siècle après, amplifia et délaya tout ce que la tradition rapportait du fondateur S. Thiébaud. Un moine, nommé Malachias Tschambser, a rédigé des annales des frères mineurs. Enfin, le franciscain auteur de la chronique était digne de renforcer le catalogue de tels historiens.

Thann a acquis une importance manufacturière : on cite surtout la filature de M. André Kœchlin et la fabrique de produits chimiques de MM. Kestner.

SAINT-AMARIN, WILDENSTEIN.

La vallée de Saint-Amarin s'ouvre derrière Thann, qui en occupe l'entrée. D'abord les montagnes paraissent peu élevées : leurs pentes boisées sont assez rapprochées de la route ; mais bientôt elles s'arrondissent et se rehaussent, en laissant entre elles un plus vaste bassin. Enfin, la vue remonte de collines en collines jusqu'au sommet du Balon, tandis qu'à la gauche une chaîne dont les contours ne sont pas moins variés, sépare le canton de Masvaux et le cours de la Doller du pays de Saint-Amarin, qui est arrosé par la Thur. Des deux côtés de la rivière, des vallons reçoivent, au milieu de leurs pâturages, les hameaux de Mitzach, de Mollau, de Ranbach et d'autres encore, et les hauteurs du nord portent les habitations de Neuhausen, de Goldbach et de Geishausen. La vallée de Saint-Amarin a dans le voisinage de ce bourg un caractère tout particulier : elle offre, comme celle de Munster, le riant tableau de prairies émaillées de fleurs ; mais ses coteaux sont moins boisés, ils sont pour la plupart cultivés : on dirait que l'agriculture est sortie de ses bornes comme on voit s'échapper de leurs bords les eaux d'un lac quand une masse étrangère vient les comprimer et remplir leur lit. L'industrie s'est emparée du fond de la vallée de Saint-Amarin. Le Wässerling, palais magnifique, y étale sa vaste façade. De la terrasse de ce château l'œil suit la vallée, et se repose à droite sur un monticule en bosse de dromadaire qui semble fermer la vallée près de Felleringen ; à gauche on voit la grande route passer le pont d'Orbey, puis se recourber dans la petite vallée pour gagner, sur l'autre versant des Vosges, Saint-Maurice et la Lorraine. C'est autour de ce bassin si riant que les montagnes, au lieu des bois qui les tapissent ailleurs, ont reçu du travail de l'homme les bandes de culture qu'on ne voit ordinairement que dans les champs de la plaine. La coupe des montagnes elle-même a quelque chose de moins pittoresque que le dessin des sommets de la vallée de Munster ; et si celle de Saint-Amarin est généralement plus riche, si le fond peut le lui disputer en tableaux gracieux, du moins rien ici ne m'a paru surpasser la vue délicieuse dont on jouit du haut du Mœnchberg, rien surtout n'égale le contraste des noires forêts et des images gracieuses qu'elles emprisonnent au milieu des croupes bizarres et sévères dont elles garnissent les contours.

Le petit bourg de Saint-Amarin existait dès le 13.^e siècle : il en est question alors dans une charte de l'abbaye de Murbach, laquelle possédait toute cette vallée en vertu d'une donation de Charlemagne, dont le titre s'est perdu. Sous les Mérovingiens elle avait eu ses maîtres particuliers, avec l'approbation desquels S. Amarin s'établit dans un lieu appelé *Doroangus*, *Daroangus*, *Claroangus* ou *Cloarangus*, et que l'on croit être le lieu où est aujourd'hui la ville. Comme Wattwiller, la vallée de Saint-Amarin fut inféodée par les abbés aux Habsbourg, et cédée en sous-fief par ceux-ci aux Horbourg, et, comme ce bourg, elle fut résignée entre les mains de l'abbé. Nous avons vu à l'article *Thann*, que ce fut de Vogelbach, annexe de Saint-Amarin, que le concile de Bâle transféra dans ses murs le chapitre de Saint-Thiébaud. Du haut d'une colline qui domine la ville, on voit

Haut-Rhin.

22

encore les restes du vieux château de Friedburg, dont la tour existait au temps de Schœpflin, et se trouve aujourd'hui démolie : M. Grandjean, juge de paix, y a établi une maisonnette de jardin ; et cet antique fort des nobles de Saint-Amarin, feudataires de Murbach, est aujourd'hui un lieu de plaisance. L'abbé de Murbach en assiégea les possesseurs : Hartmann de Saint-Amarin le tenait alors. Par l'intervention de Frédéric de Ferrette il fut stipulé que pour un an ce château serait remis entre les mains de l'abbé, qui pourrait le détruire ou en disposer autrement, au bout de ce délai, s'il ne pardonnait à Hartmann. Il résulte de plusieurs chartes et des annales de Colmar, que la destruction de ce fort eut lieu en 1268 ; aussi l'appelle-t-on vieux château en 1287, dans une charte dans laquelle Guillaume et Jean Nordwind de Saint-Amarin cèdent leurs droits à l'abbaye. Sept ans après, Cunon de Saint-Amarin fit un semblable abandon, et l'on peut se convaincre, par une charte de 1275, que le château avait été immédiatement reconstruit par les abbés, qui, en 1399, le concédèrent en usufruit à Burcard et à Hartmuth de Landsperg. L'archiduc Léopold d'Autriche, pendant qu'il administrait Murbach, en fit souvent son séjour. Enfin, Friedburg devint la proie des flammes ; les Suédois y mirent le feu en 1637.

Le château qui porte le nom de Wässerling est aujourd'hui le chef-lieu de l'industrie, dont MM. Roman et Gros-Davilliers ont enrichi cette contrée : il a été bâti, au siècle dernier, par un abbé de Murbach, le prince de Lœwenstein. A côté de Saint-Amarin il y a un double rocher, séparé des montagnes dont il avoisine la base. L'une de ses plates-formes montre les faibles restes du vieux château de Stœrenburg : plus considérables il y a vingt ans, ces ruines ont été détruites par un homme qui les fit sauter pour en avoir les pierres. Le nom de Stœrenburg indique assez qu'il appartenait à la famille de Stœr, laquelle fournit à Murbach plusieurs abbés. A l'extinction de cette famille, dans la personne de Humbert de Stœr, ce domaine advint aux Landenberg avec d'autres fiefs de Murbach.

L'un des caractères particuliers de la vallée de Saint-Amarin est d'élever au sein même de ses prairies de grands monticules, qui forment des môles isolés, et dont les contours et les croupes présentent à chaque pas un nouvel aspect : tel est celui de Fellingingen, dont la double bosse ferme la vallée supérieure ; celui d'Odern, qui la divise encore, et enfin, au-delà du village de Gereuth, celui qui porte les restes de Wildenstein. La vallée se rétrécit beaucoup autour de ce formidable rocher. Du haut de la plate-forme on aperçoit la lisière des forêts de Lutembach, et, à l'opposite, les limites de la Lorraine, qui, sur ses sommités, réclame la banlieue de Ventron, voisine du lac de Gérardmer. Le tertre du château de Wildenstein est tellement escarpé, qu'on ne peut s'approcher sans effroi du bord de l'abyme : la route et le torrent y apparaissent comme deux lignes étroites, sur lesquelles on distingue à peine le mouvement des passagers. Un jour de l'année 1826, un renard, poursuivi par un chasseur, s'élança de ce roc escarpé, et le chien, ne pouvant retenir sa course, y tomba comme lui : le renard était rompu, et le chien, empalé sur un noisetier, expira malgré les soins qu'on lui prodiguait.

Quant aux restes du château, ils sont peu considérables, et cependant ils en attestent encore l'importance et l'étendue. La montée qui conduit au plateau est assez longue : en plusieurs endroits on remarque que le chemin a été taillé dans le roc; enfin, l'on arrive à un premier fossé, qu'autrefois l'on franchissait au moyen d'un pont-levis, et bientôt un autre pont-levis rejoignait l'extrémité de la voûte représentée par notre planche 34.^e, où cette galerie souterraine est vue de l'intérieur, c'est-à-dire du côté opposé à celui auquel le pont-levis venait aboutir; aujourd'hui il faut une échelle pour y parvenir. Taillée dans le roc, l'entrée du château formait un corridor long de plus de quatre-vingt-dix pieds; elle paraît avoir été défendue aussi par une porte dont on voit encore les rainures : près de là est la guérite de la garde, aussi creusée dans le roc. Tout cela suppose un travail immense, dont notre planche fournit une faible idée : elle n'a pu représenter un endroit de la voûte où l'on a ménagé, sur la gauche, une sortie vers les ouvrages avancés et vers la tour, qui, ayant été dessinée du côté opposé, montre ses débris à la droite du dessin. Les arbrisseaux, les fragmens de murs qui dominent l'ouverture, vont rejoindre, de l'autre côté, une colline de rochers qui entoure cette première place, laquelle, ainsi que l'entrée, regarde le fond de la vallée. Les montagnes qu'on aperçoit sur le dessin, sont celles dont le revers appartient à la Lorraine, et qui reçoivent à leur base le hameau de Wildenstein, à environ une demi-lieue du château. On vante beaucoup une cascade de soixante pieds, ornement de ce vallon, et qui peut plaire même à ceux qui ont visité la Suisse. La seconde plate-forme, plus vaste, était sans doute celle de la place d'armes : il y a encore des vestiges de bâtimens, et l'on y distingue les restes du chœur d'une chapelle. Non loin de là, des degrés taillés dans le roc conduisent à un plateau plus élevé encore : il sert pour ainsi dire de citadelle à cette forteresse, dont il forme la pointe orientale. D'ici la vue s'étend : comme d'un vaste panorama, on aperçoit tout l'horizon de la vallée. Les montagnes ne lui laissent pas un grand espace; mais ce que l'œil perd en éloignement, il le gagne en variété : les sommets et les côtes sont plus boisés qu'autour de Saint-Amarin; la verdure a des nuances diverses; les teintes sévères des éternels sapins se prononcent par groupes au milieu des feuilles dont la couleur printanière donne au paysage une fraîcheur délicieuse : dans les lieux élevés la neige tient encore quelques positions sur les sommets voisins, tandis que dans le fond les prairies sont parées des fleurs d'une autre saison.

En face de Wildenstein, et sur le coteau septentrional, on voit les batteries qui l'anéantirent quand les Lorrains, alliés de l'empereur, le défendaient contre Louis d'Erlach, et la montagne s'appelle encore *Stuckkopf* (colline des canons). Les Lorrains alors étaient depuis dix ans à Wildenstein, qu'ils possédaient au grand détriment de la vallée. Louis d'Erlach, commandant des troupes de Weimar, employa plus encore la ruse que la force : il y a lieu de croire qu'il s'était ménagé des intelligences dans la place. L'histoire de Wildenstein n'est pas fort ancienne : il en est question pour la première fois au commencement du 14.^e siècle, et c'est en 1322 qu'Ulric de Ferrette, en promettant de ne faire bâtir aucun château sur

les terres de Murbach, excepte formellement Wildenstein, qu'il avait conféré en fief à Pierre de Bollwiller, lequel conservera, dit-il, le droit d'y faire ce que bon lui semblera. En 1377, dans le temps de la plus grande puissance des Waldner, le château fut engagé par les seigneurs de Bollwiller à Guillaume de Waldner. Bientôt cependant les Bollwiller reçurent l'investiture, d'abord des Ferrette, puis des ducs d'Autriche. Il paraît, d'après les expressions de chartes souvent renouvelées, que ce château était alors en ruines. Dégagée de tout lien féodal par Ferdinand I.^{er}, la famille de Bollwiller fit aux abbés de Murbach une vente, contre laquelle elle essaya vainement de revenir. Le château fut réparé et mieux fortifié; mais le chapitre ne se sentant pas de force à défendre seul ce domaine contre les Suédois victorieux, il en confia le soin au maréchal Caumont de la Force, qui, dès l'année suivante, se laissa prendre à une ruse des troupes de Lorraine, alliées de l'empereur.

Les chartes font mention aussi d'un château d'Odern, vendu par les Horburg à Murbach, en 1253, avec l'advocatie de la vallée : on n'en voit plus rien.

MASVAUX.

De hautes montagnes séparent la vallée de Masvaux de celle de Saint-Amarin : toutes deux sont également belles, également pittoresques ; mais leurs approches n'ont pas les mêmes caractères, et l'intérieur de leurs détours séduit aussi par des moyens différens. Tandis que Thann jette sa flèche élégante au-devant de la vallée de Saint-Amarin, Masvaux s'enfonce et se cache dans un premier bassin, au fond d'un amphithéâtre de verdure, que l'on n'aperçoit qu'après s'être avancé le long de plusieurs tertres boisés, qui reçoivent à leur gauche la route de Rougemont, à leur droite celle de Love. Ces *tumuli* sont moins grands et plus nombreux que les éminences de Felleringen et d'Odern. L'imagination se laisserait plus facilement prendre à l'apparence ; et l'erreur qui en ferait des sépultures celtiques, serait moins grossière. Cependant cette erreur ne peut être que l'illusion du premier coup d'œil : bientôt le prolongement des éminences, leur renaissance après chaque chute, enfin leur disposition et leur dimension, avertissent la raison que la nature a jeté une vallée de collines au milieu d'une vallée de montagnes. Rien n'est comparable à ce beau site. En arrivant près de Masvaux le bassin s'élargit : on aperçoit le *Ringelstein*, roche isolée qui s'élève de la prairie sans aucune transition, et qui servait autrefois de support à un vieux château de Mason, le fondateur de l'abbaye, le neveu de S.^{te} Odile. La Doller, torrent impétueux, se précipite et s'échappe de la vallée : elle apprend dans le bel établissement de MM. Kœchlin à féconder l'industrie, que près de Mulhouse elle favorise des avantages de son cours. Sur la droite, une pelouse pendante, d'une nuance plus tendre que les sombres forêts entre lesquelles elle s'élève, se prolonge jusqu'au haut des montagnes septentrionales. Derrière la ville s'allonge la grande vallée, et tout contribue à varier ce site délicieux, où les images de la solitude et le silence des bois entourent de leur charme les scènes bruyantes de la plus active industrie. Le monastère de Masvaux fut fondé sous Thierry IV,

par Mason, fils d'Adelbert, qui lui-même l'était d'Étichon. Cette illustre origine n'a point suffi aux amateurs du merveilleux : ils ont décoré du titre de roi ce Mason, qui n'a pas même été duc comme son père ; les plus modestes en ont fait un duc de Souabe. Cependant tout cela n'est qu'un jeu d'imagination. Le comte Mason possédait un château qui reposait sur la roche pittoresque appelée *Ringelstein* : son fils, dit-on, se noya dans la Doller. Schœpflin a réfuté l'ambitieuse inscription du sarcophage conservé dans l'église, inscription qui qualifie de fils de roi celui dont elle rappelle la mémoire. C'est dans un diplôme de Louis le débonnaire, daté de 823, que sont rappelées la fondation et l'origine de Masvaux. La vallée, ancien patrimoine des ducs, fut de suite concédée à cette abbaye. Le suzerain de la contrée était l'évêque de Bâle, et les Ferrette administraient l'advocatie du chapitre ; mais, ayant abusé de leurs pouvoirs, ils donnèrent lieu à plusieurs contestations, ce qui n'empêcha pas que la maison d'Autriche n'encherît encore sur les prétentions de la famille de Ferrette, dont elle avait acquis les droits par le mariage de Jeanne avec Albert : Rodolphe, leur fils, prit tout à coup la qualité de seigneur. La maison d'Autriche investit une noble famille de Masvaux de tout ce qu'elle avait usurpé de la sorte, et Christophe de Masvaux, dernier du nom, étant mort en 1572, l'investiture fut transférée aux seigneurs de Bollwiller, puis aux Fugger, leurs successeurs. Ceux-ci furent dépossédés un instant par les Suédois ; mais la paix de Munster les remit dans leurs droits, jusqu'à ce que Conrad de Rosen acheta cette seigneurie avec le consentement de Louis XIV, qui convertit même cet engagement en fief.

Quant au château de Ringelstein, en 1562 l'évêque de Bâle l'avait vendu à Christophe de Masvaux ; il passa ensuite aux nobles de Bollwiller : mais dès le commencement du 16.^e siècle ce château était en ruines ; enfin, dans le cours du 17.^e, on fit disparaître ces ruines elles-mêmes. Une chronique manuscrite des franciscains de Thann fixait à l'an 1217 la construction des murs de Masvaux.

Que de cette petite ville on s'enfonce vers l'intérieur de la vallée, les montagnes se rapprochent de plus en plus ; leurs forêts sont épaisses et riches de végétation : sur la route, le village de Sicker vient occuper le défilé. Le bassin s'élargit ensuite en prairies, dont il entoure le monticule de Kirchberg. Oberbruck se montre à peu de distance, au confluent d'une vallée latérale, où est caché le hameau de Rhimbach, cette vallée ascendante conduit à des pâturages alpestres, au Ruchberg, à Mollau, à Saint-Amarin. Dans le fond, et par-delà les maisons d'Oberbruck, on aperçoit Dolleren et le clocher de Seven (Sèves) : derrière ce village, un double bassin termine enfin cette longue galerie. Dans l'un, la Doller forme le lac de Seven ; dans l'autre il y a une belle chute d'eau, nommée *le saut de la truite*. Un rocher, qui offre plusieurs plates-formes voisines du lac, a reçu des habitans le nom de *Gibraltar*, soit à raison de son escarpement, soit pour toute autre cause. Mais ce qu'il y a de plus étonnant dans ces lieux agrestes, c'est qu'au sommet de ces hautes parois qui ferment toute issue à la vallée, et dans les lieux les plus sauvages, la civilisation a jeté une route magnifique, d'où le voyageur promène ses regards étonnés

sur la vallée de Masvaux et sur le lac de Seven, qui lui apparaissent au fond de l'abyme. Cette route est celle de Belfort à Saint-Maurice, et les parois qui la portent en Lorraine sont les flancs du Balon et du Gresson : la route passe pour un chef-d'œuvre de l'art. Le Balon, que, pour le distinguer de celui de Guebwiller, on appelle *Balon de Giromagny*, n'est pas aussi élevé que l'autre; mais il est fécond en mines de plomb, de cuivre et d'argent, et ses blocs de porphyre, de granit et d'albâtre lui ont donné beaucoup de célébrité.

Les forges d'Oberbruck ajoutent beaucoup à la richesse industrielle du pays : elles appartiennent à M. le comte de Voyer-d'Argenson, qui, par sa femme, a succédé à toutes les possessions des Rosen, ainsi que nous l'avons établi à l'article *Bollwiller*.

ROUEMONT.

Rougemont est un village assez considérable, situé sur la route de Belfort à Masvaux. Autrefois c'était le chef-lieu d'une seigneurie de ce nom : elle s'étendait sur plusieurs villages voisins : ce sont le Val, la Petite-Fontaine, Felon ; puis Romagny et Saint-Germain. Aujourd'hui Rougemont fait partie du canton de Masvaux. Au sommet de la montagne qui le domine, on voit encore les restes du vieux château : il n'en existe plus aujourd'hui qu'un pan de muraille et la partie inférieure d'une tour, qui a plutôt l'air d'un puits. La vue s'étend au loin sur la Suisse et sur les environs de Delle. En Alsace on distingue, à droite, Belfort et son château; en face, Dannemarie, puis Altkirch; enfin, sur la gauche, Mulhouse et Dornach. La contrée tout entière se présente comme un plan en relief, et l'horizon est limité à l'est par les montagnes du grand-duché de Bade. Du côté de l'ouest la vue est fort bornée par les bois et les sommets : on aperçoit un gros rocher, qui porte le nom de *château Ciseaux*, ou *Sizo*, sans que la tradition ni les documens écrits m'aient rien appris sur cette dénomination singulière, ni sur cette qualification de château attribuée à une pierre où il n'y a point de vestiges d'édifices. Le ravin qui sépare la croupe du château de Rougemont de celle du château Ciseaux, s'appelle *pré de Sainte-Catherine*.

Rougemont, antique dépendance de Montbéliard, fut donné en dot à Jeanne, épouse du dernier des comtes de Ferrette, et passa dans la maison d'Autriche par le mariage d'Albert avec la fille de ce dernier comte. Ce bien était un allodial, et sur le consentement du comte de Hohenberg, qui avait épousé la seconde fille, sœur de Jeanne, la possession en fut confirmée aux ducs d'Autriche par la régence de Rothweil. Dans la suite la seigneurie fut engagée à un comte de Habsbourg. De cette famille elle passa par un mariage aux comtes de Sultze : ils en jouirent deux siècles; mais, ayant violé le lien féodal, en changeant ce château pour celui de Jestetten, à l'insçu du seigneur direct, les Sultze furent dépouillés de la seigneurie de Rougemont en 1609. Ferdinand II l'engagea ensuite à la famille de Stadion. Louis XIV en disposa, d'abord en faveur d'un Reinach, maréchal-de-camp, puis, après la mort de celui-ci, au profit du marquis d'Huxelles, qui, en 1730, mourut

aussi sans enfans. Le roi le conféra enfin à Alexandre de Rothembourg, maréchal-de-camp, dont la nièce, épousant le marquis de Rosen, en accrut ainsi les domaines dont cette illustre famille s'était enrichie.

Il y a dans le village même de Rougemont un grand bastion, dont les fossés sont très-profonds, et cette partie du sol est nommée *la bonne ville*, ce qui rappelle qu'au 14.^e siècle Rougemont est souvent qualifié d'*oppidum*, notamment dans la charte de Jeanne, mère de l'héritière qui a transféré aux ducs d'Autriche les biens des Ferrette. Non loin du château supérieur, et dans la vallée de Belval, se trouvent les restes du prieuré de Saint-Nicolas des bois, fondé, à la fin du 12.^e siècle, par Raymond, comte de Barr, et Frédéric de Ferrette, son frère. Il avait été d'abord soumis à l'ordre de Cîteaux : l'archiduc Léopold le donna aux jésuites d'Ensisheim; puis, dans la guerre de trente ans, il fut détruit.

Après toutes ces mentions de chartes et de mutations, il ne sera pas inutile de rapporter une tradition qui prête aux ruines du château supérieur le charme du merveilleux. Une dame blanche vient parfois s'asseoir sur les débris de la tour. Une jeune fille s'en étant un jour approchée, elle la pria de revenir à une heure indiquée, en lui annonçant qu'un dragon à la gueule enflammée, au regard terrible, s'élancerait vers elle d'un air menaçant; mais, ajouta la dame blanche, il n'en faut concevoir aucune frayeur, il faut l'attendre, il faut prendre dans sa bouche même une clef, qui est celle d'un trésor. Après quelques hésitations, la jeune fille promit tout : elle vint en effet. De son côté, le dragon ne manqua pas de se présenter. Le feu qui sortait de son gosier, et ses cris horribles, effrayèrent tellement cette timide villageoise, qu'elle n'osa poursuivre son entreprise. Alors une voix plaintive s'écria : *Me voici donc captive pour cent ans encore*. La jeune fille mourut de terreur. On dit que beaucoup de personnes ont vu la dame blanche; et cette merveille est pour le moins aussi bien constatée que beaucoup d'autres.

Plusieurs communes de l'arrondissement de Belfort dépendaient de la seigneurie de Rougemont : tels sont Pfaffans, la Colonge, Besoncourt, Menoncourt, Égue-nigue, Roppe, Desney et Vatreigne, placées sous la dépendance du château de Roppe, ou Reppe, qui dans les chartes allemandes est appelé *Rotpach*, *Roppach* ou *Rispach*. En 1317 un seigneur de ce nom en reçut l'investiture d'Ulric de Ferrette, sous la condition de secourir ce dernier dans les guerres qu'il aurait à soutenir contre les Français ou les Bourguignons. Beaucoup de nobles familles ont eu part à la possession de ce château. On cite comme en ayant toujours tenu en fief le quart, celle de Wessenberg, originaire du Frickthal, dans les environs d'Arau, en Suisse; on cite des lettres d'investiture accordées à Antoine et à Jean de Wessenberg en 1478 : peu après ils eurent aussi, et au même titre, le village de la Chapelle sous Rougemont. En la même année 1478 une autre portion de ce château fut concédée aux nobles de Grandvillars. Ces collations de fiefs, d'après leur date et leur simultanéité, pourraient bien avoir quelque rapport avec des services rendus à la maison d'Autriche à l'époque où le rachat de la haute Alsace fut définitivement jugé dans les journées de Granson et de Morat. On voit dès

L'année 1397 des seigneurs de Saint-Loup en possession d'une troisième part. A leur extinction, les Reinach, les Ferrette, les Morimont, se succèdent. Quant aux nobles de Roppe, leur juridiction s'étendait encore sur Essert et sur quelques habitans de Baviliers, enfin sur Pfaffans. Les deux premières possessions étant allodiales, et Christophe de Klinglin, préteur royal de Strasbourg, ayant épousé une demoiselle de Roppe, celle-ci les lui apporta en mariage.

Baviliers, que nous venons de citer, est nommé Bavelier dans le contrat d'échange passé, le 12 Mai 1342, entre Jeanne de Montbéliard, comtesse de Katzenellenbogen, et le chapitre de la collégiale de Montbéliard. Les droits de la famille de Mazarin passèrent, ainsi que ceux de M. de Klinglin, à un M. de Huvelin. Les barons de Morimont engagèrent le château à ceux de Hagenbach; et les Landenberg, investis au même temps, succédèrent à ceux-ci en 1705, époque de leur extinction.

On voit encore près la route de Franche-Comté à Belfort les ruines du vieux château d'Essert: il a été vendu, en 1566, à la famille d'Ortenbourg par celle de Grammont. Ce fut un fief d'Autriche jusqu'à ce que Ferdinand I.^{er} eut fait remise du lien féodal à Gabriel, comte d'Ortenbourg.

BELFORT, ROSEMONT, AUXELLES.

La ville de Belfort doit son origine à un vieux château, semblable à ceux dont les ruines chargent nos montagnes. Les chartes ne remontent pas au-delà de 1226; et tout ce que l'on sait sur les temps antérieurs, c'est que cette contrée faisait partie du premier duché de Bourgogne, réuni à la couronne de France par le roi Robert. Il paraît, d'après les expressions de la charte la plus ancienne, que Belfort était alors dans la dépendance directe des comtes de Montbéliard, issus de Théodoric, ou Thierry, qui commença cette noble branche dès le siècle précédent, alors que la Bourgogne était ravagée par les Français. Ce Théodoric était fils du comte de Barr, Louis, qui avait épousé la fille de Frédéric, duc de la Lorraine mosellane: de la sorte il se trouvait cousin-germain de cette comtesse Mathilde si célèbre par la donation dont l'église de Rome s'est prévaluë; car la comtesse Mathilde était née de l'union de Boniface d'Est avec Béatrix de Lorraine. Cette alliance des comtes de Montbéliard, qui, dès leur commencement, se rattache ainsi aux souverains de la Lorraine, explique assez pourquoi, en 1228, Thierry III, l'un d'eux, se plaça sous la protection du duc de Lorraine, Matthieu II, dont il se déclara homme lige et vassal, reconnaissant avoir reçu en fief et hommage son château de Belfort, dont le duc pourra s'aider *contra omnem creaturam qui potest vivere et mori*, contre toute créature susceptible de vivre et de mourir. Il y a lieu de supposer toutefois que la branche de Ferrette, issue d'une même origine que celle de Montbéliard, conservait encore quelques droits sur ce château, puisque, deux ans avant que Thierry en disposât ainsi tout seul, son père, Richard, et le comte de Ferrette, dont la fille était destinée à ce Thierry, conclurent un accord en présence de l'archevêque de Besançon et des évêques de Langres et de Metz. Il y est dit que le

comte de Ferrette cède tous les droits qu'il avait sur le château de Belfort : or ces droits, s'ils provenaient de l'origine commune et alors récente des deux familles, indiqueraient pour le château de Belfort une date antérieure à l'époque de leur séparation, et, par conséquent, la feraient remonter tout au moins au commencement du 11.^e siècle, et peut-être au royaume de Bourgogne : mais aussi c'est là qu'il faudra s'arrêter. Le nom même de *Bellusfortis*, ou *Bellofortalitium*, ne permet pas de franchir les limites du moyen âge, qui ne sont d'ailleurs reculées par aucun souvenir romain.

Resté dans la famille de Montbéliard, Belfort fit partie de la dot de Jeanne, qui épousa Ulric, dernier comte de Ferrette, au commencement du 14.^e siècle, et qui en eut pour fille cette Jeanne qui, par son alliance avec Albert II, duc d'Autriche, fit passer dans cette illustre maison tous les biens des Ferrette. Belfort suivit alors la même destinée. Mais déjà ce n'était plus un château fort isolé : on distinguait ses demeures en *Belfort sur la roche* et *Belfort sous la roche* : il y avait alors de nombreux habitans, ainsi que le prouve une charte mémorable de 1307 ; elle est l'ouvrage de René de Bourgogne, comte de Montbéliard. Cette charte d'affranchissement, ou plutôt ce traité, est imprimée à la suite d'un mémoire rédigé en 1785 pour les maîtres-bourgeois et magistrats de la ville de Belfort contre le prévôt de cette même ville. Dès ce temps les habitans eurent le droit d'élire à la pluralité des voix, et sans recourir au prince, neuf d'entre eux pour les gouverner : l'officier que le souverain se réservait le droit d'établir, ne pouvait prononcer aucune condamnation ou prise de corps que par le jugement des magistrats-citoyens ; enfin, il n'y eut plus de corvées, de taille, ni de servitude quelconque.

La comtesse Jeanne enrichit Belfort d'une collégiale, qu'elle fonda en 1342 ; et, afin de la dégager de l'autorité du chapitre de Montbéliard, elle céda à celui-ci le patronage de l'église de Thavex, près d'Héricourt, en échange de celui de la cure de Belfort. On a lieu de penser que cette collégiale est la même que l'on connaît aujourd'hui sous l'invocation de Saint-Christophe, et que l'on désigne communément sous le nom de *la Brasse* : on la voit au-dehors de Belfort, près du cimetière ; ce qui n'a rien de surprenant, quand on réfléchit que tout a été changé par suite d'un incendie, qui, en 1400, a réduit en cendres presque toute la ville ; de telle sorte qu'elle n'occupe plus absolument la même place. Outre la collégiale, la comtesse Jeanne établit aussi l'hôpital de Sainte-Barbe. Quant à la paroisse actuelle, c'est un édifice entièrement moderne : elle a été commencée en 1728.

Sous les archiducs, Belfort continua à jouir des prérogatives que ses citoyens avaient récemment obtenues. Le comté s'étendait au loin sur la prévôté d'Angeot, sur le bailliage de Giromagny, et sur ce que l'on appelait *la grande Mairie de l'assise*. La prévôté de Belfort même était composée de nombreux villages : Offemont, Perouse, Bermont, Botans, Vourvenans, Châtenois, Cravanche, Bethonvilliers, la Grange, Buc et Mandrévillars. Outre ces villages nombreux, il y avait des vassaux sur les terres de Montbéliard. S'il est vrai, comme l'assure Schœpflin, que sous la maison d'Autriche les campagnards furent assujettis à la défense du fort, le besoin

d'un signal dans un temps où l'ennemi était toujours voisin, se sera fait bientôt sentir, et il se sera tout naturellement placé à l'endroit même où l'on remarque aujourd'hui une espèce de pyramide en maçonnerie, connue sous le nom de *Pierre de la miotte*. La colline qui la porte est visible pour toute la contrée.

M. l'abbé Descharrières, auquel on doit d'utiles recherches sur l'histoire de Belfort, a bien voulu me communiquer ses travaux et ses idées sur la *Pierre de la miotte*, qui est assez importante aux yeux des habitans pour qu'ils en prennent le titre d'*enfans de la miotte*. Schœpflin a rapporté diverses opinions au sujet de ce monument singulier : il le qualifie de *turris*. Mais on voit bien qu'il n'y a jamais eu là de tour, et qu'un seul pan de muraille a été élevé en ce lieu par le fondateur, sans que rien ait péri par l'injure du temps, qui tout au plus en a fait ébouler quelques pierres. Ce serait trop accorder aux étymologies, que de substituer *Pierre muette* à *Pierre la miotte*, afin d'en conclure seulement que *muti lapides* sont des pierres muettes, c'est-à-dire, sans inscription. L'argument tiré de ce que dans le vieux allemand le doigt indicateur s'appelle *Muotfinger* du mot *muten* (*petere*), ne serait pas plus heureux. En général ces résultats sont trop éloignés, trop péniblement obtenus, pour que l'on puisse assurer qu'ils sont fidèles : d'ailleurs on n'a tenté toutes ces explications qu'afin d'en tirer la conséquence que cette pierre muette, cet indicateur, divisait les diocèses de Besançon et de Bâle, et le fait établi par ce moyen étant faux, il ne faudrait pas s'y arrêter, ainsi que l'a déjà dit Schœpflin. La signification de limite ne me paraît donc pas satisfaisante.

M. l'abbé Descharrières pense retrouver dans le nom de *miotte* la signification d'un avertissement, d'un signal, et se livre à des investigations fort étendues : il cite une grosse cloche de Metz, appelée *mutte*, et que l'on ne sonnait que dans les cas extraordinaires, notamment pour rassembler les combattans en temps de guerre; il indique encore la *mute* de Rouen, espèce de clochette dont on se servait dans les monastères pour donner certains avertissemens; enfin, il pense que la *Pierre de la miotte* était ainsi nommée par le même motif, un signal étant aussi un mode d'avertissement.

Toutefois, s'il faut s'appliquer à rechercher l'origine de ce nom, j'aimerais mieux la citation empruntée au Glossaire de Carpentier, qui dit au mot *mota*, ou *muta*, qu'il désigne aussi le but ou le blanc vers lequel les arbalétriers ou les archers dirigeaient leurs traits à l'exercice. Les chevaliers de l'arquebuse à Belfort prétendaient à une origine fort ancienne, et cette association de bourgeois a pu réunir tous les habitans sous le nom d'*enfans de la miotte*, d'autant plus que cette compagnie avait une existence légale, et que les magistrats nommaient les officiers, la seigneurie payant annuellement les prix que l'on décernait. Cette étymologie cependant est loin d'être certaine; toutefois elle ramènerait l'établissement de ce signal à des siècles assez reculés. Rien de plus naturel dans ces temps de trouble, et dans le voisinage du duché de Bourgogne, que de se procurer un moyen efficace d'appeler au château tous les hommes qui le devaient défendre; et rien de plus simple aussi que cette réunion pour un exercice militaire dans un lieu destiné à protéger la

place, et qui, par cela même, devait être gardé. Dans l'une comme dans l'autre hypothèse rien n'empêche de supposer la *Pierre de la miotte* presque contemporaine de la fondation de la ville.

Mais elle n'a pas toujours été telle qu'on la voit aujourd'hui. La pyramide maçonnée qui avant la révolution était surmontée d'une croix, fut élevée en 1474. On doit cette notion précise à un registre de dépense tenu à l'abbaye de Masvaux : il est fait mention de la quote-part de cette abbaye dans l'érection d'une tour de garde (*Wachtthurm*) au-devant de Belfort; or, il ne peut être question que de la *Pierre de la miotte*. Il y avait alors des raisons très-fortes de se procurer un signal élevé. On se rappelle qu'à cette époque Sigismond d'Autriche avait depuis plusieurs années engagé le comté de Ferrette, le Sundgau et le Brisgau à Charles le téméraire : on sait de quelles exactions son cruel gouverneur, Pierre de Hagenbach, se rendit coupable, et comment il fut condamné à mort en 1474. Charles avait tout préparé pour la vengeance de l'attentat commis sur son commandant. La maison d'Autriche n'avait point entretenu de troupes régulières dans le château de Belfort : ce ne fut qu'en 1590 que la régence d'Ensisheim y établit une garnison fixe. Cependant tous les vœux s'unissaient à Sigismond pour opérer le rachat; tous les bras étaient prêts à s'armer. La construction d'une tour de garde ne pouvait donc se rapporter qu'à cet événement, et il est peu surprenant que l'abbaye de Masvaux y ait contribué. Étienne de Hagenbach, frère du gouverneur qui avait subi le jugement des villes, commença les hostilités : il débuta par l'incendie d'une trentaine de villages du Sundgau. Il fallut donc se tenir incessamment averti. Le jour, dit M. l'abbé Descharrières, on brûlait de la paille monillée, d'où résultait une colonne de fumée épaisse, propre à être vue de loin, et la nuit on y brûlait du bois résineux très-sec, qui produisait un feu scintillant, aperçu des vigies répandues à la maison forte de Giromagny, aux châteaux de Vezemont, Ferrette, Delle, à la tour de Milandre, ainsi que des milices du cordon.

Au 16.^e siècle, et en l'année 1555, la maison d'Autriche conféra Belfort à la famille de Morimont par voie d'engagement; mais les archiducs rentrèrent bientôt dans leurs droits (1563), et ils en avaient l'entière possession quand vint le traité de Munster. Dans les guerres qui ont précédé ce grand acte de la diplomatie européenne, Belfort avait été pris d'abord, en 1632, par le rhingrave Otton, général des troupes suédoises que Gustave Horn avait laissées en Alsace. En Octobre 1633, le duc de Feria, à la tête de troupes catholiques d'Espagne et d'Italie, s'empara de cette place et de la citadelle; mais l'année suivante, le rhingrave ayant battu complètement les impériaux à Thann, il rentra dans Belfort le 11 Mars. Enfin, en 1636, le comte de la Suze, gouverneur de Montbéliard, en prit possession pour le roi, tandis que l'armée française faisait avec le duc Bernard de Saxe-Weimar le siège de Saverne. Belfort eut encore un siège à soutenir pendant la minorité de Louis XIV. Les assiégeans et les assiégés étaient Français : le maréchal de la Ferté y pressait le comte de la Suze. Il y eut beaucoup d'opiniâtreté dans la défense, beaucoup de valeur dans l'attaque : les rebelles ne se rendirent toutefois que le

23 Février 1654. Ce siège durait depuis Noël. Réuni à la France, Belfort ne courut pas d'autres dangers. Mais, en 1815, cette place fut illustrée par la belle défense que le général Lecourbe opposa aux forces nombreuses des alliés. Les plus beaux faits d'armes ont signalé cette époque glorieuse.

Louis XIV disposa du comté de Belfort, ainsi que des terres de Ferrette et de Thann, en faveur du cardinal Mazarin. L'acte de donation est daté de Décembre 1659 : il se réserva néanmoins la directe et la souveraineté. Les fortifications de cette place importante sont de Vauban. On a soutenu, on ne sait trop pourquoi, que ce grand homme les avait fait construire d'après un plan qu'on lui aurait fourni. C'est une erreur qui se trouve réfutée positivement : outre qu'on sait qu'il vint lui-même à Belfort en 1687 pour y lever les plans nécessaires, il est constaté par un registre de baptême que le 12 Mars 1688 il y fut parrain d'un enfant. Aujourd'hui l'on fait de grands ouvrages sur la colline *des fourches*, vis-à-vis la *Pierre de la miotte*; on dit même que ce monument disparaîtra pour faire place à des fortifications : il y a quelques années on avait le projet de l'entretenir par une souscription. On y jouit d'un coup d'œil ravissant. A l'est et au sud on aperçoit le Rhin, la Suisse, le château de Ferrette; à l'ouest, par-delà l'étang de la Forge, Offemont déploie ses jolies habitations au pied d'une verte colline, qui précède la première ligne de montagnes. Enfin, derrière ces montagnes, au fond de la vallée de Giromagny, la croupe du Balon, entourée de cimes dépouillées, termine ce bel amphithéâtre, si riant, si gracieux par les prairies du premier plan; si sévère, si majestueux par les âpres sommets du fond. A sa gauche le spectateur distingue Cravanche; plus loin, le Valdoye. La contrée est chargée de villages; tels sont, vers Giromagny, ceux de Sermamagny, de la Chapelle et de Chaux, et, sur la route de Giromagny, vers l'Alsace, se trouvent Vezemont, Rougegoutte, le gros et le petit Magny, les deux Etuéfond, Anjoutey, les Errues. On ne voit que vergers et collines agréablement boisées, que pelouses de verdure émaillées de fleurs, qu'étangs poissonneux, et jetés çà et là au milieu de ces villages, comme si la nature avait voulu varier davantage ces sites délicieux.

Sur la route de Belfort à Strasbourg, à quelque distance des Errues, on passe à la Chapelle sous Rougemont, et sur la gauche sont les habitations de Saint-Germain, de Felon et de Romagny, tandis qu'on distingue à droite Angeot, dépendance de la famille de Montreux, où il y avait autrefois un vieux château, appartenant jusqu'en 1430 aux nobles de ce nom, qui le possédèrent ensuite avec la famille de Soppe, ou Soultzbach : il passa à Pancrace de Zschaffoi, et celui-ci le vendit à Thiébaud Mæger, chancelier de l'abbaye de Murbach. Les Ferrette avaient l'advocatie de ce lieu même avant la transmission des biens de la comtesse Jeanne.

Notre planche 35.^e représente les restes du château de Rosemont. On ignore la date de sa construction. Quelques personnes supposent qu'il a été construit dans le temps des démêlés de l'Alsace avec le duc de Bourgogne : mais c'est évidemment une erreur; il doit être plus ancien, à en juger par ses ruines et par le caractère de l'architecture. Que pouvait dans un temps où l'on commençait à organiser des armées

nombreuses, un fort caché dans l'une des anses les plus sauvages des Vosges, entre le village d'Arrière-Vezemont et la montagne de Sèves? La tour domine le vallon à l'endroit où il se rétrécit le plus, et le rocher saillant qui porte le château est tellement disposé pour le recevoir, qu'on dirait que la nature elle-même les a identifiés. Ce rocher s'arrondit à sa partie supérieure comme l'extrados d'une voûte : ses flancs paraissent s'être couchés en lames saillantes comme les contre-forts d'un édifice. Il ne reste plus guères au haut de la plate-forte qu'un pan de muraille percé de deux fenêtres : plus bas, sur un autre plateau, est un ouvrage avancé, qui s'est écroulé comme le reste. La montée est fort pénible sur ces pierres éboulées, parmi ces ronces, seuls appuis que ce terrain mouvant permette à ceux qui veulent visiter ces ruines.

Il y a encore sur la route de Franche-Comté un autre château ; c'est celui d'Auxelles. Il en est fait mention pour la première fois au milieu du 14.^e siècle. Environ cent ans après, Jean de Dige le vend à Sigismond d'Orsan. En 1500 il passe en la possession de Charles de Wey, et vingt ans plus tard il appartient au comte de Ferrette, qui le garda sous la domination des Autrichiens. On en voit fort peu de restes près du village du même nom. La tradition parle d'antiques relations entre les châteaux de Rosemont, d'Auxelles et celui de Passavant, qui est en Franche-Comté. Je ne sais par quelle raison on les nomme parfois les *châteaux des trois pucelles*. Les documens écrits ignorent cette qualification, et la tradition ne l'explique pas.

BERMONT.

La division territoriale du comté de Belfort et celle de ses juridictions d'autrefois nous importent peu, et nous ne nous occuperons pas plus de sa répartition en cinq cantons, sous le nom de prévôtés, de mairies et de bailliages ; seulement nous signalerons à l'attention de nos lecteurs quelques lieux remarquables par des souvenirs ou des monumens : tel est Bermont, qu'anciennement on appelait aussi Belmont. Le chœur antique de son église domine deux fontaines pittoresques. On y arrive de Belfort entre deux rangées de collines, en suivant le cours de la Savoureuse, qui paraît s'échapper à regret de cette vallée si verte, si riche de fleurs et de bocages. Les villages sont nombreux : Danjoutin, Andelnans, Sevenans, occupent la rive gauche, et sur la droite Bermont, au haut de son tertre, étend sa vue sur un vaste bassin, dans lequel les montagnes de la Suisse et celles de France se rejoignent en amphithéâtre. Les trois premiers villages faisaient partie de la mairie appelée *assisse sur l'eau* (Essiz) ; Bermont, quoique plus éloigné, et Vourvenans, qui est par-delà la Savoureuse, en face de Bermont, appartenaient à la prévôté de Belfort. Une bulle du pape Alexandre III, datée du 5 Mai 1177, cite l'église de Belmont (*ecclesiam de Bellomonte*) au nombre des possessions du prieuré de Lantenne. Je ne connais pas d'autres mentions historiques de ce village ; mais quand celle-là même n'existerait pas, il suffirait, pour se convaincre de sa haute antiquité, de jeter un coup d'œil sur le style byzantin du chœur. Notre planche 36.^e en offre la représentation fidèle. Les arcs à plein cintre, figurés au haut sur des piliers égale-

ment en relief, les festons qui les surmontent, la petite dimension de cette abside, tout annonce une date antérieure à l'introduction du style gothique. La nef est entièrement insignifiante. Quant à la tour, elle pourrait avoir été reconstruite, bien qu'il y ait dans sa disposition générale quelque chose d'antique : elle a dans le haut d'assez larges fenêtres, et à l'étage inférieur elles sont plus étroites. Les ornemens de ces fenêtres supérieures, plus compliqués que le reste, font supposer qu'il s'est opéré des changemens dans les parties où on les remarque.

L'intérieur du chœur n'a qu'un très-petit espace au-devant de l'autel : à chacun de ses côtés est percée une petite fenêtre; ce qui n'empêche pas qu'on n'en ait figuré à chaque face du pentagone dont se compose l'abside. Des deux côtés de l'abside, à l'intérieur, il y a des piliers engagés, à chapiteaux massifs, portant des têtes grimaçantes; puis des arceaux qui se croisent et reposent sur des consoles; enfin, à gauche, on voit une rangée de billettes s'étendre en corniche du chapiteau à la fenêtre : il y avait apparemment une pareille corniche à droite; mais, en agrandissant la fenêtre de ce côté, on l'aura fait disparaître.

La fontaine qu'on voit sur notre dessin n'est point celle de la Suze : elle est à quelque distance de là, au sud, et sous le même coteau. Une longue paroi de roc vif coupé à pic, et supportant d'épais feuillages, laisse sous ses pierres un passage souterrain à ces belles eaux, qui s'écoulent ensuite vers les prairies et la Savoureuse. Ce lieu sauvage et retiré avait inspiré autrefois une femme poète, Henriette de Coligny, comtesse de la Suze, qui lui laissa son nom. Souvent elle y venait s'abandonner aux rêves de son imagination. Mais aujourd'hui tout est changé : deux moulins bruyans ont été bâtis à côté de ces belles eaux, et la direction de leur cours n'est plus la même. Tout le charme a disparu; et sans le souvenir conservé par la tradition, on ne saurait plus qu'il a existé là quelque chose de plus remarquable et de plus pittoresque que dans le reste du canton. Si la fontaine de Vacluse pouvait jamais cesser d'embellir la contrée dont elle fait le charme, du moins les noms de Pétrarque et de Laure en sauraient perpétuer la mémoire : on en rechercherait la trace, on visiterait avec intérêt le lieu où les conjectures des érudits la placeraient. Les poésies de la comtesse de la Suze n'auront pas le même pouvoir : on n'aperçoit plus les vers qu'elle a fait graver sur le rocher, on ne lit plus ceux qu'elle a confiés à l'imprimerie; en vain ils ont paru sous l'égide de quelques poésies de Bussy-Rabutin, en vain ils se sont fait accompagner une seconde fois de quelques pièces de Péllisson, l'oubli s'en est emparé à jamais : le roman de Clélie, dans lequel M.^{lle} Scudery avait mis leur auteur, n'a pu soutenir sa réputation littéraire, et la renommée a laissé vivre la mémoire des galanteries de la comtesse de la Suze tandis que celle de ses ouvrages est entièrement anéantie.

DELLE.

Delle est située agréablement entre les collines qui séparent la Suisse de la France et la vallée riante d'où l'Allaine s'écoule à travers les prairies : à l'ouest, la forêt de Saint-André; à l'est, les vertes collines de Beaucourt; au sud, et à l'en-

droit où elles resserrent la route de Porentrui, la tour de Milandre, que Schœpflin déclare à tort ne plus exister, et dont les ruines sont là encore pour perpétuer le nom de Turenne; car ce château a été démantelé par ses troupes peu de temps avant la célèbre bataille de Turckheim. De Turenne aux Romains la transition n'est brusque que sous le rapport du temps. Ce grand homme a jeté un souvenir français au milieu de ceux que le peuple-roi a légués à ces contrées. Dans les forêts, dans les champs, dans les prés, des fragmens de route marquent les pas que faisaient, il y a près de deux mille ans, les conquérans de la terre, et le nom de Jules-César, que l'on prodigue si largement aux camps anciens, s'est attaché dans ce canton, et dans le pays de Mandeuve, voisin de celui-ci, aux routes elles-mêmes. Nous en parlerons dans un article spécial, placé à la fin de cet ouvrage. Mais nous ne devons pas omettre ici de dire que le village de Fèche-L'église, près de Delle, est désigné par quelques savans comme pouvant être le *Gramatum* que D'Anville met à Grandvillars. Cet illustre érudit n'avait point suivi les vestiges de la voie romaine qui conduisent à travers d'autres lieux. *Gramatum* est nommé dans l'itinéraire d'Antonin entre *Epamanduodurum* et *Larga*, c'est-à-dire entre Mandeuve et Largitzen. Le savant Wesseling, ne sachant où le réédifier, a condamné cette mention à l'aide de manuscrits qui ne nomment point *Gramatum*, soutenant qu'il fallait l'effacer des autres. Schœpflin, moins prompt à défaire le passé, se déclare pour Charmont. Mais une fois que l'on a retrouvé toute la route romaine de Mandeuve à Kembs, la difficulté diminue beaucoup; car il y a force que *Gramatum* soit l'un des points de cette route. Nous reviendrons sur ce sujet; mais cette remarque suffit, quant à présent, pour écarter Grandvillars, que D'Anville n'a choisi que sur une prétendue ressemblance de nom, tandis que ce mot est un composé de l'adjectif *grand* et d'un nom fort commun dans cet arrondissement: elle suffit aussi pour retrancher de la discussion et Cravanche et Charmont. Laissons de côté les étymologistes déterminés, qui réclament *Gramatum* pour les bords de l'Allaine, soit parce que *Gram-a-ton*, en celtique, signifierait le murmure de l'eau, soit parce que *gram* serait synonyme de *courbe*, et que l'Allaine décrit une courbe. Si de pareils argumens prévalaient, il n'est pas un ruisseau qui ne pût réclamer *Gramatum*, et il y a tout au moins de l'audace à faire de savans calembourgs dans une langue qu'on sait si mal.

Le pays de Delle composait autrefois une seigneurie dont les divers domaines avaient été réunis en corps. Cette seigneurie entra dans les vastes possessions des Ferrette par le mariage de Jeanne de Montbéliard, et depuis lors suivit le destin des terres de cette famille: elle comprenait et Florimont, et Grandvillars, et Montreux, et Montjoie, siège d'illustres feudataires. Montjoie fait aujourd'hui partie du département du Doubs. Cette baronie célèbre s'appelait en latin *Montisgaudium*. Les châteaux de Gliers et de Mauron nommèrent d'abord la noble famille qui prit ensuite le titre de la baronie de Montjoie, laquelle s'étendait sur quinze villages, et de plus les seigneurs avaient conféré en sous-fiefs à d'autres nobles Brubach, Perouse et Besoncourt, ainsi qu'on le voit dans des lettres

d'investiture émanées des archiducs en 1500. Les Montjoie possédaient encore dans le Sundgau d'autres villages, tels que Hirsingen, Heimersdorf, etc.

Quant aux terres de la seigneurie de Delle que notre département a conservées, Florimont en est peut-être la partie la plus intéressante. On voit encore au-dessus du village, et sur une colline qui s'étend comme un rideau le long de notre frontière, une tour antique, reste d'un château dont il est parlé déjà au 13.^e siècle. En 1281, Thiébaud de Ferrette l'acheta d'un seigneur de Florimont (en allemand, *Blumenberg*) : mais l'évêque de Bâle, qui convoitait ce domaine, sut se le faire offrir en fief par ce même Thiébaud, qui avait aussi disposé de la sorte de tout son comté; et, dans la suite, la maison d'Autriche, à raison de ce fief, fut vassale de l'évêque de Bâle. En 1425, Jean, comte de Thierstein, est le maître de ce château. Plus tard, Florimont fut engagé successivement aux Rathsamhausen de la branche dite *zum Stein*, aux Reinach, et enfin, en 1560, au baron Nicolas de Bollwiller. Les comtes de Fugger, dont l'un avait épousé la fille du dernier Bollwiller, le tinrent ensuite à titre temporaire. La guerre de trente ans détruisit le château et interrompit leur jouissance : la paix de Westphalie la recommença; puis, l'engagement étant expiré, Louis XIV opéra le rachat, et le donna d'abord à Barbaud d'Héricourt, puis à M. de la Grange, qui le revendit au premier, lequel devint auteur d'une nouvelle famille de Florimont.

Montreux, Montreuil, ou *Monstrolium*, est le nom de trois villages; l'un dit *le château*; l'autre, *le vieux*; le troisième, *le jeune*. Un Didier de Montreux est nommé parmi les vassaux de la célèbre Jeanne de Montbéliard; mais sa ligne s'éteignit au 16.^e siècle. Le dernier mâle de la branche aînée avait donné ses trois filles à Étienne de Saint-Loup, à Christophe de Hadstadt et à Louis de Reinach, que la maison d'Autriche investit avec lui. C'est la famille de Reinach qui finit par absorber tous les biens de cette branche de Montreux à raison de l'extinction de la descendance masculine des Saint-Loup et des Hadstadt. La branche cadette de Montreux s'éteignit en la personne de Guidon; mais, de son vivant encore, et de l'ordre de Ferdinand I.^{er}, une portion de ses terres fut conférée, moyennant indemnité, à Perrenot de Granvelle, dont la famille ne subsista pas long-temps. Ce domaine entra encore dans les mains des Reinach à titre d'achat. Fousseماغne est l'un des villages qui en faisaient partie.

Grandvillars et Morvillars n'ont plus de château : tous deux étaient fiefs de Montbéliard. Dès l'an 1284 un Henri de Grandvillars est nommé comme vassal de ce comté. Le comte Renaud reconnaît le tenir de l'église de Bâle : son gendre, Henri de Montfaucon, puis, en 1332, sa fille, Jeanne, possèdent Grandvillars; enfin, de celle-ci, qui alors était margrave de Bade, il passa à Ursule de Ferrette, tandis que Morvillars advint à Jeanne, sœur d'Ursule, et de là aux Autrichiens, au moyen de son union avec Albert. Tout cela n'empêcha pas que la famille de Grandvillars ne demeurât sous-feudataire, et qu'en 1520 Jacques de Grandvillars n'en fût investi pour ses descendans des deux sexes. Cependant on voit tout à coup Gauthier d'Andlau acheter de la maison d'Autriche Grandvillars et le village de

Thiancourt; mais, en 1670, Louis XIV le reprit, le vendit à Nicolas Barbaud, dont le fils fut exproprié par arrêt du Conseil. Le marquis de Pezeux s'en rendit acquéreur, et sa famille le posséda jusqu'à la révolution. La belle fabrique de M. Migeon, député du Haut-Rhin, a succédé à ces seigneurs.

Delle, chef-lieu auquel ressortissaient autrefois tous ces fiefs, est nommée en latin *Datira*, en allemand *Datenried* : elle fait partie d'une donation du comte Éberhard, fils du duc Adalbert, à l'abbaye de Murbach, sous la date de 728. On veut que le mot *Dadarinse*, employé dans la charte pour désigner ce territoire, signifie qu'il était marécageux. Au commencement du 13.^e siècle, Frédéric de Ferrette en exerçait l'advocatie au nom du chapitre de Murbach; car en 1226 il la cède, pour un temps seulement, à Richard, comte de Montbéliard. Peu d'années après, Hugues de Rothenbourg étant abbé, il la céda en fief à Henri, fils de l'empereur Frédéric II, à condition d'y fonder une ville forte qui ne pourrait être aliénée à aucun titre. Il y avait autrefois un château. On ne sait comment l'abbaye de Murbach perdit ses droits; mais, à la fin du 13.^e siècle, Delle est en la puissance des comtes de Montbéliard, qui la transmirent directement à Albert 1.^{er}, roi des Romains. On lit dans Schœpflin une conjecture assez vraisemblable à ce sujet, savoir, qu'à l'extinction de la maison de Hohenstaufen, les comtes de Montbéliard, à l'exemple des autres seigneurs, ont usurpé des biens qu'ensuite ils auraient rendus au roi des Romains. Quoi qu'il en soit, Léopold, fils d'Albert, donna Delle en fief à Ulric II de Ferrette, en l'an 1320. De singuliers privilèges avaient été accordés aux habitans : leur majorité avait été fixée à quinze ans, et jamais on ne recevait contre eux le témoignage d'un habitant de la campagne. Ils avaient aussi le droit d'asile; et toutes ces prérogatives étaient émanées du duc Rodolphe, fils d'Albert et de Jeanne, et furent confirmées par l'empereur Charles IV.

La mairie de Saint-Dizier, composée de plusieurs villages, celle de Rechézy, enfin les deux Seppois, Boncourt, Faveroy et Bourogne, faisaient partie du territoire de Delle, qui s'étendait aussi sur Joncherey, Froidefontaine, Gronne, ainsi que sur les lieux qui dépendaient de ceux-là. Bourogne avait un château, appartenant à la famille de Brunighofen, éteinte en 1750. Quant au village de Brunighofen, il est situé à l'embouchure de la Largue, et faisait autrefois partie de la prévôté de Burnhaupt. Il y a deux villages du nom de cette prévôté : le plus ancien est désigné, sous le nom de *Brunhobetum*, dans une charte de l'an 823, dans laquelle Louis le débonnaire spécifie les lieux où l'abbaye de Masvaux possédait des biens. La famille de Waldner avait à Amertzwiler, village dépendant de la même prévôté, un château allodial. Ce village est nommé Ameratzwiler dans la charte d'investiture donnée à Rodolphe IV, duc d'Autriche, le 22 Janvier 1361.

Il nous reste à citer les deux Soppe, ou Soultzbach, où la famille de Waldner avait aussi un château, qu'après l'extinction de ses feudataires (les nobles de Soultzbach, ou Soppe) elle donna à Jacob Holtzapfel, chancelier de la régence d'Ensisheim. Enfin, nous terminerons cette fatigante série de dates et de noms, en rappelant l'existence des deux châteaux de Spechbach le haut, appartenant

l'un aux Reinach, l'autre aux Zurhein : on y voit successivement les Altenach, les Brunighofen et la famille de Gohr. Spechbach le bas et Enschusingen avaient chacun le leur; celui d'Enwiller fut engagé, en 1397, à la famille de Hack, à laquelle, dès 1510, l'empereur Maximilien donna les Waldner pour successeurs et dont la branche de Schweighausen s'éteignit en 1572.

Nous ne quitterons point ce canton sans parler du village de Hagenbach et du château que possédait l'illustre famille du même nom. Malheureusement elle fournit au duc de Bourgogne un gouverneur trop célèbre par ses cruautés et ses débauches. L'obstination de Charles le téméraire à le soutenir, fut pour beaucoup dans la guerre à outrance que lui firent les Suisses, dont il rançonnait les marchands : et quand Sigismond eut vainement offert le prix du rachat fourni par Bâle et Strasbourg, quand l'empereur eut imploré le secours des Suisses, qu'il abandonna dans le traité, ceux-ci, aidés du contingent de nos villes impériales, vengèrent à Granson, à Morat et à Nancy, les outrages reçus de la part de Pierre de Hagenbach. Pour lui, il avait été saisi au vieux Brisach dès le jour de Pâques 1474. L'instruction de son procès constate les faits les plus horribles : l'humanité se refuse souvent à les croire, la décence à les écouter. Les députés des villes le condamnèrent à avoir la tête tranchée, et cette sentence fut exécutée, à la lueur des flambeaux, à Brisach, et non à Bâle, comme l'annonce mal à propos Philippe de Comines. La famille de Hagenbach est éteinte aujourd'hui : le château est détruit.

M. l'abbé Descharrières, que j'ai déjà cité, a publié, en 1808, un Essai sur l'histoire littéraire de Belfort et des environs. Cette ville a donné naissance à Joseph Delaporte, auteur du Voyageur français, et à Jean-Baptiste Durosoy, qui a publié une *Philosophie sociale* et des recueils d'édits et d'arrêts. Kléber, avant que ses exploits eussent honoré le nom alsacien au-delà du Rhin et sur les bords du Nil, exerça pendant deux ans la profession d'architecte à Belfort. Masvauz réclame le père Wilhelm, qui, en 1736, a imprimé une Histoire abrégée des ducs de Lorraine : d'autres disent que ce savant était né à Isenheim. Ce qui rend cette dernière opinion plus plausible, c'est que ce nom est encore celui d'une famille considérée de ce lieu. Delle a fourni au Conseil souverain d'Alsace le premier président de Boug, auteur du Recueil des ordonnances d'Alsace, déjà commencé par le président de Corberon. Enfin, cette ville a mis à la tête des armées de la république française un général qui obtint de grands avantages contre les Espagnols, battit les impériaux à Loano, devint ministre de la guerre, et mourut dans la retraite le 1.^{er} Fructidor an 12 : ce fut Louis-Barthélemi Schérer, dont les habiles dispositions en administration militaire dirigent encore le ministère, et que les gens de l'art regardent comme un habile tacticien, malgré les revers de fortune que lui firent éprouver dans sa dernière campagne la supériorité numérique de l'ennemi et la coupable désobéissance de deux généraux qui n'exécutèrent point ses ordres à la journée de Vérone.

FERRETTE.

Consacrons d'abord quelques instans aux imposans débris de l'antique demeure des nobles comtes de Ferrette. Schœpflin en a donné un dessin dans lequel on aperçoit encore, au haut de la colline, un grand nombre de bâtimens bien conservés. Notre planche 37 peut faire juger des progrès de la dévastation pendant les soixante années qui ont suivi la publication de son ouvrage, et même, depuis l'instant où notre artiste a confié au papier l'image de ces vieux donjons, on a fait tomber une immense muraille en face de l'entrée, et l'on en a employé les pierres à des constructions modernes. Peut-être dans soixante autres années les enfans de nos enfans s'adresseront-ils aux vieillards pour demander en quel lieu gissaient ces ruines, comme aujourd'hui nous interrogeons ceux dont le temps a blanchi les cheveux, pour apprendre si personne, dans leur jeunesse, ne leur a montré la direction, alors encore reconnaissable, d'une voie romaine, ou si du moins la tradition affaiblie par le temps n'est pas venue expirer dans leurs oreilles sans pouvoir se traîner jusqu'à nous.

Les broussailles les plus épaisses couvrent le sol inégal et pierreux du château: du fond des souterrains éboulés s'élèvent de hautes parois avec leurs fenêtres désertes, à travers lesquelles le vent recourbe incessamment la cime de quelques arbres tristement posés sur les décombres. Souvent ils jettent leurs racines dans les fissures mêmes de ces murailles, ou s'élancent comme de majestueux panaches du sommet des tours. Vers l'orient la destruction a fait moins de progrès, et de tous côtés des embrasures pour le canon attestent que depuis l'extinction des comtes de Ferrette, le système moderne de fortification a été adapté à leur manoir. En 1575 la maison d'Autriche l'engagea aux comtes de Fugger, à charge d'opérer ces changemens: ils le firent réparer entièrement et l'entourèrent de fossés. A la partie orientale, sous une arcade cintrée, on voit l'orifice d'un puits dont il serait peu prudent de s'approcher. Les pierres qu'on y jette, indiquent assez sa profondeur par la durée de leur chute, et j'ai lu dans un titre de 1567, antérieur, par conséquent, de huit ans aux réparations, que la profondeur du puits était de cent cinquante toises, chose inadmissible, car il serait descendu plus loin sous la terre que ne s'élève dans les airs la flèche de la cathédrale de Strasbourg.

Au pied du château, Ferrette alonge une rue ascendante entre deux collines du Jura. Cette chaîne forme ici comme un amphithéâtre que les montagnes de la Suisse auraient avancé entre les Vosges et les sommets qui bordent le Rhin. On voit s'étendre au nord une vaste plaine: d'abord elle est entrecoupée de ravins et de vergers gracieux; le village du vieux Ferrette, qui, peut-être, est la ville primitive, semble un faubourg séparé de la ville actuelle; plus loin, l'Alsace entière se déroule à côté des Vosges. A la fin d'un beau jour ces montagnes prennent une teinte plus sombre; on voit se coucher, sur leur penchant, une longue ceinture de vapeurs grisâtres, au-dessus de laquelle les sommets se détachent en bleu foncé sur les teintes du crépuscule. Le Balon de Giromagny, celui de Soultz, l'Ungersberg,

sont faciles à reconnaître; ils sont comme les tours de cette belle limite. Puis, par un contraste singulier, on retrouve à sa droite les douces images de la solitude; on aperçoit dans les profondeurs, entre les forêts et les collines, un vieux monastère, celui de Luppach. Pendant la terreur révolutionnaire Delille y a caché sa gloire sous un nom emprunté; car ce couvent avait été transformé en hôpital militaire, et le chantre de *l'Imagination* travaillait dans un bureau. L'on veut que ce poème y ait occupé ses loisirs, et peut-être sa belle description du vieux château lui fut-elle inspirée par la *masse énorme* de celui de Ferrette.

Il ne faut pas essayer de remonter au-delà du 12.^e siècle, pour établir l'origine de la famille de Ferrette. La plus ancienne charte qui contienne ce nom, est de l'année 1125. Louis, comte de Mousson, épousa, au commencement de ce siècle, Sophie, fille de Frédéric ou Ferry II, duc de Lorraine, et petite-fille du roi de Bourgogne Conrad: elle était héritière du comté de Bar. Ils eurent pour fils Thierry, comte de Mousson et de Bar, qui s'unit à la fille de Guillaume II, comte de Bourgogne. Ce fut Frédéric, issu de cette union, qui, le premier, prit le titre de comte de Ferrette, en l'année que nous venons d'indiquer. Le même jour on le qualifie aussi de comte de Montbéliard; cependant ce nom demeura plus spécialement à Thiébaud son frère. On aperçoit ici la raison pour laquelle les deux maisons de Ferrette et de Montbéliard furent toujours liées, et s'allièrent souvent l'une à l'autre; mais on ne devine pas pourquoi il est pour la première fois question du titre de comte de Ferrette. S'il avait toujours appartenu aux comtes de Mousson, ils n'eussent pas attendu si long-temps pour le porter. On peut raisonnablement supposer, d'après la situation géographique du pays, que Ferrette, et peut-être Montbéliard même, leur advinrent aussi par les femmes, comme le comté de Bar. La mère de ce Frédéric qui est le premier comte, était, ainsi que nous venons de le voir, une héritière de Bourgogne. Il y a tout lieu de croire, d'après les anciennes divisions territoriales, que Ferrette était l'une des parcelles démembrées de ce vaste État.

Que penser, après cela, des prétentions du généalogiste Bucelinus, qui veut que le premier comte, Louis de Ferrette, ait signalé sa valeur en 933, en combattant à Mersebourg contre les Hongrois; que six ans plus tard il ait assisté à Magdebourg au premier tournoi? D'autres ont imaginé de faire du premier comte de Ferrette un frère d'Albert IV, comte de Habsbourg. Un rêveur va si loin qu'il désigne pour fondateur du château, Rapaton, celui-là même qui, dans l'Argovie, aurait construit le château de Habsbourg. Quoi qu'il en soit, c'est en l'année 1144 qu'il est parlé pour la première fois de celui de Ferrette. Frédéric, de concert avec sa femme Stéphanie, fille de Gérard d'Égisheim, fonde le monastère de Feldbach, et il en réserve l'avocatie pour lui et pour l'aîné de ses descendants, qui occupera le château de Ferrette. Stéphanie était la seconde femme de Frédéric, qui d'abord s'était allié à la maison des ducs de Zähringen; elle était sœur du comte Ulric d'Égisheim, dans la personne duquel s'éteignirent les mâles de la famille d'Égisheim et de Dagsbourg. A sa mort elle fit passer dans les mains des

Ferrette une partie notable de cette riche succession. L'histoire parle bien peu de Louis, fils de Frédéric : il n'est guère connu que par une charte de confirmation de la fondation de l'abbaye de Pairis, laquelle avait été créée par Ulric d'Égisheim son oncle. Louis épousa la fille de Werner, comte de Habsbourg, et il en eut plusieurs enfans, entre autres ce Frédéric II, célèbre par l'audace avec laquelle il enleva, près d'Altkirch, l'évêque de Bâle, Henri de Thoun. On ne sait pas bien à quelle occasion le comte se porta à cet acte de violence. Il y a lieu de penser, par ce qui suivit, que ce fut pour un intérêt particulier au sujet de domaines dont on se disputait la possession. Frédéric retint l'évêque prisonnier, lui arracha un serment, le contraignit à faire ce qu'il voulait. Mais bientôt les choses changèrent. Frappé des foudres de l'Église, Frédéric se soumit à la plus humiliante réparation. On commence par stipuler que le comte restituera tout le butin qu'il a fait sur l'évêque; quant à lui, il subira la peine appelée *Harnescar*, c'est-à-dire, qu'à la porte de la ville il se chargera les épaules d'une selle, et marchera de la sorte jusqu'au portail de l'église de la vierge. Chacun des siens, selon sa condition, promènera le Harnescar, et lui fera faire le même trajet. Devant le portail tous se prosterneront, ils prieront et l'on priera pour eux; puis ils se relèveront et chercheront partout l'évêque *ubicumque in civitate fuerit*, pour se prosterner à ses pieds, une première, une seconde, une troisième fois. Quand ce prélat leur permettra de se relever, le comte le déliera de son serment et dégagera ses cautions, il jurera même, chose inconcevable, de ne plus entrer dans son comté que du consentement spécial de l'évêque. Après ces clauses se trouve la cession de deux domaines, qui paraissent avoir été le sujet de la contestation; mais on a grand soin d'y ajouter que, si par témoins valides, il venait à être prouvé que l'évêque a des droits antérieurs sur ces domaines, il lui en sera encore abandonné d'autres. Dans tous les cas le comte les recevra en fief, et c'est à ce prix qu'on lui donnera l'*osculum pacis*, le baiser de paix; on lui donnera de plus encore, pour implorer l'absolution du pape, des lettres scellées du sceau de l'évêque et de celui du chapitre. Toutefois il ne jouira d'une si grande faveur, qu'en se soumettant à telle pénitence qu'on voudra lui imposer. Enfin, le lieu même où l'on a pu attenter à la personne de l'évêque, a besoin d'expiation, aussi tout le peuple des campagnes, hommes et femmes, viendra processionnellement à Bâle. A la porte de la ville les hommes ôteront leurs habits pour se couvrir de la haire des pénitens, et prosternés devant l'église de la vierge, ils seront tondus, et on leur imposera une pénitence encore. On veut bien exempter de cette procession la comtesse et ses demoiselles de compagnie; mais à charge de vivre économiquement pour faire des cadeaux plus riches, et qui devront être envoyés par la première procession. On a peine à contenir son indignation en parcourant cette pièce, et cependant nos lecteurs n'en connaissent pas encore la partie la plus odieuse. Le fils de Frédéric, y est-il dit, n'est point d'accord avec lui, et ne consent pas à la cession demandée. Eh bien! ce n'est point assez d'excommunier ce fils, tous les siens et ses vassaux, le malheureux Frédéric lui-même sera exclu des églises, les sacremens lui seront inter-

dits jusqu'à ce qu'il ait obtenu le consentement de ce fils. Cet acte, monument curieux d'un siècle d'ignorance et de barbarie, est daté de Janvier, mois qui n'était pas alors le premier de l'année : il en restait, selon le calcul adopté par l'Église et par plusieurs nations, encore plus de deux à courir, et, dans cet intervalle, en la même année 1232, ce Louis, que Frédéric devait contraindre à consentir, sous peine de damnation, se saisit de son père, le plongea dans un cachot et l'étrangla. Mais ce qui est plus horrible encore, c'est que l'évêque, si prodigue d'anathème, et qui, dans l'intérêt de son temporel, dévoue toute une population aux peines éternelles, n'a cependant point de nouveaux foudres à lancer sur le parricide. Deux ans ne sont pas écoulés, que déjà il transige avec Louis et avec son frère Ulric, pour quelques droits à exercer dans le pays de Porentrui et dans celui de Delémont. L'empereur fut moins clément que l'Église; Louis, surnommé *Grimmel*, à cause de la férocité de son caractère, fut mis au ban. Il survécut vingt-huit ans à son crime. Berthold, l'un de ses frères, occupa douze ans le siège épiscopal de Bâle. Ce qu'il fit de plus marquant, fut d'excommunier Rodolphe de Habsbourg, de l'ordre exprès du pape.

En 1228, les comtes de Ferrette, qualifiés par les Annales de Colmar de *homines imperiales*, sont vaincus à Blodelsheim par Berthold, évêque de Strasbourg. Schœpflin rapporte cette qualification au titre et à la charge d'avocat d'Alsace, dont l'un d'eux, le comte Ulric, frère du précédent, paraît avoir été investi, et que Frédéric II lui accorde, ainsi qu'à Otton d'Ochsenstein, qui paraît avoir gouverné la basse Alsace. En 1236, Ulric cède à sa sœur Alix, comtesse de Montbéliard, tout ce qu'il possède dans le val d'Ajoie et l'advocatie de Buren, et cela pour sa portion dans la succession paternelle. L'acte le plus important qu'il ait passé, est celui qui transmet à titre de vente tout le comté de Ferrette à Henri de Neufchâtel, évêque de Bâle, qui le paya 850 marcs d'argent, et de suite le conféra en fief au comte pour lui et ses hoirs. La charte dont il est question fait voir de quelle étendue était alors ce territoire; mais on peut être surpris d'y trouver Thann, donné par le roi des Romains à l'évêque de Strasbourg, puis Wineck et Hohenack, etc., que déjà précédemment le comte Ulric, par une transaction datée de 1251, avait reconnu tenir en fief de l'évêché de Strasbourg, pour finir le différend qui s'était élevé au sujet de la succession de Dagsbourg. Il n'est pas question, en revanche, des deux tours d'Égisheim appelées Weckmund et Tagesburg ou Dagsbourg, que tenaient en fief du comte de Ferrette Pierre Melioc et Baldeman, et que le comte lui-même déclare tenir maintenant de l'évêque. Thiébaud, son fils, qui avait pris part à cette vente, la confirma encore par un acte spécial sept ans après. Il fut aussi avocat d'Alsace, mais il ne parvint à cette dignité que sous Adolphe de Nassau, dont il embrassa la cause contre Albert d'Autriche, quoiqu'il eût joui de toute la faveur de Rodolphe de Habsbourg. Aussi, quand le compétiteur d'Adolphe de Nassau eut tué cet empereur à la bataille de Gölnheim, ne manqua-t-il pas d'instituer des gouverneurs qui lui fussent dévoués. Thiébaud avait soutenu dans la province de continuelles guerres tant que dura la

rivalité de ces deux princes. Son fils Ulric, se voyant sans enfans, obtint de l'évêque de Bâle, seigneur direct, la transmission de ses domaines à ses filles Jeanne et Ursule; mais d'un autre côté il avait beaucoup accru ces possessions, car il avait reçu de Jeanne de Montbéliard, sa femme, la seigneurie de Belfort, et la maison d'Autriche, voulant reconnaître ses services, lui avait donné celle de Delle. Tous ces biens furent réunis sur la tête de Jeanne, sa fille. Quant à lui, il mourut le 15 Mai 1324, et très-peu de temps après, Albert II, duc d'Autriche, fils de l'empereur Albert I.^{er}, épousa Jeanne, qui mit entre les mains de cette illustre maison, et du consentement de l'évêque suzerain, ses biens paternels et maternels. Les ducs d'Autriche étaient déjà en possession du landgraviat.

Dans la suite ces ducs disposèrent tantôt d'une partie du comté, tantôt d'une autre. Il est compris dans la cession faite à Charles le Téméraire; et nous avons vu comment, en 1575, les comtes de Fugger furent investis du château de Ferrette et du comté : ils avaient eu pour prédécesseurs les Rechenberg, les Truchsess et les Reichenstein. Une charte de 1225 prouve que dès ce temps les comtes étaient en possession d'établir des impôts, de conférer des titres, de battre monnaie, de creuser des mines, de légitimer les bâtards. On a encore quelques pièces de monnaie à l'effigie d'Ulric, dernier du nom.

En 1633, les Suédois occupant Ferrette et le château, les paysans les y surprirent et firent main-basse sur tous les soldats, qu'ils tuèrent impitoyablement; on précipita par les fenêtres du château le lieutenant-colonel d'Erlach et plusieurs autres officiers. Mais la vengeance fut terrible; il y eut de nombreuses condamnations, qui furent promptement et cruellement exécutées. On sait comment le traité de Westphalie mit le comté sous la puissance du roi de France, et comment, après quelques dispositions qui n'eurent qu'un effet temporaire, il en investit en 1659 le cardinal Mazarin.

Nous terminerons cet article en donnant quelques notions sur une famille noble de Ferrette, qui n'a point son origine dans celle des comtes, qui est née de ses serviteurs, et qui cependant est l'une des plus anciennes du pays. Il existe une transaction de l'année 1322, dans laquelle le comte Ulric II cède en fief à Thiebaut et à Ulric de Ferrette ses droits sur le château de Liebenstein et sur quelques villages. Ce même comte, avant de mourir, institue pour exécuteur testamentaire Ulric de Ferrette, avec Werner de Hadstadt; un autre Ferrette signe comme témoin cet acte, qui semble avoir arrêté le point où finirait la maison souveraine. On voit, au milieu du 14.^e siècle, un Ferrette investi de l'advocatie de l'Autriche antérieure; celui-ci reçut en fief Carspach, qui nomma l'une des branches de cette lignée, et dans la suite passa dans la famille de Reinach par le mariage d'Antoine de Ferrette avec Françoise de Reinach, de la branche d'Obersteinbronn. Le grand-père de cet Antoine avait été honoré par Ferdinand III du titre de baron. Il y avait une autre branche, qui s'éteignit en 1729; enfin, une autre encore tenait son nom de Zillisheim : elle s'est arrêtée au siècle dernier, tandis qu'il en est une qui a continué d'exister sous le nom de Florimont.

MORIMONT, LIEBENSTEIN, LUCELLES,
BLOCMONT, LOEWENBOURG.

Sur la frontière méridionale du département, entre les collines boisées que le Jura avance au sud-est du village de Levoncourt, les prairies s'élèvent en pelouses riantes jusqu'à la forêt, et les immenses ruines du château de Morimont apparaissent sur la hauteur, au milieu des arbres qui les entourent et qui ont envahi ses larges fossés, ses créneaux éboulés, et ses nombreuses tours. L'enceinte en est fort vaste, et ce monument est sans contredit l'un des plus beaux de la province. Notre planche 38.^e le représente du côté du sud-est. Il est fâcheux que les limites que nous avons fixées à cet ouvrage, ne nous permettent pas de donner plusieurs vues de Morimont; car les détails même eussent présenté de l'intérêt, tant sous le rapport de l'architecture intérieure, qu'à raison du dessin pittoresque qu'on pouvait en faire. Les fastes de l'abbaye de Lucelles nous apprennent qu'au commencement de la guerre des Suédois, un incendie consuma ce château, dont les fortifications avaient été arrangées selon le nouveau système introduit dans l'art de la guerre par l'invention de la poudre. Il s'appelle en allemand *Mærsburg* ou *Mærsberg*. Dire quand il fut élevé, serait absolument impossible : il était déjà fort ancien en 1271; car en offrant ses terres à l'évêque de Bâle, Ulric, comte de Ferrette, parle de Morimont comme étant d'une haute antiquité. C'est pour la première fois alors que ce château est nommé par nos chartes, et l'on y voit qu'il était rangé parmi les premiers domaines du comté de Ferrette. Celui qui s'en trouve investi, s'appelle Henri de Morsberch. Les documens ne vont pas plus loin; mais les illustres barons de Morimont se vantaient d'être issus des comtes de la Roche, et plusieurs généalogistes fixent le commencement de cette branche à l'année 1135, appelant son auteur tantôt Antoine, tantôt Gauthier, tantôt Balthazar. Quoi qu'il en soit, Henri de Morimont paraît avoir été soit un vassal, soit un homme attaché au service des comtes de Ferrette, et par là même obligé à la garde du château, ce qui ne porte aucun préjudice à son origine. Selon le père Dunod, dans ses Mémoires pour servir à l'histoire du comté de Bourgogne, les comtes de la Roche, à leur tour, paraissent descendre de ceux de Montbéliard. Ainsi le sang des rois de Bourgogne aurait coulé dans les veines des Morimont; car les comtes de Montbéliard, ainsi que nous l'avons déjà dit, sont issus de l'alliance de Sophie, petite-fille du roi Conrad et fille de Frédéric ou Ferry de Lorraine, avec Louis, comte de Bar.

De 1271 à 1403, c'est-à-dire de Henri jusqu'à Jean de Morimont, qui épousa Isabelle de Waldner, nous ne pouvons guère classer les divers noms que l'histoire a retenus. Une charte de l'archiduc Rodolphe prouve que la famille était alors fort nombreuse : il l'investit, en 1361, de deux châteaux, qualifiés de supérieur et d'inférieur : ce dernier a totalement disparu. Cette même investiture s'étendit au

village de Levoncourt, appelé en allemand *Lubendorf* ou *Liebendorf*, et à celui de Courtavon ou *Ottendorf*; enfin, à Largue. La chronique de Bâle, pour l'année 1386, fait mention de quatre Morimont morts à Sempach. Il y eut plusieurs pactes et conventions entre Bâle et les Morimont. Ce fut d'eux que cette ville acquit le petit Huningue, et son évêque leur conféra en fief le château de Plitzhusen. Pierre de Morimont, fils de Jean, fut ambassadeur près du duc de Bourgogne et près du roi de France. Il reçut, à titre d'engagement, de la maison d'Autriche, Ferrette, Belfort, Delle, le château de Rougemont et beaucoup d'autres terres; enfin, il devint landvogt provincial de tout ce que cette maison possédait en Alsace, et agrandit les domaines de sa famille de Musig et de Heidolsheim.

En 1488, le titre de baron fut conféré aux Morimont par Frédéric III, qui le donna à Gaspard, fils de Pierre. Quatre ans plus tard celui-ci acquit en fief tout ce que son père ne tenait encore qu'à titre d'engagement. Dès-lors les barons de Morimont prirent aussi le titre de barons de Belfort. Gaspard de Morimont fut à la fois landvogt impérial et landvogt autrichien. L'un de ses fils devint prévôt de l'Église de Bâle: les deux autres, Jacques et Jean, donnèrent, chacun, naissance à une ligne séparée. Sous le fils de Jean, Belfort retourna aux archiducs, et Jérôme, son petit-fils, ayant passé à la religion protestante, vendit, en 1582, la seigneurie de Morimont aux comtes d'Ortenberg, de la branche espagnole dite de Salamanque; puis, à l'extinction de ceux-ci, le roi de France étant devenu souverain de l'Alsace, en fit don à M. de Vignacourt, lieutenant-colonel de cavalerie. Toutefois la famille de Morimont continua d'exister pendant long-temps: la branche aînée, transférée d'abord dans le Wurtemberg, puis en Thuringe, subsista encore plus de cent ans. La branche cadette, entrée au service de la maison d'Autriche, occupa des charges importantes en Styrie, où elle s'éteignit aussi à la fin du 17.^e siècle.

A quelque distance de Morimont, vers le nord, on distingue, sur une hauteur, les ruines du château de Liebenstein, qui s'élèvent au-dessus du village de Liebsdorf; mais on les démolit tous les jours, et bientôt elles auront disparu de ce site agreste dont elles font le principal ornement. La date de l'établissement de ce château se perd aussi dans la nuit des temps: il appartient d'abord à une famille de Liebenstein, et l'on voit, en 1234, un Burcard signer la charte de transaction qui intervint entre l'évêque de Bâle et les comtes de Ferrette, parmi lesquels se trouvait Louis le parricide. En 1298, un Albert de Liebenstein est élu abbé de Murbach, et cette haute dignité montre que la famille dont il s'agit jouissait d'une grande considération. Schœpflin pense qu'elle s'éteignit vers la fin du 14.^e siècle, et que tel est le motif de l'investiture donnée aux Morimont, en 1361, puis à la famille noble de Ferrette, dont nous avons parlé. Cependant, dès l'année 1322, près de quarante ans auparavant, les comtes de Ferrette n'étant pas encore éteints, Ulric, dernier d'entre eux, avait conféré ce même château à Thiebaut et à Ulric de Ferrette; et comme cette famille se perpétua et ne fit que grandir en puissance, comme elle possédait encore ce fief de Liebenstein

à l'époque de la révolution, il y a lieu de supposer, peut-être, que par le titre de 1361, la maison d'Autriche ne cédait aux Morimont qu'une suzeraineté sans interrompre la possession des nobles de Ferrette, pas plus qu'elle n'interrompait la jouissance des châtelains compris dans les seigneuries de Belfort et de Rosemont, qu'elle leur céda aussi : il est possible même que les premiers Liebenstein ne soient autres que ces Ferrette, ces *hommes*, ces *ministériels* des comtes. Toutefois il serait imprudent d'accorder trop de confiance à des hypothèses qui n'ont pour elles que la vraisemblance.

Nous allons nous diriger au sud, et nous enfoncer dans les gracieuses vallées du Jura : nous y trouverons au bord de la Lucelle les souvenirs de l'abbaye de ce nom, et les forges de M. Paravicini, qui lui ont succédé. Lucelles a eu son historien particulier, c'est l'abbé Bernardinus qui en a écrit les fastes. Selon une charte contemporaine qu'il a publiée, ce fut vers l'an 1124 que Hugues de Chalmilly, Amédée de Neuchâtel et Richard de Montfaucon, trois nobles du comté de Bourgogne, fondèrent cet établissement, le plus ancien de l'ordre de Citeaux dans ces régions, et qui peupla l'abbaye de Salzmanswiller, près du lac de Constance, et l'une des plus riches de l'Allemagne. Il fournit aussi des religieux à celles de Pairis et de Neubourg. En 1524 Lucelles devint la proie des flammes, et le fut encore l'année suivante, dans la guerre des paysans. Alors, disent les Fastes, périt un grand nombre de livres, *ingens librorum thesaurus*, et peut-être avons-nous, dans cette occasion, perdu quelques-uns des trésors d'histoire que nous léguait l'antiquité. Plusieurs abbés de Lucelles se sont distingués par leurs connaissances : tels étaient Jean Démétrius, auteur d'écrits théologiques, né à Bâle, et mort en 1319 ; Conrad Holtzacker, aussi de Bâle, rédacteur des Actes du Concile de Constance, mort en 1443 ; Nicolas Amberg, vice-chancelier de Frédéric III, qui a donné des dissertations historiques, notamment sur les antiquités de Lucelles, mort en 1467 ; Louis Jæger, théologien, mort en 1495 ; enfin, Laurent Lorillard (*Auricularis*), né à Porentrui, aussi théologien, et mort en 1648. Un traité de paix fut conclu à Lucelles, entre Marie de Blois, duchesse de Lorraine, et plusieurs seigneurs d'Alsace.

Parmi les possessions de Lucelles se trouvait jadis le château de Lœwenberg, qui est au-delà de la Lucelle et dans le voisinage du monastère : ses ruines sont hors des limites actuelles de la France. L'abbaye l'avait acheté à un membre de la famille noble de Mönch de Bâle, avec le consentement des archiducs qui en avaient la directe. On rapporte sur Lœwenberg un fait singulier. Béatus Papa, nommé abbé en 1583, y faisait des constructions fort dispendieuses ; mais le feu consuma cet ouvrage non encore achevé. Un jour que l'abbé visitait ces travaux, il tomba du haut des murs dans un profond précipice, et le lendemain, 14 Janvier 1597, il expira.

Il y a, sur notre territoire, en-deçà de la Lucelle, un autre château, qui domine au loin la contrée, on le nomme Blomont, Blochmond, et en allemand *Blochmund*, parce que la montagne elle-même s'appelle *der Blauen*. Ce domaine

de Ferrette, nommé dans plusieurs chartes comme tel, fut conféré en fief aux familles de Thierstein et d'Eptingue. Ceux-ci le possédaient déjà en 1379, époque à laquelle l'un d'eux en prit le nom. Les Bâlois détruisirent ce château dans une guerre qu'ils firent à Herrmann d'Eptingue, en 1449, et ce seigneur fut fait prisonnier dans cette occasion. Il soutenait alors le duc Albert d'Autriche contre ces Bâlois, qui avaient pris le parti de leur pape Félix contre Nicolas V.

ALTKIRCH, LANDSER, LANDSCRON.

La tour qui s'élève à l'extrémité d'Altkirch, mérite une mention particulière; c'est tout ce qui reste du château, dont la tradition avait fait un ouvrage des Romains. Quelques auteurs ont voulu retrouver ici Larga, que nomment l'Itinéraire d'Antonin, et la Table théodosienne; mais sans aucune espèce de fondement. Du reste on y a découvert plusieurs objets d'antiquité, et récemment encore on a déterré dans un jardin une petite statue de bronze, qui pourrait avoir formé l'anse d'un vase. Un homme coiffé d'un bonnet phrygien, tient à la main un rouleau de papyrus, et semble marcher accroupi. Je dois la possession de cet objet à M. Lamey, alors juge d'instruction à Altkirch.

Il ne paraît pas que les titres écrits aient fait mention d'Altkirch antérieurement au 12.^e siècle. La première charte qui s'en occupe, est datée de l'an 1180. Il s'agit d'une *villa*, d'un domaine du monastère de Saint-Alban à Bâle: on l'appelle *Altinchilcham*. L'on pense qu'il y eut, dans ce lieu, une église dès les premiers temps du christianisme. Le nom autorise la conjecture; de nos jours encore les paysans du Sundgau disent *Kilch* au lieu de *Kirch*, *église*. Il y a donc lieu de croire que la priorité appartient à l'église sur tout autre établissement, et par conséquent sur le château. On voit positivement dans une charte de 1215, que la ville prit naissance au commencement du 13.^e siècle. Frédéric de Ferrette donne à l'abbaye de Lucelles un lieu convenable pour y bâtir une maison; il le lui assigne *in municipio meo nomine Halkiliche, quod meo tempore ædificavi*. On y voit que l'abbaye contribua de ses deniers à l'achèvement des fortifications. Ce fut près d'Altkirch que ce même Frédéric s'empara de l'évêque de Bâle et de sa suite. A partir de cette violence, jusqu'aux guerres des Suédois, qui prirent deux fois cette ville en la même année, l'histoire n'a rien d'important à recueillir. Les archiducs résidèrent souvent à Altkirch, à en juger par la date de plusieurs chartes, puis on en fit le chef-lieu d'une seigneurie particulière, qui sous l'archiduc Sigismond fut engagée aux nobles de Ramstein et à la famille d'Andlau, et qui, dans la suite, passa aux comtes de Sultze, à ceux de Fugger, enfin à la famille de Betz, dont le chef était officier de cavalerie dans l'armée du duc de Weimar. Le roi Louis XIV en disposa, en 1659, par le fameux acte de donation qui en investit le cardinal Mazarin. L'évêché de Bâle avait établi à Altkirch une officialité pour l'administration de la justice dans les affaires ecclésiastiques.

Cette ville a vu naître quelques docteurs dont les ouvrages demeurent immobiles sur les rayons des bibliothèques. Nous citerons Jean-Ulric Surgant, qui mourut à Bâle, en 1503, après y avoir été chanoine et curé. Il publia un *Manuale parochorum* et d'autres écrits théologiques. Le siècle suivant a produit deux jésuites, Jean et George Birgeisen, auteurs de traités ascétiques qu'on ne lit plus.

Portons nos regards maintenant sur le sol de la seigneurie, nous y apercevrons encore quelques ruines éparses, et de grands noms viendront s'y inscrire. Le plus illustre est celui de Reinach, il appartenait à la Suisse : les 11.^e, 12.^e et 13.^e siècles l'y trouvèrent déjà fort respecté. Attachés à la cause du duc Léopold, tous les Reinach périrent à Sempach, un seul leur survécut. Ce chevalier, appelé Hannemann, ou, selon d'autres, son fils Ulric, s'établit dans les possessions autrichiennes de l'Alsace. Ulric eut deux fils, Erhard et Henri, qui fut auteur de la branche de Heydwiller, tandis qu'Erhard donna l'existence à celles de Fousse-magne, d'Obersteinbronn et de Montreux. La dernière s'éteignit au commencement du siècle dernier. La branche d'Obersteinbronn a compté des évêques et des commandeurs; mais c'est à la branche aînée, à celle de Fousse-magne, qu'appartient la plus belle part de gloire : l'un de ses membres gouverna la Franche-Comté pour Maximilien et pour Charles-Quint. Bientôt, sous Thiébaud de Reinach, il se fit dans la famille de Fousse-magne des subdivisions entre la ligne de Fousse-magne proprement dite, celle de Muntzingen, qui n'existe plus, et celle de Hirtzbach. Henri, chef de la première, est célèbre pour sa belle défense du Vieux-Brisac, qu'il tint neuf mois contre les forces françaises et suédoises. Ferdinand III le fit baron, et son petit-fils obtint, en 1718, le titre de comte, qu'il transmit à sa postérité. Quant aux Reinach de Hirtzbach, ils ont eu aussi des prélats sur le siège de Bâle, et des conseillers d'honneur et d'épée au conseil souverain d'Alsace. Aujourd'hui notre département leur doit un député qui, d'abord, l'avait représenté dignement sur les champs de bataille, d'où il revint couvert de nobles cicatrices, après avoir parcouru les grades inférieurs, comme le ferait un soldat ignoré.

Cette noble famille possédait de nombreux châteaux dans la seigneurie d'Altkirch : on citera ceux de Hirtzbach, Heydwiller, Frenningen et Carspach; elle en avait deux dans ce dernier village, qui avait été autrefois engagé à une famille de Hirtzbach, puis à celle de Waldner. Ces vieux donjons et le village lui-même furent ensuite conférés en fief à Ulmann de Ferrette, qui, en 1741, épousa Françoise de Reinach, de la branche d'Obersteinbronn. On y a construit aujourd'hui un magnifique château moderne.

A la fin du 15.^e siècle, la famille de Heydwiller venant de s'éteindre, son château, qui avait fait retour à la maison d'Autriche, fut conféré d'abord à Conrad de Waldner et aux Morimont, qui le vendirent à Erhard de Reinach en 1486. Les ruines en sont assez considérables. Quant au château de Frenningen, il est remplacé par une maison moderne. En 1302, Ulric, comte de Ferrette, l'engagea à Conrad de Flaxlanden, en se réservant le droit d'ouverture. Dans le cours du siècle suivant, Léopold IV le fit passer aux Hartmannsdorf, sur lesquels les Mulhousiens

le prirent sous le commandement du comte palatin Louis, avocat d'Alsace, parce que Frédéric d'Autriche, le seigneur direct, s'était déclaré pour Jean XXIII, que le concile de Constance avait déposé. Il paraît enfin que les possesseurs de Frenningen reçurent dans leur château les ennemis de cette cité, à l'occasion de la guerre suscitée par Kiefer, dont nous parlerons à l'article Mulhouse. Quand les Suisses vinrent dégager cette ville, la garnison de Frenningen, ne pouvant tenir contre eux, mit elle-même le feu au château.

Charles-Quint, dès le commencement de son règne, substitua aux Hartmannsdorf la famille de Reinach. Hirtzbach eut, après les nobles de ce nom, une foule de feudataires, parmi lesquels sont les Hack de Schweighausen; il tomba au pouvoir des Reinach par les femmes. Enfin, vers la fin du 15.^e siècle, et après de nombreuses transmissions, les Reinach furent investis d'abord de Niedersteinbronn, puis, douze ans après, d'Obersteinbronn. On ne voit plus rien de ces anciens châteaux, seulement à Niedersteinbronn une grange repose sur les robustes fondations de l'un d'eux.

Les collines du Sundgau n'ont point gardé leurs châteaux, comme les sommets des Vosges: ils n'avaient, pour protéger leurs débris, ni les forêts, ni la solitude, et les souvenirs même ont disparu. Nous pourrions faire une liste aride de tous ces noms et de toutes ces dates, et les prôneurs du *bon vieux temps* se convaincraient, après beaucoup d'ennui, que rien, jamais, n'a été moins stable que la propriété au moyen âge. Nous ne prétendons pas même nommer tous ces antiques manoirs; Schœpflin en compte plus de cent soixante pour la Haute-Alsace seulement. Nous nous bornerons donc à citer les plus marquans.

Brunstatt se trouve au 13.^e siècle entre les mains des Berckheim, et leur possession continue jusques vers l'année 1361; alors vinrent les Haus (*de domo*) sur lesquels il fut pris et brûlé par les Suisses, puis les Thierstein et Gabriel de Salamanque, auteur des comtes d'Ortenberg. Après le beau combat de cavalerie, donné par Turenne sous les murs de Mulhouse, le régiment de Portia s'enfuit dans Brunstatt. Pfaffstatt eut à peu près le même sort que Brunstatt, il fut brûlé en même temps que Hirtzenstein, à l'époque où les confédérés vinrent présenter la bataille dans l'Ochsenfeld; alors il appartenait aux nobles de Haus. Des Ortenberg il passa aux Zerhein, qui possédaient aussi à Dornach un château, fief de Murbach. La famille de Besenwald, de Soleure, acheta, en 1648, et Brunstatt et le château de Beiss, entièrement détruit aujourd'hui, et qui provenait d'abord des Crœning et après eux des Ruost. Illfurt présente encore quelques ruines: excepté de l'oblation des Ferrette à l'évêché de Bâle en 1271, il y fut ajouté sept ans plus tard. Il est question de ce château dans l'expédition des Bâlois en 1355. Celui de Zillisheim, bâti en 1291, fut brûlé par les Mulhousiens et les Suisses en 1469, pendant qu'il appartenait aux Hartmannsdorf; ce qui ne l'empêcha pas de passer ensuite aux Ruost et aux Ferrette à titre d'engagement.

La famille de Haus s'est éteinte au 16.^e siècle, et quoiqu'on ne commence à l'apercevoir qu'au 14.^e, on la voit, dans ce court intervalle, remplir de son

nom un grand nombre de chartes. L'illustre maison d'Andlau succéda ensuite à une partie de ses fiefs d'Autriche. C'est ce qui arriva pour Wittenheim, où il y eut d'abord des nobles de ce nom (*milites de Wittenheim*). C'est ce qui arriva aussi pour Butenheim, château voisin d'Ottmarsheim, qui plus anciennement et à l'extinction des nobles de Butenheim était venu en la possession des Haus. En 1419 Gauthier d'Andlau obtint ces fiefs, après que Hartung de Haus eut été déclaré déchu de son droit. Les Suédois brûlèrent le château de Wittenheim en 1632; la maison moderne qui l'a remplacé appartient aujourd'hui à M. Ruel, sous-préfet d'Altkirch. On retrouve encore les Haus au château de Reichwiller, sur la Doller; ils le reçurent en fief de Rodolphe, duc d'Autriche, en 1361. Après eux vinrent les Waldner, par suite de l'alliance contractée par l'un d'eux avec Ursule de Haus. Depuis, une investiture royale l'a conféré à la famille de Bergeret. Nommerai-je Waltighoffen, où il y avait un château de la noble lignée d'Eptingue, et un autre encore de celle de Ramstein? Parlerai-je de Butwiller, construit par les Hagenbach au milieu du 15.^e siècle, de Heimmersdorf, possédé par les Montjoie, de Durmenach, château des Flaxlanden, de Heimsprung, qui de la famille de Masvaux advint à celle de Bollwiller, enfin de ce fief que Murbach avait à Hæsingen? Du moins celui-ci a été pris par la fille de Philippe le hardi, Catherine de Bourgogne. Le comte de Lupfen, landvogt autrichien d'Alsace, marcha pour elle contre les Bâlois. Ce château de Hæsingen avait été bâti en 1401 par les Zerhein; Catherine en investit elle-même cette famille feudataire de Murbach, et la suzeraineté donna lieu à beaucoup de contestations.

Nous avons cité les nobles de Butenheim; le château de Landser était un de leurs allodiaux. Ces nobles, qui jouissaient à Bâle du droit de bourgeoisie, s'étant livrés à des rapines contre les marchands qui faisaient le commerce entre cette ville et Mulhouse, furent assiégés et pris en 1240 après plusieurs assauts. Othon, le principal auteur de ces désordres, avait eu la précaution d'en sortir clandestinement. Ce ne fut que six ans après, et sous de dures conditions, que ce château fut rendu aux Butenheim: la part d'Othon fut gardée par ses cousins Jean et Henri, qui jurèrent de ne tirer aucune vengeance du dommage qu'ils avaient souffert. On alla même jusqu'à stipuler la faculté de démolition pour la portion appartenant aux villes de Bâle et de Mulhouse. En jetant un coup d'œil sur l'extrémité du département, nos regards seront attristés de la vue des ruines d'Huningue; mais le monument du brave général Abatucci nous rappellera aussi les beaux temps de la gloire française. Enfin, nous apercevrons Blotzheim, qui fut si long-temps le quartier-général de nos armées.

Blotzheim, que les chartes nomment aussi Bladolsheim, fut pris à force ouverte par l'évêque de Bâle en 1288. C'était Pierre de Reichenstein. Au 17.^e siècle, il subit de nombreuses mutations, passant aux Taupadel, aux Glutz de Soleure, et en 1720 à M. d'Angevilliers, qui le vendit à M. Henri d'Anthès, lequel reçut bientôt en fief des Mazarin les droits seigneuriaux dont jouissait au moment de la révolution le père de M. le baron d'Anthès, membre de la chambre des députés; mais le château avait passé par les femmes, d'abord aux comtes d'Archiac, puis à la famille de Salomon.

Notre planche 39.^e représente les ruines nouvelles de l'antique château de Landscron. Il y a peu de temps encore, il servait de boulevard à la France. Placé sur une des sommités de ces collines du Jura qui divisent l'Alsace d'avec la Suisse, il domine la jolie vallée de Leymen. Non loin de là, au détour d'une autre colline, se trouve la chapelle de Notre-Dame de la Pierre, qui est taillée dans le roc. Il n'est guère possible de reconnaître la disposition intérieure de Landscron. Après trois jours de siège, il se rendit aux alliés, qui le firent sauter en 1814. Ils le prirent sur soixante-sept conscrits qui n'avaient pas de vivres. On ignore le fondateur de Landscron. L'empereur Frédéric II s'en empara en 1215. Il paraît que la famille de Münch, si connue dans l'histoire du pays, l'avait offert en fief aux Ratel, et qu'avec les domaines de ceux-ci il advint, à ce titre, à la maison de Baden par les Hochberg. Beaucoup de Münch ont pris le nom de Landscron, et plusieurs Hochberg ont délivré à ce sujet des lettres d'investiture. Les Münch firent place aux Flaxlanden, qui ne le conservèrent que quatorze ans et le vendirent, en 1444, à Rodolphe de Ramstein, lequel n'en jouit guère plus long-temps; car en 1462 il le revend à son tour à Pierre de Reichenstein. Il faut que ce Pierre de Reichenstein ait été l'un des gentilshommes ligués contre Mulhouse; car l'on voit, six ans après, Soleure s'emparer de Landscron, et ses guerriers recevoir à ce sujet les remerciemens de cette cité, qui se trouvait de tous côtés insultée par ses voisins. Depuis lors la maison d'Autriche comprit l'importance de ce poste, et l'empereur Maximilien I.^{er} paya la somme de 1400 florins aux Reichenstein pour qu'ils augmentassent les fortifications de Landscron, en y employant les matériaux du château de Rhineck tombé en ruines. Enfin, Louis XIV, en 1665, en racheta le domaine direct de la branche de Baden-Durlach. Depuis ce temps la couronne conclut avec les barons de Reichenstein plusieurs actes de cession, en vertu desquels il fut établi une place de guerre dans ce château.

La famille de Reich de Reichenstein est originaire de Suisse. On traduit par *dives* le premier de ses noms, et c'est ainsi que sont désignés plusieurs témoins de chartes. Les Reichenstein ont occupé les premiers emplois de la province, et Charles VI a conféré à l'un d'eux le titre de comte. Ils ont eu de vastes possessions; ils ont même tenu en fief pendant quelques années toute la seigneurie de Ferrette. Nous citerons particulièrement parmi leurs domaines Leymen et Pieterthal, où il y avait un château qui appartenait aux comtes de Habsbourg même avant qu'ils devinssent comtes de Ferrette. On remarque un fait assez singulier, c'est que le père de Rodolphe de Habsbourg l'engagea à un noble de Rattersdorf, et ne reçut d'autre prix de cette aliénation qu'un cheval.

Le château de Rhineck, dont les ruines furent employées à étendre les ouvrages de Landscron, avait été offert en fief aux Habsbourg par les nobles de Vicethum. On voit encore au-delà du vallon, vers l'est, les ruines du petit château de Waldeck, que ces nobles reçurent en fief en même temps, et que, dès l'année 1149, l'empereur Conrad III avait donné à l'église de Bâle.

MULHOUSE, ILLZACH, ENSISHEIM.

Mulhouse est nommée, pour la première fois, dans la charte de fondation de l'abbaye de Saint-Étienne à Strasbourg; le duc Adelbert lui donne le nom de *Mulenhousen*; elle est ensuite citée dans la charte de Louis le débonnaire, relative à l'abbaye de Masvaux. Les plus anciennes mentions que nous en ayons sont donc du 8.^e et du 9.^e siècle.

Après un long oubli, on y voit tout à coup élire l'empereur Philippe, le concurrent d'Othon, qui, après avoir battu son compétiteur, y résida quelque temps. Cependant l'évêché de Strasbourg prétendait réunir Mulhouse au Mundat. Il profita de l'excommunication fulminée contre Frédéric II : des arbitres furent nommés et la lui adjugèrent; mais les parties litigantes transigèrent, et Frédéric, en sa qualité de duc d'Alsace, conserva l'advocatie. Bientôt cette ville se ligua avec Ulrich de Ferrette contre l'évêque de Strasbourg, eut part à sa défaite à Blodelsheim, et se remit de nouveau en campagne avec lui. Elle fut enfin cédée à l'empereur, jusqu'à ce que, sur une nouvelle excommunication, l'évêque Henri de Stahleck en reprit possession au nom de Guillaume de Hollande. Walther de Géroldseck essaya de garder cette conquête; mais Rodolphe de Habsbourg la lui arracha les armes à la main. Mulhouse n'était encore entourée que d'un simple mur et d'un fossé, qui étaient dus à la sage administration du célèbre Wœlfelin. La ville subit diverses vicissitudes de souveraineté : les évêques de Bâle et de Strasbourg vinrent l'assiéger dans les guerres qu'ils firent tous deux à Rodolphe, auquel ils venaient de prendre Blodelsheim, alors fortifié, et la tour d'Ottmarsheim, qui sans doute était le château de ce nom. La courageuse résistance des habitans les contraignit de lever le siège au bout de six jours. Rodolphe réunit définitivement Mulhouse à l'Empire; puis, par une transaction datée de 1308, les évêques renoncèrent à tout droit en faveur de Henri VII.

Dès l'année 1268 on trouve Mulhouse qualifiée de ville de l'Empire. Rodolphe de Habsbourg, Adolphe de Nassau, Albert d'Autriche, Henri VII, Frédéric d'Autriche, Louis de Bavière et Charles IV, lui accordèrent à l'envi des privilèges. Parmi ceux qu'elle tenait d'Adolphe de Nassau, on en cite un assez singulier : un bourgeois accusé de meurtre ne pouvait être arrêté dans sa maison; sur sa demande on établissait dans la rue un tribunal auquel il répondait de sa fenêtre, et s'il était déclaré coupable, on lui donnait le temps d'arranger ses affaires et la faculté de sortir, en prenant simplement la précaution de se garantir des vengeances particulières. Le meurtrier étranger trouvait asile et protection, pourvu qu'il jurât qu'il n'y avait eu de sa part aucune volonté préméditée.

Dans le cours du 14.^e siècle, Pierre de Régisheim, citoyen de cette ville, se prit de querelle avec elle; il arma plusieurs nobles : on se livrait mutuellement à des pillages et à des hostilités, lorsqu'Albert le boiteux se déclara contre Mulhouse, qui fut prise et fort maltraitée. Cette ville eut une part très-fâcheuse aux excès commis dans ce siècle contre les juifs accusés d'avoir empoisonné les puits

et propagé la peste. On sait trop que les empereurs Louis de Bavière et Charles IV eurent la faiblesse ou la cruauté de s'associer à ces actes de barbarie et de les récompenser. Il est étonnant de voir, dans ce temps-là, Mulhouse en guerre avec Neufchâteau en Lorraine : les hostilités se bornèrent à l'enlèvement de quelques marchands. De 1330 à 1374 un grand nombre de traités firent entrer cette cité dans la ligue des dix villes impériales, et ce fut principalement sous Charles IV que l'on songea à mieux la fortifier. Un loup ayant traversé les fossés sur la glace et franchi la muraille, on conçut la nécessité de l'élever. Ce fut en 1395 que les fortifications reçurent leur complément, et l'on voyait encore en 1798 une galerie couverte au haut des murs : les tours des portes furent démolies en 1811.

Cependant il s'élevait de nombreux différends entre la bourgeoisie et la noblesse. Il est impossible d'en rendre compte ici : ce fut vers le milieu du 15.^e siècle, après l'expédition du Dauphin de France, que ces troubles prirent un caractère plus grave. Accusée d'avoir favorisé les Armagnacs, la noblesse fut bannie : il n'y eut d'exception que pour ceux qui se faisaient inscrire dans les tribus. Les Mulhousiens s'étaient vaillamment défendus contre Louis XI; ils avaient mis le feu à leur propre faubourg; ils avaient pris et défendu le château d'Illzach; enfin, leur ville avait été l'objet d'un triple assaut. Nous passerons sous silence les guerres avec les comtes de Vergy, avec le chevalier Walterer, avec le comte de la Petite-Pierre et d'autres, toutes antérieures à l'arrivée des Armagnacs. Toutefois il ne faut pas oublier le siège du château de Freundstein, fait par les Mulhousiens en 1441. Jean Zerhein leur avait pris deux bouchers à Battenheim et les avait renfermés dans ce château : il fut contraint de les leur rendre sans rançon.

Les discordes civiles eurent des suites graves : le bourgmestre Wagner, exilé comme les nobles, fit tant que la ville fut citée au tribunal secret (*Vehmgericht*). C'était contre ses privilèges. Aussi la régence de Rothweil mit-elle les juges au ban de l'Empire. Bâle et le comte de Morimont, landvogt d'Alsace, firent de vains efforts pour apaiser ces querelles; il fallut un congrès à Schlestadt : le duc Albert d'Autriche, l'électeur palatin Frédéric et l'évêque de Strasbourg. Mulhouse était si fatiguée, qu'elle consentit enfin à une transaction : elle eut lieu en 1465, et les partisans de Wagner purent revenir. Nous avons déjà parlé, à l'article *Égisheim*, du meunier Hermann Klée, et selon les manuscrits de Specklin, nous avons attribué à un cours d'eau la difficulté qu'il eut avec les magistrats. Il ne sera pas inutile de rapporter ce fait tel qu'il est consigné dans l'histoire de Mulhouse. Ce garçon meunier demandait six oboles à ses maîtres, qui ne voulaient lui en donner que quatre; le bourgmestre apporta de la négligence ou de la mauvaise volonté à lui rendre justice, et Hermann Klée vendit son droit à Pierre de Régisheim, qui, sans déclaration préalable, enleva douze bourgeois et fit beaucoup de mal à la ville. Ce fut alors que Mulhouse, qui, en général, recevait peu de secours de nos villes impériales, se ligua avec Berne et Soleure pour vingt-cinq ans. Cependant les villes impériales ne restèrent pas dans l'inaction. Nous avons vu comment *Égisheim* fut pris par Pierre Stutzel. L'auteur de la guerre des six oboles (*Sechs-*

Plappert-Krieg) fut passé au fil de l'épée avec trois de ses alliés. Bientôt, le duc Sigismond étant venu, la paix fut conclue avec une grande solennité. Pierre de Régisheim paya le dommage. Cependant un misérable, appelé Kiefer, devint le nouvel instrument dont les nobles se servirent contre Mulhouse : il se prétendit calomnié et déclara la guerre non-seulement à cette ville, mais encore à Zurich, à Berne, à Lucerne et à Soleure. Les ennemis des Mulhousiens imitaient ironiquement le cri des vaches, comme pour se moquer de leur alliance avec les Suisses. La ville fut assiégée et serrée de près; Illzach et Modenheim furent réduits en cendres; en vain l'évêque de Bâle vint au camp. Fribourg, Brisach et Neubourg s'étant aussi déclarées ennemies, Mulhouse rompit avec la maison d'Autriche. Le siège fut marqué par de nombreuses sorties; les Suisses envoyèrent des secours, et, contrairement au droit des gens, on fit noyer au camp leur messenger qui venait déclarer la guerre. Alors Berne, Soleure et Fribourg firent porter leurs défis par des courriers qui les présentèrent au bout de trois lances. Bientôt il y eut quatorze mille hommes en Alsace; ils allèrent présenter la bataille dans l'Ochsenfeld. Le château de Hirtzenstein, ainsi que nous l'avons déjà rapporté, fut brûlé dans cette occasion.

Charles le téméraire tenta un coup de main qui, sans une inondation de l'Ill, aurait infailliblement réussi. Son gouverneur, et plus tard l'empereur Maximilien lui-même, firent de vains efforts pour déterminer Mulhouse à rompre avec les Suisses. L'alliance devint de plus en plus étroite, et le 19 Janvier 1515 la ville entra en ligue avec les cantons. Cette alliance avec les Suisses fut souvent renouvelée. Toutefois elle fut plusieurs fois sur le point de se dissoudre en ce qui concernait les Suisses catholiques. Les opinions des réformateurs ayant prévalu à Mulhouse, des particuliers, irrités d'avoir perdu un procès, se firent catholiques pour trouver un appui dans les cantons restés dans cette religion. Ce projet leur réussit: il y eut au 16.^e siècle une suite d'intrigues et de soulèvements de la bourgeoisie contre les magistrats. Ces scènes de désordres offrent des traits admirables de fermeté et de courage: les choses en vinrent au point qu'il fallut le secours des cantons protestans. Le 14 Juin 1587 leurs troupes, cantonnées à Illzach, s'emparèrent de Mulhouse par surprise nocturne, non sans qu'il y eut beaucoup de sang répandu. L'année suivante la faction contraire, toujours d'accord avec les cantons catholiques, se saisit à son tour de la ville, et sans les mâles conseils d'une femme, Anne Melker, c'en était fait de la chose publique: on attaqua vigoureusement les rebelles, qui furent tous désarmés. Ces faits furent suivis d'un grand nombre d'exécutions sanglantes. La maison d'Autriche s'en mêla; elle prétendit que Mulhouse n'avait pu valablement se détacher de la ligue des dix villes; mais la France intervint en sa faveur. Les mouvemens violens du 17.^e siècle n'épargnèrent pas les environs de Mulhouse: plusieurs armées passèrent près d'elle ou dans ses murs. On y vit le duc de Rohan, le duc de Lorraine, le général Mercy, le duc de Saxe-Weimar et Turenne. Les députés de Mulhouse assistèrent à l'installation du conseil souverain à Ensisheim, et leur rang fut fixé immédiatement après celui des députés de Strasbourg. Mul-

house est, depuis que sa réunion à la France a été prononcée, l'une de ses places de commerce les plus importantes. Un commis, Schmaltzer, étant à Bar-le-duc, résolut, en 1745, de transporter dans sa patrie l'industrie des fabriques d'indiennes; Samuel Kœchlin fournit des fonds, et le peintre Henri Dollfuss son habileté. On composerait facilement plusieurs volumes sur l'accroissement et sur la prospérité du commerce de Mulhouse, et la seule nomenclature de ses fabricans remplirait une partie notable de l'Almanach du commerce : elle serait entièrement déplacée en ce lieu. Qu'il nous suffise de dire que les fabriques les plus importantes, les procédés les plus habiles, appartiennent encore de nos jours aux établissemens de MM. Kœchlin, descendans du premier fondateur. Le développement de l'industrie a été favorisé beaucoup à Mulhouse et dans tout le département par les écrits et les exemples de M. Jean-Michel Hausmann, auquel on doit aussi les manufactures du Logelbach. Cet honorable et savant citoyen est mort à Strasbourg en 1824.

L'église de Mulhouse est dédiée à S. Étienne; elle appartient à différens styles, à différentes époques. Le chœur seul offre quelques beautés dans la disposition des arceaux : il est de la fin du 14.^e siècle, tandis que les bas-côtés de la nef semblent appartenir au 15.^e Les vitraux peints du chœur fourniraient à eux seuls matière à une dissertation. En général, l'édifice semble avoir été rehaussé. Je suis disposé à croire que l'église primitive était du 11.^e siècle et datait des premiers accroissemens de la population; car on voit dans la demeure du sacristain, qui est adossée à l'église, une corniche ornée de festons et de billettes, absolument semblables aux ornemens qui décorent l'église de Pfaffenheim.

Mulhouse réclame le troubadour Wachsmuoth et forme quelques prétentions sur le poète Gliers ou Montjoie, parce que l'illustre famille de ce nom avait une maison dans son enceinte. Un célèbre astronome, Jean-Henri Lambert, a vu le jour à Mulhouse. On estime beaucoup ses lettres cosmologiques et son traité des comètes. Né de parens pauvres, il ne dut son éducation qu'à lui-même, s'éleva aux mathématiques transcendantes et mourut à Berlin en 1777. Plusieurs hommes instruits se sont occupés de l'histoire de leur ville natale : une chronique a été rédigée par Furstenberger, mort en 1732. On possédait auparavant un ouvrage de Petri, qui suivait jusqu'en 1617 le cours des événemens; M. Matthieu Mieg a publié deux volumes in-4.^o sur sa patrie. MM. Henri Reber et Josué Hofer ont aussi donné quelques mémoires. Enfin, M. le pasteur Graff a rédigé une excellente histoire de cette ville : nous y renvoyons ceux qui demandent sur Mulhouse autre chose que des indications rapides.

L'image du vieux château d'Illzach est sculptée sur une tombe de l'église de Mulhouse, dans une chapelle qui servait de sépulture à ses seigneurs, qui étaient citoyens de cette république. Les Bâlois firent, en 1355, le siège du château; il paraît avoir été très-fort : un double fossé entourait ses murailles. Le village fut vendu en 1437 par les comtes de Wurtemberg à la ville, qui acquit en même temps Modenheim; mais le château, fief de la maison d'Autriche, fut conféré pour moitié aux Ribeaupierre, tandis que l'autre moitié passa aux Haus, aux Geil de Geilsperg, puis

aux Hohenfürst. Après ceux-ci, et en 1616, vint Christophe de Streit, qui le vendit en la même année à Pierre de Landenberg. Quand les Mulhousiens le prirent pour s'y défendre contre les Armagnacs, aucune de ces transmissions n'avait encore eu lieu, le château était encore entre les mains de Guillaume de Berwarten, qui tenait pour le Dauphin. Plus tard, George Knittel en étant le possesseur et pillant le village, les Mulhousiens tentèrent vainement l'assaut. Il y a cinquante ans environ que des médailles romaines furent trouvées au château, et qu'entre ce village et Kingersheim on découvrit des fondations de murailles. Illzach fut constamment désolé d'incendies et de pillages.

Ensisheim, aujourd'hui simple chef-lieu de canton, a passé long-temps pour la capitale de la haute Alsace, tandis qu'en effet ce n'était que celle des possessions autrichiennes. Au 15.^e siècle on y établit une régence dont la juridiction fut étendue sur le Brisgau et sur les villes forestières. Il paraît, d'après une charte découverte par Schœpflin, que ce fut antérieurement à la prise de possession du duc de Bourgogne : sous son gouvernement, les appels furent portés à Malines. La régence fit place dans la suite au conseil souverain d'Alsace.

Une charte de 768 cite une *villa* nommée Enghishain. Le seigneur Sigefroi la transmet à son fils Altmann ; puis, au siècle suivant, on lit *Ensigesheim* dans la charte de Louis le débonnaire pour l'abbaye de Masvaux. En 1052, Henri III, faisant une donation à un certain Richard, attaché à l'église de Bâle, le gratifie d'un *prædium* situé *in villa Ensiheshaim, in pago Alsatia et in comitatu Cunonis comitis*, dans le canton d'Alsace et dans le comté du comte Cunon ; ce qui, selon la remarque de Schœpflin, équivaut à la désignation de landgraviat supérieur, et met Ensisheim en dehors de la limite septentrionale du Sundgau. La première fois que la qualification de ville est donnée à Ensisheim, c'est quand Albert d'Autriche y vient demander du secours pour son père qui combattait alors contre Ottocaire. Il y avait autrefois un château appelé Kœnigsbourg. C'est aux Habsbourg, sans doute, qu'il convient d'en attribuer la construction ; car ces seigneurs y résidaient souvent. Ils avaient promis formellement de ne jamais engager ni aliéner la ville ; ce qui n'empêcha pas qu'elle ne fût comprise dans la cession faite au duc de Bourgogne : aussi ses habitans furent-ils les premiers à donner le signal de l'insurrection contre son autorité.

En 1492, le 7 Novembre, une pierre énorme, que l'on conserve encore, vint s'abîmer dans un trou profond creusé par le seul effet de sa chute, qui fut précédée d'un coup de tonnerre. Elle pesait environ deux cent quatre-vingts livres. Les plus célèbres chimistes en ont fait l'analyse, et l'on a beaucoup écrit sur cette aérolithe, qui a inspiré un poëme tout entier à Sébastien Brandt. On a imaginé l'inscription suivante : *De hoc lapide multi multa, omnes aliquid, nemo satis.*

Sous l'archiduc Maximilien, les jésuites formèrent un collège à Ensisheim ; il y avait encore d'autres maisons religieuses, entre autres le plus ancien couvent de capucins de la province. Il n'y a plus aujourd'hui qu'une immense maison de détention. Cette ville jouissait du droit de battre monnaie, et à cet effet on y

apportait l'argent des mines de Rosemont. Quant à la prévôté, elle fut conférée par nos rois à la famille des Madrys, puis à celle de Pescheris, enfin à M. de Cointet.

Rulisheim et Ungersheim, appartenant d'abord à la maison d'Autriche, ont passé, on ne sait comment, sous la dépendance immédiate de la ville. Les annales de Colmar, sous l'année 1220, nous apprennent que Cesto, qualifié de *miles*, après avoir démoli à Ungersheim la tour d'une chapelle, y construisit un château. Nous n'avons d'autre raison de faire mention ici de ceux d'Oberherkheim et de Niederherkheim que leur proximité. Ces fiefs d'Autriche avaient été conférés aux barons de Hatstadt, qui cependant tenaient de Murbach la moitié du second. Ils avaient pour sous-feudataires les nobles de Heringheim, éteints en 1573. Les Schauenbourg, successeurs des Hatstadt, y bâtirent un château moderne, qui est aujourd'hui démoli. Il ne reste plus qu'une aile de celui d'Oberherkheim, qui était l'un des plus beaux de l'Alsace et qu'on devait à la magnificence de M. de Klinglin, préteur royal à Strasbourg.

On a donné à un jésuite d'Ensisheim le titre d'Horace des Allemands. Ses poésies latines ont été distinguées par les récompenses du souverain pontife et vantées par le célèbre Herder : ce jésuite est Jacques Balde, né en 1603. Les œuvres de cet auteur ont paru à Cologne en 1660; on les a réimprimées en 1805, et les Allemands les ont traduites avec soin. Il mourut à Nuremberg en 1668. Ensisheim a encore vu naître Henri Sapper, qui fut abbé de Lucelles, et rédigea une espèce de chronique, et François Spener, qui, en 1726, publia un écrit intitulé : *Magnus Hugo Grotius in Vitriario parvus*.

OTTMARSHEIM, ROUTES, VILLES ROMAINES.

On répète assez communément que l'église octogone d'Ottmarsheim est un temple de Mars, et l'on veut même que ce nom soit dérivé de celui de ce dieu; enfin, on va plus loin, on y mêle Othon et l'on en fait *Othonis Martis templum*. Cependant, et par malheur pour les étymologistes, le fondateur de l'abbaye de Saint-Gall s'appelait Othmar et possédait ici même des terres et des droits assez étendus dès le 8.^e siècle, en sorte que cette décomposition du mot, outre qu'elle n'est pas très-latine, souffre une espèce de démenti de la part de faits historiques non contestés. Ceci ne porte aucun préjudice à l'antiquité de l'édifice; nous allons nous occuper de le décrire.

Le temple est un octogone dont le circuit extérieur a cent quatre-vingt-douze pieds; l'intérieur, ou octogone inscrit, laisse entre les murailles d'enceinte et ses piliers une galerie voûtée, assez semblable aux bas-côtés d'une église : elle n'est haute que de quatorze pieds. Il n'y a qu'une porte à l'occident; l'on entre par une espèce de vestibule ou *pronaos*. Des escaliers sont pratiqués dans l'épaisseur même du mur, et conduisent à une galerie octogone, qui est l'étage supérieur et qui ouvre sur l'église huit grands arcs à plein cintre de vingt-deux pieds d'élévation. On y voit une multitude de colonnes, c'est-à-dire, qu'il y en a dans

chaque arcade deux grandes, dont l'entablement en porte encore deux petites : cela est d'un effet bizarre. Il n'y a point pour ces colonnes de stylobate ou base générale; leur diamètre est d'environ un pied deux pouces vers le milieu; l'intervalle qui les sépare est au moins de trois pieds. On a ouvert, en face de l'entrée, une espèce de niche qui se répète au premier étage; puis il y en a deux autres aux côtés du maître-autel, qui servent l'une de chapelle, l'autre de communication avec l'église du chapitre. Au sommet des arcs supérieurs une coupole s'arrondit et s'élève dans de belles proportions, et de petites fenêtres, communiquant aux combles de la voûte, s'ouvrent intérieurement sur l'église. La hauteur m'a paru beaucoup plus grande qu'à Schœpflin, qui la fait égale au diamètre de l'aire. Cet auteur parle d'une statue de Mars qui aurait été trouvée dans ce temple; mais Sébastien Munster, qu'il cite à ce sujet, rapporte seulement qu'il y a peu de temps on la voyait encore, et la tradition locale veut que la statue du dieu ait été naguère suspendue au haut de l'édifice et qu'un curé l'ait fait ôter. Ceci serait encore une singularité de plus. La statue du dieu devait occuper le centre, ou être placée dans l'interstice des deux octogones: peut-être fut-elle hissée aux combles, quand on adapta le temple aux exercices du culte chrétien ou quand on répara l'église.

On ne peut se dissimuler que les trente-deux colonnes ne ressemblent en rien à celles des temples du paganisme; que d'ailleurs on en ornait les péristyles et non point l'intérieur. Grâce à l'habileté de l'artiste, notre dernière planche fait juger à merveille l'ensemble de l'édifice. Le spectateur, placé à la galerie supérieure, entrevoit au-dessous de lui le sommet des arcs inférieurs, celui de la croix du maître-autel, enfin toute la disposition des colonnes; ce qui ne l'empêche pas de distinguer en face les petites fenêtres de la coupole, de reconnaître la courbure de cette coupole et de s'élever en idée jusqu'à la clef de la voûte. C'en est fait de ce bel édifice, si l'on ne vient promptement au secours de sa décadence : une voûte se détache et menace d'enfoncer de sa chute tout l'étage inférieur.

Le dehors présente aussi une forme octogone; mais l'octogone intérieur le dépasse de beaucoup en hauteur : sa corniche est entourée de festons semblables à ceux des corniches de l'architecture lombarde ou romane. Ce genre d'ornement marquerait peut-être une transition et justifierait l'opinion de Schœpflin, que le temple a été bâti par un habile architecte des derniers temps de l'empire romain. Toutefois on ne peut se dissimuler qu'il y a beaucoup d'accès au doute sur l'origine de cet édifice, et qu'entre autres la forme octogone, au lieu d'être un argument décisif en sa faveur, pourrait bien produire un rapprochement avec plusieurs églises du temps de Charlemagne, et notamment avec celle de la chapelle dite *der Krönung* (du couronnement), dont la date est positivement connue.

L'église du chapitre, selon Specklin, aurait été bâtie en 1005 par l'évêque Werner et son frère Rodolphe, et pour cela ils auraient démoli le temple payen dans lequel on faisait encore des sacrifices; mais cette assertion est évidemment erronée, puisque les deux églises existent à côté l'une de l'autre et sont contiguës. Dans le siècle suivant, les habitans de Neubourg brûlèrent un château à Ottmars-

heim : il y eut aussi une famille noble de ce nom. Mais ne nous avançons pas vers le moyen âge et revenons au temple, aux Gaulois et surtout aux Romains. Les environs étaient chargés d'établissements de ce grand peuple. Au-delà du Rhin, à une petite distance, se trouvent les bains de Badenwiller; sur notre rive, Kembs ou l'ancienne *Cambes*, et tout près d'Ottmarsheim, vers le nord, Bantzenheim, où nous avons de fortes raisons de placer *Stabula*; puis Rumersheim, dont le nom est assez significatif. En général, nous savons peu de chose sur les villes romaines de l'Alsace : de simples mentions prises à l'Itinéraire, qui n'est qu'une feuille de route, ne font pas connaître leur plus ou moins d'importance. Les conjectures et les noms peuvent quelquefois y suppléer. Il serait permis de supposer que *Stabula* n'était qu'un simple relai, tandis que *Cambes* devait être beaucoup plus considérable : là se faisait le passage du Rhin; là se joignent encore les vestiges de deux routes, de celles des Alpes Pennines à Strasbourg et des Alpes grecques par Mandeure. Quant à Ottmarsheim, nous n'avons pas de motifs d'y reconnaître une ville. Ce serait peut-être une faible raison pour laisser ce temple à Mars, selon le précepte de Vitruve, qui recommande de reléguer toujours ce dieu hors des murs, de peur que sa présence n'occasionne des discordes civiles.

Le moment est venu de jeter un coup d'œil sur les établissemens romains vers lesquels conduisent des fragmens de route encore reconnaissables et que j'ai suivis soigneusement sur tous les points du département. Nous partirons d'Ottmarsheim, et reportant nos pas vers le nord, nous trouverons, dès l'issue du village, un fragment appelé *Hochstræslé* (chemin haut), un autre près de Bantzenheim, puis un autre à travers champ, enfin une très-belle portion de cette voie dans la forêt entre Rumersheim et Blodelsheim. Elle se montre près de Fessenheim, non loin d'un *tumulus* échancré, ensuite à la lisière du bois entre Fessenheim et Heitern, enfin contre ce village. Alors elle disparaît sous la route, passe sous le canal Vauban, en ressort près de Widensohlen, traverse la commune d'Urschenheim et les banlieues de Jebnheim, Grusenheim, Elsenheim, et s'enfonce dans le département du Bas-Rhin, où elle allait gagner *Helvetus* (Ell) et *Argentoratum*. Dans notre département, elle forme plusieurs embranchemens, dont la plupart sont reconnaissables : l'un partait de ce môle, de cette montagne isolée du Vieux-Brisach (*Mons Brisiacus*), que le Rhin n'avait pas encore séparé de l'Alsace; il traversait le sol d'Édenbourg, les banlieues d'Artzenheim et de Kuenheim, où il y a encore un canton appelé *der Ræmer*. Un autre embranchement semble se séparer de la route vis-à-vis de Jebnheim, sans qu'on puisse cependant le reconnaître avec beaucoup de précision : ce devait être celui d'*Argentouaria* (Horbourg), où l'on pouvait arriver de *Cambes* ou Kembs sans l'intermédiaire de *Stabula* ni de *Mons Brisiacus*; car il existe encore dans la Hart une voie romaine appelée *Stræslé* qui suit cette direction et sort de la forêt aux environs de Münchhausen. C'est donc faute de connaître l'état de ces vestiges que Schæpflin s'est étonné de l'omission que fait de *Stabula* le tracé de la table Théodosienne. En calculant par lieues gauloises, comme cela doit être, la correction d'un seul chiffre remet tout dans l'ordre. J'ai

appliqué la chaîne à la plupart des fragmens ; j'ai mesuré en mètres les distances parcourues par ces vestiges, et j'ai opéré les réductions, selon lesquelles M. Goselin a comparé à nos lieues celles des Gaulois, et le mille romain : ce moyen de critique, le plus voisin possible de la certitude, a presque en tout point confirmé les opinions de Schœpflin, notamment en ce qui concerne *Stabula*, mis à Bantzenheim, et *Arialbinum*, placé à Binningen en Suisse. La route qui d'Ottmarsheim va rejoindre ce dernier poste, suit d'abord le haut d'un escarpement qui domine les bas-fonds du Rhin, jusques vers le village de Lachaussée. On la revoit, après cela, dans la banlieue de Blotzheim, où il y a beaucoup de *tumuli*. Les distances de l'Itinéraire et de la table entre *Cambes* et *Arialbinum* s'accordent bien avec mes mesures entre Kembs et Binningen.

Nous avons dit que pour ceux qui allaient vers l'intérieur de la Gaule par Mandeuve et Besançon, le passage du Rhin se faisait à Kembs. Les vestiges de cette voie sont fort beaux dans la forêt de la Hart ; ils en ressortent et montent sur les collines près de l'église de Sierentz, appelée Hochkirch. La route romaine suit les hauteurs, descend rarement dans les ravins, ne se montre guère qu'en arête prolongée dans les banlieues de Valdenheim, de Geispitzen, de Kœtzingen, où elle passe sous les murs d'une chapelle. A Rantzwiller, elle s'approche d'un *tumulus*. L'observation n'est pas toujours sans danger dans ces lieux : la grossière simplicité des villageois, écrasés sous le poids des rentes foncières, leur fait voir des géomètres dans chaque étranger, et le porteur d'un plan ou d'une carte est exposé à des violences qu'aucune explication ne parvient à écarter.

D'ici la route prend la direction de Hirsingen ; il y en a dans la forêt voisine un beau fragment, dont je dois la connaissance à M. Richard, de la Société royale des antiquaires de France. Après Hirsingen, où elle passait l'Ill, la route, laissant Heimersdorf à gauche, va droit sur Largitzen, et décide ainsi, mieux que tous les argumens de Schœpflin, la position de *Larga*, contestée autrefois entre ce lieu, Oberlargue et Altkirch. Entre ce village et le Puis, il y en a de fort beaux restes : à Courtelevant, elle vient donner sur la route, gagne Delle, à travers la forêt de Saint-André, monte sur les hauteurs, après avoir traversé les prairies qui sont au sud de Delle, et rejoint Fêche-L'église, où ses restes viennent aboutir à la route. Elle sort ensuite du département pour aller à Mandeuve par les hauteurs de Beaucourt, Dalle, Audincourt et le moulin de Bellicu. A Fêche-L'église on l'appelle *Vilenti*, ce que l'on pourrait expliquer par *Via Lentuli*, Lentulus Getulicus, qui périt victime de la férocité de Caligula, ayant été gouverneur de la Germanie supérieure, où il s'était distingué par la sagesse de son administration.

Il y a des stations dont la détermination serait fort difficile, s'il fallait autre chose que des probabilités. Schœpflin se guide par des étymologies et des raisonnemens, pour reconnaître l'ancien *Urunci* dans Illzach. M. le pasteur Graf, dans son Histoire, rapporte que l'on a trouvé non loin de là des fondations de murailles. Je pense que Schœpflin a deviné juste. *Urunci* est nommé deux fois dans l'Itinéraire. Dans l'une de ces mentions il figure entre *Arialbinum* et *Mons Bri-*

siacus; dans l'autre, entre *Larga* et *Mons Brisiacus*. Il y a donc lieu de croire qu'il était sur une croisière de route : or, la voie que nous avons dit être dans l'intérieur de la Hart pousse un embranchement de Sausheim vers Illzach. Les *tumuli* voisins de Sierentz, à la lisière du bois, seraient un indice de plus du voisinage de cette route. Il est probable encore qu'*Urunci*, nommé après *Larga*, était joint à ce lieu par un chemin suivant la vallée d'Altkirch. Une difficulté presque insoluble, si l'on s'attache à l'itinéraire, c'est la mention de *Grammatum* entre *Epamantadurum*, Mandeuire et *Larga*; mention qui ne se trouve que dans deux manuscrits de la bibliothèque royale. Schœpflin en a fait Charmont; Danville l'avait mise à Grandvillars, où la route ne passe pas; d'autres à Fêche-L'église, où elle passe. On peut toujours faire cadrer les mesures en proposant de nouvelles conjectures sur les leçons des manuscrits. Peut-être faut-il, avec Perreciot, transposer *Grammatum* sur un autre point. Ce savant a signalé une route romaine qui entre dans le département par Exincourt et Vourvenans; il l'a suivie l'espace d'une demi-lieue entre Schweighausen et Wittolsheim, et il nous dit naïvement que les *naturels* du pays l'appellent *Alt-Brisach-Strass*. Je joins à ce renseignement précieux celui-ci, qui n'est pas moins important : c'est que près de Heitern on voit partir de la route actuelle un embranchement qui aujourd'hui s'arrête tout court à côté d'elle, mais qui, prenant cette même direction, marque merveilleusement le point d'incidence.

D'autres routes arrivaient de la Lorraine, et, selon les recherches faites dans le département des Vosges, elles entraient en Alsace par la vallée de Saint-Amarin et par celle de la Poutroie. M. Gravier, savant antiquaire de Saint-Dié, a parfaitement déterminé les vestiges de cette dernière de Sainte-Marguerite au sommet du Bonhomme, et je les ai suivis moi-même depuis le hameau du Grandtrait par Ribeaugoutte jusqu'à Freland. Ce chemin est nécessairement celui qui allait de *Tullum Nasium* et *Scarpone* à *Argentouaria*, à *Mons Brisiacus* et aux *Agri decumates*. Il y avait aussi des voies romaines le long des Vosges : on en reconnaît des vestiges en plusieurs endroits, par exemple, entre Hatstadt et Rouffach, d'où il y a lieu de croire que l'une d'elles se dirigeait vers Soultz. Un *tumulus* assez remarquable s'élève près de cette ville; et sans doute que les objets découverts au Lengenberg et à Soultzern se rapportent à des habitations qui n'étaient pas dépourvues d'accès. Enfin, la route qui traverse notre pays de Mandeuire au Rhin, avait aussi ses embranchemens; l'un d'eux allait à *Augusta* par Wiler et Folgensburg. On en trouve aussi des mentions dans de vieux titres. La domination des Romains a été assez longue pour qu'on puisse leur attribuer tous ces travaux; toutefois ils ont dû profiter des chemins établis par les Celtes et les Belges : la nation qui inventa le plus de chars, ne manquait pas apparemment de chemins pour les faire rouler.

Nous terminerons ce détail en parlant d'une découverte récente. Près de Biesheim et du Vieux-Brisach se trouve un canton appelé *Edenbourg*; un village y était autrefois, et comme il n'avait pas pris son nom de sa destruction, il faut supposer que *Ede* ou plutôt *OEde* désignait une dévastation antérieure. On y dé-

terre de vastes fondations, des pavés en mastic, des briques de la 21.^e légion, des vases, des médailles et des couches immenses de cendres et de charbons. Je suis disposé à regarder ces ruines comme ayant fait partie de *Mons Brisiacus* alors que le Rhin ne l'avait pas encore détaché de l'Alsace. L'abbé Grandidier met ici *Olin*, sans qu'on sache trop pourquoi; mais *Beatus Rhenanus* pensait que ce siège du duc de la *Maxima Sequanorum* était à Holé, près de Bâle, tandis que le père *Dunod* le réclame pour les Séquaniens de l'intérieur.

Nous avons, dans le cours de notre ouvrage, signalé à l'attention des lecteurs un grand nombre de tombelles : telle était la sépulture du Gaulois, telle était surtout celle du Germain. Tacite a dit : *Sepulcrum cespes erigit. Les tumuli* que j'ai observés étant la plupart voisins des routes que l'invasion des barbares a entourées de champs de bataille, il est vraisemblable que ces monumens de terre appartiennent aux premiers siècles de notre ère. Les défrichemens en ont fait sortir des lances, des glaives, et les blaireaux eux-mêmes ont mis au jour une de ces armes antiques enfouie dans une tombelle voisine d'Andolsheim.

Nous avons atteint le terme de notre département : la première section de cet ouvrage est achevée. Les monumens s'écroulent, la charrue efface les vestiges du Romain, elle abaisse la tombe du Barbare; enfin, les titres du moyen âge dorment inaperçus dans les archives de l'État. La destruction marche d'un pas effrayant. Quelques générations encore, et ceux qui nous remplaceront sur cette terre ne trouveront plus rien de ce qui frappe nos regards. Heureux, si nous leur en transmettons l'image, si nos efforts ont fixé et réuni des faits épars, si nous pouvons empêcher la vieille physionomie nationale de l'Alsace de se perdre aussi dans le système général de centralisation et d'uniformité!... Nous vivons à une époque de transition, et tandis qu'une ère plus heureuse se prépare sous le règne des lois, l'antiquaire, placé sur les limites des deux âges, parle à l'avenir au nom des siècles accomplis. Puissent nos compatriotes futurs ne pas oublier entièrement la gloire de leurs ancêtres, et la leçon des âges que nous lisons encore empreinte sur ces débris, qu'ils ne verront plus! Qu'ils se souviennent, s'il se peut, de la voix qui les leur rappela, et quand leurs regards s'arrêteront sur les dernières pierres de nos derniers monumens, qu'ils mêlent aux noms de ces ruines ceux des deux amis qui, ne pouvant arrêter la destruction dans sa course, ont du moins essayé de poser des bornes à l'oubli qu'elle entraîne à sa suite.

FIN DU HAUT-RHIN.